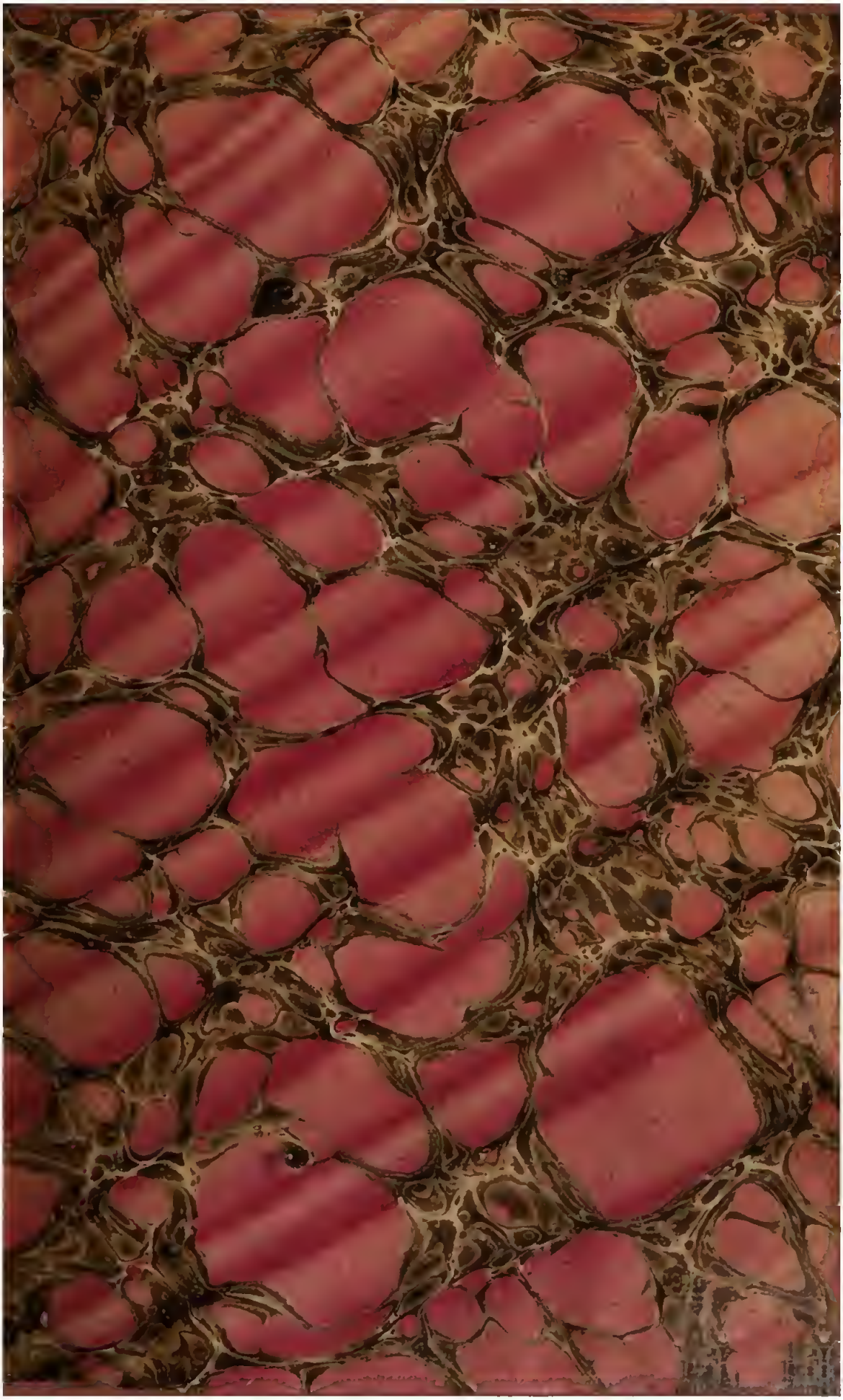

10579

Pabot. LXI-92

Digitized by Google

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD,

ANCIEN ÉVÊQUE D'AUTUN.

Digitized by Google

Imprimerie de Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

586897

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE

TALLEYRAND-PÉRIGORD,

ANCIEN ÉVÊQUE D'AUTUN,

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE, MINISTRE, AMBASSADEUR, PRINCE SOUVERAIN DE BENEVENT, VICE-GRAND-ÉLECTEUR ET GRAND-CHAMBELLAN DE L'EMPIRE, SÉNATEUR, PRINCE, PAIR, GRAND-CHAMBELLAN DE FRANCE, GRAND-AIGLE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CHEVALIER DU SAINT-ESPRIT, DE LA TOISON D'OR, ETC., ETC.,

recueillis et mis en ordre

Par madame la comtesse O.... du C....,

Auteur des Mémoires d'une Femme de qualité.

... Tempori aptari decet.
(SÉNÈQUE, *Médée*, acte II, sc. 2.)
Il faut savoir se conformer aux circonstances.

III

PARIS.
PUBLIÉ PAR CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE,
RUE GIT-LE-COEUR, 10.

MDCCCXXXIX.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD,

CHAPITRE PREMIER.

Mot de Barras en abdiquant. — De quelle façon Bonaparte, nommé troisième consul, s'empare de la première place. — Commission qu'il me donne envers Sieyes. — Pont d'or fait à celui-ci. — Ma conférence avec Sieyes. — Le partage du lion. — Projets de Bonaparte. — Réforme des mœurs. — La marquise de S. ..... et son beau nègre. — Madame Tallien chassée des Tuileries. — Portrait de Bourrienne. — Comment on a fait ses mémoires. — Proposition qu'il osa me faire. — Qui, dès le 18 brumaire, vint à Bonaparte. — Le premier consul donnant des leçons de convenances théâtrales à Talma. — Comment, selon Napoléon, il faut jouer *Néron* et *Nicomède*. — Les grands conquérants selon Bonaparte. — Annibal, selon lui, est le premier des grands capitaines, malgré ses revers qu'il explique. — Fouché entre en scène; ce que je pense de lui.

Barras, après avoir signé son acte d'abdication, s'était tourné vers Bruix, et, d'un accent prophétique, lui avait dit : *Messieurs les mili-*

taires de terre et de mer, jusqu'ici vous avez eu des chefs, dorénavant vous aurez un maître.

Cette menace, jetée en manière de vengeance, devint prophétique. Oui, au 18 brumaire, la république n'eut pas un chef, la France accepta un maître. Napoléon pesa sur nous de tout le poids de son génie, si supérieur; ceux qui, la veille, se croyaient ses égaux, le lendemain devinrent ses sujets. Tous acceptèrent le joug, hors deux seulement : un le supporta avec dignité, l'autre tâtonna pour se venger et ne fit que des sottises : c'étaient le sage Bernadotte et l'imprudent Moreau.

Bonaparte, au premier instant de son entrée en scène comme consul, s'empara de la présidence et de la suprématie d'une façon bien particulière, et qui acheva de nous donner sa mesure en vertu de l'axiome latin *arma cedant togæ* (que les armes cèdent à la toge). Lors de la nomination des trois consuls, la première place avait été pour Sieyes, la seconde pour Roger-Ducos, et le nom de Bonaparte ne venant qu'en troisième ligne, le fait de la présidence semblait résolu en faveur de Sieyes : il n'en fut pas ainsi.

Les trois consuls entrent au Luxembourg, premier siége de leur gouvernement. Dans la salle du conseil, la même occupée la veille par le Directoire, Sieyes s'assied dans le fauteuil du milieu, faisant signe à ses collègues d'occuper les deux autres; mais Bonaparte, en causant avec Ducos, l'a retenu debout, et aussitôt, lui-même, allant prendre le fauteuil réservé à celui-ci, le transporte à la gauche du sien, y pousse Roger-Ducos et se met dans l'autre. A la vue de cette manœuvre, dont Sieyes sent toute la portée, il se met à dire :

« Mais, citoyen troisième consul, ce n'est pas cela.

— Si, si, » répond Bonaparte, en lui lançant un regard qui le foudroie, « cela doit être ainsi ; j'ai vaincu des souverains, je ne reculerai pas devant un abbé. »

Cette phrase, prononcée d'un ton aigre-doux, confond Sieyes; il cherche d'un regard interrogateur un appui dans Roger-Ducos; mais celui-ci baisse les yeux et ne se montre pas déterminé à soutenir en faveur du citoyen *sans phrase* la colère du vaillant capitaine. Ce fut de cette façon

que le troisième consul, sautant à pieds joints ses deux collègues, devint le premier; rang au reste qu'il sut soutenir admirablement.

A la suite de cette séance, il me fit appeler :

« Monsieur l'évêque d'Autun, » dit-il en riant, « faites-moi raison d'un grand-vicaire qui veut me faire marcher comme un séminariste; qu'il sache que je suis pape. »

Ce badinage de peu de bon goût me déplut; je me contentai de baisser les yeux et gardai le silence sans sourire, sans éclairer ma physionomie; mon habile interlocuteur me comprit parfaitement, et poursuivant d'un ton plus sérieux :

« Citoyen Talleyrand, » dit-il, « Sieyes se trompe : il a voulu présider la république, sa position ne le lui permet pas; il ne peut être que second consul; l'armée ne se soumettra qu'à de grosses épaulettes. Voyez-le, qu'il se rende raisonnable; d'ailleurs, qu'entre lui et notre troisième collègue ils se partagent les fonds en réserve du Directoire, je n'en veux aucunement ma part, puisque je n'en ai pas été directeur; enfin dites-lui que la république, en récompense de ses bons et *loyaux services* (le héros malin appuya

sur ces deux mots), lui va faire présent de la belle terre de Crosne. Je tiens à vivre en paix avec lui, qui d'ailleurs a tenu fidèlement les clauses de notre accord. »

Je promis de répéter fidèlement ce qui m'était dit; puis le premier consul ajouta :

« Quant à vous, il faut qu'on vous place; une ambassade à Berlin; vous conviendrait-elle?

— Général, » répliquai-je, « j'ai resté trop de temps hors de ma patrie pour désirer d'en sortir aussitôt depuis ma rentrée, et de demeurer dehors si longtemps; je pense d'ailleurs pouvoir vous être plus utile au dedans.

— Je le pense comme vous; les relations extérieures vous conviennent, l'Europe vous connaît, vous apprécie; votre nom, vos manières, votre esprit conciliateur vous feront bien venir des cabinets étrangers; d'ailleurs vous êtes habile, et j'aurai besoin ici de gens capables de m'entendre et d'exécuter; aussi vous reprendrez votre portefeuille; mais patientez pendant un mois environ, je vais faire des réformes dans le corps diplomatique français, et je vais vous mettre à couvert de la mauvaise humeur des congédiés. »

Je ne demandais pas mieux; aussi mes remercîments furent sincères; puis lui, changeant de propos, me dit :

« Que vous semble de ce coup de main?

— J'y vois une révolution qui en ferme une autre et une ère nouvelle qui commence.

— Vous avez raison, » répliqua-t-il vivement, « tout partira de cette époque; il n'y aura plus de passé; je diviserai en deux seules portions tous les Français : ceux qui veulent les conséquences du 18 brumaire et ceux qui s'opiniâtreront à ne pas en vouloir : aux premiers, places, faveurs, distinctions, bonne mine; aux autres, colère et rigueur. Vous avez eu raison de le dire, la révolution est finie; je ne sais qui sont les jacobins ni qui sont les royalistes? Qui voudra me suivre ne s'entendra pas reprocher des antécédents fâcheux; je poserai le niveau de la force sur les opinions et les hommes; je veux rendre à la France tout ce que des parleurs lui ont enlevé; je ferai taire la loquacerie des avocats et la sotte impiété du voltairianisme; les bavardages, l'irréligion ont à eux deux perdu la France. Qu'a-t-on gagné au culte de la Raison? de passer pour fous au mi

lieu de l'Europe. Je vous préviens que, dès qu'un pape aura été élu, je traiterai avec lui d'un concordat pour rendre légalement à la France l'exercice de la religion catholique. Mon rôle, citoyen Talleyrand, est de réédifier, et certes on m'a laissé beaucoup à faire. »

J'admirai cette haute intelligence, qui comprenait si parfaitement ses devoirs; jamais ceux du Directoire ne m'avaient tenu un pareil langage; ils vivaient du jour au jour; l'avenir, c'était pour eux lettres closes; ils ne s'en occupaient aucunement, à tel point ils étaient noyés dans les exigences du présent.

Il m'avait congédié, je sortais, lorsque me rappelant :

« Monsieur, » me dit-il, et notez que jusque-là il m'avait qualifié de citoyen, « savez-vous où il faut d'abord porter la réforme dans les mœurs? la société tout entière est à reconstruire; le Directoire en a fait des bacchanales perpétuelles par le hideux mélange qu'il y a introduit; avec lui l'argent était tout, bien qu'il fût d'ailleurs salement acquis; quant à moi, je le méprise, séparé des bonnes manières et de la probité, car,

monsieur, la vertu, la loyauté sont pour moi la bonne compagnie. Il faut surtout refouler à leur place ces femmes impudiques, tarées, souillées par huit divorces, par des intrigues hideuses. Qu'est-ce qu'une marquise de S..... qui vient d'inviter ma femme et moi à un thé? C'est d'abord une inconvenance; le premier magistrat de la République ne va pas chez le premier venu. Est-ce une femme de l'ancienne cour? quelle est sa conduite? »

La question m'embarrassa. Des rapports de famille m'auraient porté à cacher au premier consul les déportements de cette dame; mais, d'une autre part, il était périlleux de placer un pareil homme en fausse position, et, tout en convenant que la dame et les siens avaient joui des honneurs de la cour, j'ajoutai qu'elle, en particulier, n'avait pas toujours mené une conduite régulière.

« Vous m'en dites assez pour que je prie madame Bonaparte de refuser l'invitation; d'ailleurs j'ai demandé des renseignements à la police, et alors je saurai... »

Il fut interrompu. C'était Marmont, son aide

de camp, qui lui apportait des dépêches de Fouché, et précisément sur la marquise de S..... Il les lut, son œil s'anima, son pied frappa le plancher, puis, prenant la parole :

« Mais, *citoyen*, c'est donc une Messaline? quelle horreur ! Et ce nègre, ce nègre! mais c'est infame! et une créature pareille se flatte d'approcher de la femme du premier consul, de l'avoir à ses saturnales.... Bourrienne!» cria-t-il à ce secrétaire occupé déjà à griffonner en un coin, renvoyez cette invitation à qui l'a faite, et ajoutez que la citoyenne Bonaparte ne va pas dans des maisons où le vice déborde à pleins bords.... » Puis, se ravisant : « Ne dites pas cela, mais que le renvoi soit sec et même malhonnête : le mépris seul doit punir de pareilles turpitudes. »

Cela dit à haute voix, il se rapprocha de la fenêtre, je l'y suivis, et là il ajouta :

« J'ai besoin de réformer la société de ma femme. Sa bonté, son entrain créole ne lui permettent pas de repousser des personnes qu'au fond elle n'estime pas; j'y veillerai pour elle. Vous la voyez, elle vous aime, donnez-lui là dessus de

bons avis. Plus de madame Tallien, plus de madame B..., de madame R..., de madame E.. : ce sont des créatures trop dévergondées; si elle ne s'en sépare pas paisiblement, je les mettrai à la porte avec scandale. »

Je promis de remplir ma mission. Toutefois, j'essayai de justifier deux femmes, madame Tallien et madame B...; il fut inflexible.

« Je ne conteste pas le bien qu'elle a fait; je ne me plains que de ses galanteries, celles-là sont flagrantes; enfin je ne veux pas qu'elle vienne *chez nous.* »

Cette bonne expression à la franquette bourgeoise me charma et je quittai le premier consul, pénétré de haute estime pour ses principes d'intérieur. Cependant, des deux négociations dont il m'avait chargé, la moins difficile étant celle à l'encontre de Sieyes, je me rendis chez celui-ci. Je le trouvai en grand travail : il composait un mémoire pour réclamer la présidence et le titre de premier consul, que la constitution, disait-il, lui accordait. J'écoutai ses griefs, il me lut son ouvrage; je ne lui refusai pas ces petites et douces

jouissances d'amour-propre en retour du grand sacrifice que j'attendais de lui, et lorsqu'il eut fini, je pris à mon tour la parole :

« Vous vous trompez, » dis-je, « si vous prenez ceci pour une autre révolution populaire; la république a pris fin au 18 brumaire, nous sommes aujourd'hui en pleine royauté qui date d'avant-hier. Or, est-ce vous que l'armée, les conseils et le peuple ont fait souverain? c'est Bonaparte. Nul à l'avance n'a prononcé votre nom, pas plus que celui de Ducos votre collègue; le nom de Bonaparte est dans toutes les bouches et gravé au fond des cœurs; lui sait sa position, il la comprend, et vous voulez lutter avec lui? Hésitera-t-il à renverser un homme lorsqu'il n'a pas craint de jeter à terre un gouvernement établi. S'il faut entre vous deux la guerre civile, où seront vos forces militaires, de quels antécédents vous pererez-vous afin de contre-balancer les siens? Croyez-moi, cédez sans résistance, cédez complètement, offrez-lui même votre démission de vos fonctions actuelles, car, si vous attendez deux mois, il vous fera partir en vertu d'un sénatus-consulte. »

Je dorai, j'emmiellai ces paroles dures d'un suc délicieux, en annonçant l'abandon aux deux collègues du fonds des directeurs, et, en particulier, à Sieyes, de la belle et revenante terre de Crosne. Ceci le consola, et, comme il tenait les fonds, il se fit la part du lion; car, sur huit cent mille francs qui étaient dans le trésor, il en prit pour lui six cent cinquante mille et en donna cent cinquante à Roger-Ducos (1). Ce fut une risée que leur querelle : Sieyes la soutint intrépidement.

J'ai lu, dans la *Biographie des Contemporains*, le plus mauvais parmi les nouveaux ouvrages, où assurément il y en a de bien détestablement bâtis, la notice de Sieyes écrite par lui-même, où il explique, se justifie et dénature ce fait comme tant d'autres. Je peux assurer qu'il a eu lieu comme je le raconte, et non autrement; j'ajouterai que Napoléon seul a exigé sa retraite pleine lors de l'élévation de Cambacérès et de Le Brun

(1) Les directeurs avaient fait un fonds commun destiné à fournir cent mille écus à tout membre du Directoire sortant, afin qu'il ne parût point pauvre dans le même pays dont il avait été le chef.

aux titres de second et de troisième consul.

J'ai parlé de Bourrienne. Mon Dieu ! que je l'ai trouvé bouffon dans le récit qu'il fait de ses rapports avec Bonaparte, de l'égalité qu'il prétend avoir conservée entre eux, et surtout de cette scène de chevalerie faubourienne lorsqu'il se targue d'avoir envoyé Napoléon où certes le plus puissant roi du monde n'aurait osé lui dire d'aller. Bourrienne, en manière de méchant serviteur congédié par son maître, a maltraité le sien, mais après sa mort seulement; tant que Napoléon a vécu, lui *a gardé de Conrad le silence prudent;* il a craint la foudre de la parole napoléonienne et il s'est tu.

J'ai vu Bourrienne chez Bonaparte; il y jouait moins le rôle d'un ami dévoué que d'un écuyer à gage. Factoton de la famille, toujours mêlé à quelque intrigue peu séante, à des tripotages d'argent, il ne jouissait là d'aucune considération personnelle, et il restait le plastron des plaisanteries des dames, des hommes et des habitués de la maison. Lors de ma nomination au ministère des affaires étrangères, après le 18 brumaire, il vint

chez moi, l'air obséquieux, et avec toutes sortes de courbettes, me demander de vouloir bien avoir en lui de la confiance et de lui communiquer, avant que le public en fût instruit, les nouvelles importantes qui auraient lieu à l'étranger, m'offrant en retour de me livrer les secrets de l'intérieur qui viendraient à sa connaissance.

Tout cela, comme on doit le croire, ne fut pas jeté brutalement à ma figure, le monsieur était trop poli, c'est à dire finaud, mais il défila peu à peu ses patenôtres; je le laissai dire, le persiflai et le renvoyai mécontent, car je me refusai à ce tripotage, qui ne me parut pas convenable. Savez-vous ce qui en résulta? que Bourrienne alla débiter partout que je profitais de mon ministère pour travailler sur les fonds et y faire une fortune considérable.

Mes bons amis en furent persuadés, mes ennemis à peine en doutèrent; aucun ne voulut croire à ma probité. On aurait imaginé, à les entendre, que j'avais, dès mon bas âge, l'habitude d'arrêter les diligences sur les grandes routes, et dès lors je pus me convaincre de la vérité de ces deux

vers de La Fontaine, qui peignent si bien la malignité de la race de Japhet :

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour le mensonge.

Bourrienne, lorsque je le connus à la suite de Bonaparte, était un beau fils de riche taille, ayant la figure avenante, l'œil bien, quoique pas trop franc, le verbe haut, la parole creuse, la main potelée, les doigts singulièrement effilés, ce qui est caractéristique, toujours paré à la manière des farauds qui outrent tout; il se remuait beaucoup, se donnait de l'importance. Se mêlant de tout, il passait sa vie à brouiller les Bonaparte entre eux par ses rapports et à les raccommoder; leur servant d'agent, de maquignon pour toutes entreprises; leur procurant de forts pots-de-vin dans lesquels il n'était pas oublié; aidant Joséphine dans ses achats, ses fantaisies ruineuses, réglant ses comptes, payant ses fournisseurs sans négliger le droit de courtage, s'intéressant à plusieurs maisons de commerce auxquelles il confiait ce que la loyauté aurait dû cacher. Son existence, à part les longues heures qu'il passait auprès de Bona-

parte, s'écoulait en agiotages de toutes façons.

Cela devait peu durer, Napoléon apprit de cent côtés la vie de Bourrienne; un autre que lui aurait fait pourrir son cher ami dans un cachot, lui se contenta de le mettre à la porte, et, après quelque temps de disgrace, lui donna la riche fonction de *ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe*, à la résidence de Hambourg. Là il recommença ses manœuvres; il ouvrit un cabinet d'intrigues politiques, se mettant à la solde de l'Autriche, de la Russie et de l'Angleterre, faisant payer au Danemarck, à tous les princes voisins, aux villes d'Altona, de Hambourg, de Lunebourg, de Brême, de Lubeck, etc., sa protection prétendue; enfin il devint l'homme avoué de Louis XVIII.

Quant à ses mémoires si ridicules de jactance, de gasconnades, de faits faux ou dénaturés, il n'y a de lui que la portion de ses propres actes et ses justifications, tout le reste appartient à une compagnie de faiseurs tellement peu d'accord entre eux que souvent le même fait s'y trouve répété avec des variantes qui laissent le lecteur perplexe : on l'a composé au moyen de gazettes,

et on n'y rencontre pas une seule anecdote dont je ne puisse indiquer la source dans un livre imprimé précédemment. Bourrienne envoyait des notes écrites en dépit de la raison et de la grammaire, on les renflait de rogatons recueillis çà et là, et voilà ce qu'on a donné comme les mémoires de Bourrienne; il n'y a surtout rien de plus pitoyable que la longue partie supposée écrite après sa sortie de l'intimité de Napoléon : ce ne sont, à dater de ce moment, que des extraits de gazette faits avec plus ou moins de sagacité et d'esprit.

Le 18 brumaire donna une nouvelle physionomie à la France; dès que la révolution eut été faite, les vrais jacobins se reculèrent d'eux-mêmes et se mirent à conspirer, c'était passer à la condition des vaincus et s'avouer l'être, les victorieux ne complotent jamais. Je n'ai vu la chose avoir lieu qu'une fois dans ma vie, et comme elle était tout en dehors de ce qui doit être, loin d'assurer le triomphe, elle le rendit aux battus; j'en parlerai à son moment. Les gens de bien, les honnêtes gens, ce qui n'est pas la même chose, accoururent au nouveau gouvernement;

je ne dirai pas le nombre d'émigrés qui rentrèrent, qui, se présentant à Bonaparte, lui demandèrent du service : la plupart, tous presque, l'ont servi jusqu'au dernier moment. A l'époque de ses grands malheurs, il fut d'abord abondonné des parvenus, les autres ne le quittèrent qu'avec la masse.

Le clergé plein d'espérance vint à lui, à lui dont il attendait des merveilles, et lui le reçut avec cette grâce fière et douce, véritablement royale, et je ne pouvais deviner où il l'avait apprise ; nul ne savait faire le roi comme Napoléon ; sa dignité, sa majesté même confondaient par la réunion de la grandeur et de la simplicité. Selon les sots ou les méchants, ce qui est presque toujours synonyme, Talma lui aurait donné des leçons... : plate malice, c'est lui qui en aurait appris à Talma, et à ce sujet voici ce dont j'ai été témoin.

La première fois que cet acteur inimitable joua Nicomède devant Napoléon, Talma dans le rôle de ce prince enleva les suffrages ; le lendemain, il fut appelé au déjeûner du premier consul, et là, après les compliments mérités par ce mime sans pareil :

« Citoyen Talma, dit Napoléon, *me permet-*

trez-vous de mêler de la critique à des flots d'encens si légitimes? vous avez joué votre rôle à ravir; mais pensez-vous que Nicomède, ce grand prince si bien élevé par Annibal, n'ait pas appris de ce *premier des capitaines* le respect dû à la paternité? Convient-il qu'il prenne envers son père ce ton arrogant ou le dur persiflage dont il l'accable? en tête-à-tête peut-être il doit s'y abandonner; mais en public, devant l'ambassadeur romain, devant sa belle-mère? elle surtout, si habile à saisir son avantage, doit-il, par les inflexions de sa voix, par la verdeur de ses gestes, ajouter à la sévérité de ses paroles? Il me semble que, dans ces moments-là, le respect de la voix, des mouvements, de la contenance doit adoucir l'âpreté du mot; enfin il ne faut pas qu'on dise que Nicomède a été un garçon mal élevé. J'en dirai autant de Néron vis à vis d'Agrippine : moins de contorsions, de jeux de mains, moins de marques extérieures d'ennui et de lassitude. Néron qui a peur de sa mère, Néron qui avoue que

Mon génie étonné tremble devant le sien,

ne doit point, lorsqu'il n'a pas encore fait l'essai de sa puissance et que sa mère n'a perdu l'apparence de la sienne, lui manifester de tels dégoûts; Agrippine, telle que l'histoire l'a peinte alors où elle avait tant de foi en son autorité, n'aurait pas hésité à rompre la glace et à se retirer. Néron est un tigre; il a l'instinct du sang, et il ne sait pas sa force; or le tigre est lâche; quand il a peur, il rampe, il flatte et ne mord et ne déchire que certain qu'il le pourra avec impunité. »

Talma, surpris de la profondeur de ces paroles, en comprit le haut sens; mais il ne les suivit bien qu'au théâtre de la cour. Aux Français, le besoin d'amuser le parterre l'emporta sur la sévérité du décorum. Le nom d'Annibal me rappelle que Bonaparte, un jour, parlant des conquérants célèbres, y mettant pour conditions des changements introduits dans leur empire ou des réunions d'États à leur couronne, en causait devant moi, et dans une séance où assistaient le roi de Bavière, celui de Wurtemberg, le prince Eugène, le prince de Neufchâtel (Berthier), les classa de la manière suivante :

		Avant J.-C.
Sémiramis.	Assyrie.	2164
Sésostris.	Egypte.	1722
Cyrus	Perse.	529
Alexandre.	Grèce.	336
César	Rome.	44
		Après J.-C.
Attila	Hun	453
Mahomet	Arabie	632
Charlemagne	Europe	814
Gengis-Khan.. . . .	Tartarie.	1227
Tamerlan.	Tartarie	1445
Charles-Quint. . . .	Espagne	1556
Louis XIV.	France	1715
Pierre Ier..	Russie	1725
Thamas Nadir. . .	Perse.	1747
Frédéric.	Prusse	1786

« Mais, » lui dit le roi de Wurtemberg, « Votre Majesté ne met là ni les Scipion, ni Annibal, ni Pompée et tant d'autres personnes ; Cortez, par exemple.

— Parce qu'aucun de ceux-là n'a conquis pour son compte ; sujets d'un gouvernement, ils lui obéissaient.

— Et dans les temps anciens, » reprit le roi de Bavière, « à qui Votre Majesté accorde-t-elle la palme parmi les grands capitaines.

— A Annibal, » répondit-il.

« Mais il a été vaincu, » osai-je dire.

— Non, prince, » répondit-il, « sa disgrace ne vint pas de sa faute; abandonné par les Carthaginois, il dut céder à sa mauvaise fortune. Lorsqu'un peuple se sépare de son chef, que fera celui ci seul avec son génie et son courage? rien, il tombera. Heureux est celui qui, jusqu'à sa mort, se maintient dans cette alliance si nécessaire, condition absolue de sa prospérité. »

En parlant ainsi, son œil d'aigle, en plongeant dans l'avenir, cherchait, tout me l'assure, à lire au livre du destin, si celui-ci dénouerait un jour le nœud qui attachait lui Bonaparte au grand peuple. Ah! s'il lui eût révélé qu'avant cinq ans cette rupture aurait lieu, de quel poids pénible aurait-il pesé sur son ame!

Je me suis laissé entrainer loin de mon récit : je reviens au 18 brumaire; on s'occupa de récompenser les amis; le Sénat conservateur et le conseil d'État reçurent les plus importants. On n'a connu, à aucune époque, dans aucun pays, un corps plus respectable que celui-là par le nombre d'hommes de mérite en tous genres qu'il renfermait. Napoléon y réunit toutes les sommités

sociales : c'était un faisceau imposant de lumière et de capacité.

A cette même époque, Fouché commença à jouer son grand rôle. Cet homme est la révolution résumée; oratorien et prêtre peut-être, il entra dans les menées des jacobins et se fit une réputation de férocité qui le rendit respectable aux meneurs; au fond, il n'était pas cruel, mais il serait toujours ce que les circonstances exigeraient qu'il fût pour son avantage personnel. Rempli de finesse et d'esprit, d'adresse et de rouerie; incapable d'être ému par un sentiment quelconque; chaque évènement le trouvait préparé à sa position, avec le cœur de diamant, un estomac de fer et un œil sans larmes. Il changeait plus vite de principes que d'habits; la nature l'avait fait pour diriger la police; il la continuait en amateur lorsque les circonstances l'en éloignaient comme chef; cette qualité bien connue lui avait attiré l'affection de tous les limiers de ce chenil; ils allaient à lui avec une vénération tendre comme à leur père, le servaient gratis et par plaisir.

Fouché n'a été ni à la république, ni au Directoire, ni à Bonaparte, ni à Louis XVIII, ni au

diable, ni à Dieu, mais à lui; il s'était fait de LUI moral un pivot autour duquel LUI physique tournait sans cesse. Voilà pourquoi, égorgeur féroce en 1793 et 1794, il protégea les royalistes sous l'autorité de Napoléon, et qu'il fit volte-face vers les sans-culottes et les impériaux, les Bourbons remontés sur le trône. Les hommes étaient des marionnettes qu'il faisait jouer à son profit. Dès son premier renvoi, en 1803, il se mit en correspondance avec Louis XVIII qu'il leurra d'espoir; il fit tuer le duc d'Enghien, il parut l'avoir protégé; il souffla plusieurs complots royalistes que, plus tard, il dénonça à Napoléon; il fut l'ame de l'intrigue atroce qui coûta la vie à Vittet; il prépara le guet-apens d'Espagne, l'enlèvement de Pie VII. Que dirai-je? son nom se rattache à tous nos malheurs; c'est lui qui a perdu l'empereur, en brouillant l'empereur avec moi. Quoique absent de Paris au moment de la chute de l'empire, il agissait en maître; il avait fini par me rendre si suspect que je dus une première fois la liberté à la sage prudence de Cambacérès et une seconde fois la vie à mon habileté et à la puissance magnétique que je possédais sur Napoléon. En

un mot, Fouché a passé tout son temps à me nuire, parce que j'étais le seul dont il a été réellement jaloux.

Rien ne doit nous inspirer un orgueil plus légitime que la ténacité de la haine avec laquelle les hommes supérieurs nous poursuivent; ils n'en ont que pour ceux qu'ils croient au dessus d'eux; les autres ne font naitre en eux que de la colère ou du mépris.

CHAPITRE II.

L'une des mille et une erreurs de *Monsieur de Talleyrand*.— Je suis nommé ministre des affaires étrangères.— Ce que Napoléon me fait écrire à tous les cabinets européens.— Formes peu diplomatiques de mes prédécesseurs.— A qui j'écris.— Qui ne me répond pas, et qui me répond.— Le faussaire du roi.— Le président Rose. — Avènement chronologique au trône de toutes les familles souveraines de l'Europe.— Ce que dit Napoléon à ce sujet.— *Ma faute, ma faute, ma très grande faute;* MEA CULPA politique. — Proposition secrète faite par l'Angleterre au premier consul.— Qui chasse l'envoyé.— Proposition secrète d'un agent autrichien, réponse de Napoléon.— Les sottes et folles intrigues des royalistes ont en partie tué le duc d'Enghien.— L'abbé de Montgaillard, digne pendant du comte son frère.— Cambacérès compromis par les royalistes.— Sa frayeur.— Comment Napoléon le rassure.—Il le fait second consul.—Portrait de Le Brun, troisième consul.— *Les bas blancs et les trois paires de souliers*, anecdote.— La nouvelle constitution.— Le nouveau ministère. — Abrial.— Gaudin.— Opinion de Bonaparte sur ces deux personnages.— Forfait.— Ministres des affaires étrangères des cours d'Europe.— Ce que pensait Napoléon du cardinal Consalvi.— —Comte de Collorœdo.— Comte de Bernersdorff. — Comte de Montgelas.—Comte de Wintzengerode.—Plaisanterie à son sujet. — Duc de Bassano.— Comte La Place.— Lucien Bonaparte.

Monsieur de Talleyrand, toujours inexact à son ordinaire, recule ma nomination de ministre

des relations extérieures *à quarante et quelques jours* après la nouvelle révolution. Celle-ci, commencée le 9 novembre (18 brumaire), fut terminée le 10, et, le 22 courant, j'entrai en possession du portefeuille par nomination consulaire. Il y a loin, ce me semble, de douze à *quarante et quelques jours*. Je ne sais où *Monsieur de Talleyrand* puise les dates ; elles sont aussi inéxactes que les faits rapportés dans ses quatre volumes assommants et glacés.

Dès mon entrée en fonctions, et cela d'après le vœu manifesté de l'excellent Reinhart, qui n'avait pris ce ministère que pour me le conserver en quelque sorte, et qui s'en alla ambassadeur en Suisse, je me hâtai de me mettre en relation avec tous les cabinets de l'Europe. Le premier consul me dit à ce sujet :

« J'arrive sans prévention aucune, sans désir de vengeance au dedans, sans préférence au dehors. La république propagantiste effraie les puissances; mandez à toutes qu'elle n'existe plus, que la nouvelle politique française ne sera pas de propager, d'établir en Europe des gouvernements républicains sur la ruine des monarchies, mais

de garantir à tous les pouvoirs leur existence actuelle. Il faut en France que l'on sache encore respecter les rois ; je ne veux ni augmentation de territoire, ni rien de ce qui inquiétera autrui : je veux la paix, la concorde au dedans, de bonnes relations au dehors. Je ne soufflerai nulle part l'esprit novateur, pourvu qu'on veuille ne pas aider en France des complots ténébreux, insensés, sans chances de réussite ; à ces conditions, nous serons d'accord. Faites-moi bien connaître à tous les cabinets, je vous le répète, et mandez-le-leur, je ne me crois en guerre avec aucun : si ceux qui la font à la France veulent la cesser, je suspendrai partout les hostilités ; mais, en retour, qui persistera dans son humeur belliqueuse se retrouvera, j'espère, en présence du général Bonaparte de 1796. »

En conséquence de cette injonction franche et ferme qui me charma, j'écrivis, non aux souverains, c'eût été une inconvenance qui a eu lieu plusieurs fois pendant la république, où des ministres, mes prédécesseurs, avaient pris sous leur bonnet et dans leur nouvelle diplomatie de traiter avec les potentats. Cela avait eu des suites,

aigri les cours, prolongé les négociations, etc. Quant à moi, mieux instruit des formes diplomatiques, je m'adressai aux présidents ou directeurs de chaque cabinet, et les cours auxquelles je donnai avis de la forme actuelle et des principes du gouvernement français furent celles d'Espagne, de Portugal, de Sardaigne, de Naples, de Toscane, de Parme, de Modène, de Vienne, de Pétersbourg, de Berlin, de Stockholm, de Copenhague, d'Angleterre. J'écrivis, en outre, à Constantinople, à Dresde, à Stuttgard, à Munich, à Bade, aux autres cours allemandes, puis aux diverses républiques, sans distinction d'état de guerre et de paix.

On répondit poliment de partout; le seul duc de Modène au midi, le seul électeur de Hesse au nord, gardèrent un silence dont Napoléon ne se ressouvint que trop après Marengo pour l'un, après Iéna pour l'autre. Les cabinets de Vienne, de Pétersbourg et de Londres se signalèrent par l'urbanité de leur réponse. Alors Napoléon, de lui-même, écrivit à tous les souverains; tous lui répondirent, ceux même de Suède, de Russie et d'Autriche. George III n'en fit pas autant;

ce fut le ministère qui, par une note diplomatique, m'accusa la réception de la lettre et me fit part des motifs qui empêchaient son roi de répondre à une démarche de politesse.

Napoléon lut avec plaisir ces missives, s'amusant à étudier le caractère des divers souverains dans la forme de celui de leurs lettres. Il ne savait pas, et ce fut moi qui le lui appris, que ces épîtres politiques n'étaient jamais de la main du monarque, mais le travail d'un faussaire patenté qui faisait avec honneur un travail dont l'imitation conduirait tout autre à la potence; il y a près de chaque prince un homme qui imite son écriture, et qui remplit ainsi le corps des lettres officielles; souvent même il signe; il n'y a que dans leurs relations intimes et de pure affection que les souverains prennent eux-mêmes la plume. Le président Rose, du temps de Louis XIV, se rendit célèbre dans ce genre de service. Le roi, à part ses lettres d'amour, et dans sa vieillesse il en écrivit peu de ce genre, lui avait abandonné toute sa correspondance : il lui disait ce qu'il fallait mander, et Rose a su toujours faire parler ce monarque avec tant de grandeur et de sim-

plicité, qu'il a fait illusion aux plus intimes de Louis XIV.

Dirai-je que, peu de jours après mon installation, je reçus un billet du premier consul dont voici la copie exacte :

« *Quand vs. vien.... app.. la date de la prise de poss. de chaq. fam. roy. d'Euro.*

» BONAP. »

Ce qui voulait dire :

« Quand vous viendrez, apportez-moi la date » de la prise de possession de chaque famille royale » d'Europe.

» BONAPARTE. »

Je ne manquai pas de lui présenter ce petit travail comme il l'avait demandé; je le donne ici tel que je l'ai complété depuis, car alors il n'y avait ni les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, ni la dynastie actuelle de Suède, etc. : je présume qu'il fera plaisir au lecteur.

France. Les Capets ou Bourbons. . . . . en ne remontant qu'à Hugues Capet.	987
Portugal. Alphonse de Bourgogne	1112
Turquie. Othman.	1299
Danemarck. Oldenbourg.	1448
Espagne. Philippe V.	1700

Prusse. Hohenzollern	1701
Angleterre. Hanovre	1714
Naples et Sicile. France	1734
Russie. Holstein	1761
Bohême et Hongrie. Lorraine	1780
Autriche empire. Lorraine	1805
Bavière. Wittelbach	1806
Wurtemberg. Wittenberg	1806
Saxe. Saxe	1806
Belge-Batave. Nassau	1814
Hanovre. Hanovre-Angleterre	1815
Suède. Bernadotte	1818
Belgique. Saxe-Cobourg	1830
Grèce. Bavière	1832

Le premier consul examina avec soin cette liste qui finissait à la prise de possession de la maison de Lorraine des États héréditaires d'Autriche, et après me dit :

« Vraiment, je croyais toutes ces maisons anciennes et remontant aux époques de la chevalerie ; quoi ! quatre à peine dépassent 1700 ? mais tous ces rois-là sont d'hier : leurs couronnes sont vieilles, eux sont jeunes, je ne m'étonne pas s'ils font mauvais ménage ensemble. »

Tout à coup je le vis se mordre les lèvres, et me regarder avec moins d'amitié que de coutume.

« Pourquoi, » me dit-il, « la famille des Bour-

bons figure-t-elle sur cette liste, régnerait-elle encore pour vous?

—L'habitude, » repartis-je, « m'a fait commettre cette faute; au demeurant, elle régnait encore le 17 brumaire, elle n'est véritablement tombée du trône que le lendemain, et, depuis lors, il y a si peu de temps, que l'illusion s'est prolongée. »

J'étais foudroyé d'avoir commis une telle faute; mais aussi quel homme! rien ne lui échappait.

Peu de jours après cette époque, il me vint un agent de l'Angleterre. Il était chargé d'offrir à Bonaparte le duché de Milan ou l'ancien État de Venise, et même, en dernier résultat, les deux réunis, à la condition de rendre aux Bourbons leur couronne, et de laisser l'Angleterre en possession de ce qu'elle venait de conquérir. Moins d'une semaine après que celui-là fut venu, et eut été entendu et congédié, sans autre réponse que menace de le faire fusiller s'il ne détalait en vingt-quatre heures, il arriva un baron de Marg...., Allemand aux formes massives et à l'intelligence déliée, froid en dehors, au dedans tout de flamme; celui-ci, ministre de l'empereur, garantissait à Napoléon la propriété, sa vie durant, des électo-

rats de Cologne et de Mayence. On alla même jusqu'à remplacer cette proposition par celle du Brabant, à vie aussi, avec le don perpétuel, et en pleine souveraineté, de la province de Liége et de Luxembourg, qui appartiendrait à jamais à la famille Bonaparte, toujours à la condition du rappel des Bourbons et de la cession à l'Autriche, non seulement des États vénitiens, mais encore des trois légations romaines réunies à la défunte république cisalpine par le traité de Tolentino.

Cette fois-ci, Bonaparte répondit en riant qu'il craindrait une excommunication qui ne lui manquerait pas, et motivée sur ce que, par deux fois, il aurait disposé du bien de l'Église ; puis il dit au baron, qu'il avait voulu voir :

« J'offre, moi, de laisser tout Venise à votre maître, pourvu qu'il rende la Cisalpine et les légations. Quant à ce qui est des Bourbons, je ne leur conseille pas de s'approcher de nos frontières : je suis environné des hommes qui ont mis à mort leur chef, et qui sont si peu repentants qu'ils recommenceraient encore. »

J'entendis ce propos avec peine ; cependant il devenait un avis pour que nos princes ne fissent

aucune fausse démarche. Je dois ajouter que, dès le moment où Fouché fut investi de la confiance de Bonaparte, je trouvai celui-ci monté de plus en plus contre l'ancienne dynastie; on la lui montrait toujours hostile, toujours en arme sourde contre lui. On ne saurait croire combien les conciliabules, les petites menées, les trames sourdes et sans portée des agences royales, des comités royaux ont fait de tort et de mal à nos princes en masse et au malheureux duc d'Enghien en particulier.

Le marquis de Clermont-Gallerande, qui avec la bonhomie de Jocrisse se grimait en Catilina; le nonchalant abbé de Montesquiou, qui pour faire une contre-révolution ne se serait pas dérangé d'une de ses habitudes; et l'intrigant Fauche-Borel, et le niais abbé Brottier, et l'abbé David, autre imbécille, et le Barruel-Beauvert que j'ai vu mendier devant Napoléon, et qui le picotait par derrière, et le chevalier d'Antibes, qui d'une voix fausse chantait des romances sentimentales, et cet infernal abbé de Montgaillard, traître au roi, traître à la république, au directoire, à ses amis, au consulat, traître enfin

envers Dieu, et le digne émule de son frère, le comte; et le chevalier Dubourg de la Porquerie, et du Verne de Presle, et Richer-Sérisy, et La Harpe, et mille autres encore, travaillèrent si bien l'esprit de Bonaparte, depuis le 13 vendémiaire jusqu'à la fin de mars 1804, qu'ils parvinrent à le rendre implacable et à avoir soif du sang des Bourbons.

Et les deux Polignac, et les marquis de Rivière et de Limoélan, et George Cadoudal, ses chouans et Pichegru. Pense-t-on que Fouché, avec de tels auxiliaires pour aides, ait eu de la peine à exaspérer le premier consul? non certes; le démon Fouché a profité de leurs fautes, et le malheureux duc d'Enghien en a été puni.

Si l'on savait bien aujourd'hui comment ces insensés travaillaient, leur imprudence, leur nullité jactante, quelle fin ils préparaient à Bonaparte! eux mis en jugement ont nié d'avoir voulu sa mort, et cette mort était le but unique de tous leurs plans, le sujet permanent de leurs causeries; ils se confiaient au premier venu; tout espion qui parlait mal du premier consul, ils en faisaient un royaliste désintéressé, se confiaient à

lui; aussi leurs conspirations étaient des claires-voies ouvertes à tout le monde, où tous voyaient au travers.

Cambacérès, homme sage et non encore second consul, vint un matin me voir; à sa mine effarée, je compris qu'il arrivait blessé en quelque façon, je m'empressai de lui demander ce qui me valait sa bonne visite.

« J'accours à vous, comme à un homme de bon conseil, voici ce qui m'arrive : j'ai connu avant la révolution un gentilhomme, alors raisonnable, il émigra vers 1789. Après le 18 fructidor, il me pria de le faire rayer de la liste, je l'ai obtenu quatre jours à la suite du 18 brumaire. Mon homme arriva hier; ce matin, il est entré dans ma chambre, et savez-vous comment? en ministre avoué de Louis XVIII; il a vu déjà les abbés de Montesquiou, Sicard, de Barruel, Saint-Albin, Saint-Phar, le marquis de Clermont-Gallerande, et cinquante autres, leur ayant annoncé que tous s'adresseraient à moi, comme au chargé d'affaires du roi; en conséquence, il m'a remis des pancartes, des chiffres, des documents, et s'est enfui sans vouloir m'entendre, disant qu'il allait se cacher,

parce que la police était à ses trousses, que je n'avais rien à craindre; car, à part tous les comités royalistes disséminés dans les provinces et ceux de Paris, il n'avait parlé de mon affiliation et de ma charge de représentant royal qu'à tous les jacobins, qu'il importait de ramener par mon exemple.

« L'audace de cet insensé, » poursuivit Cambacérès,» m'a tellement consterné, que je n'ai pu lui répondre; mais à peine a-t-il eu tourné le dos, que je suis venu en hâte chez vous prendre votre avis et le suivre. »

« Un seul, » dis-je, « convient, et je demeure persuadé qu'avec plus de sang-froid vous vous y seriez arrêté. Allons ensemble trouver le premier consul (car remarquez que, quoique Bonaparte ne fût que le troisième consul juqu'au 13 décembre suivant, d'après le rang du tableau, jamais on ne cessa, en parlant de lui, de le désigner que par le titre de premier consul), contez-lui franchement l'affaire, remettez-lui les chiffons qu'on vous a livrés, je vous assure qu'en agissant ainsi vous ne compromettrez personne; car ces gens-

là ont fait, tout me le dit, assaut de jactance inconsidérée. »

Cambacérès, pâle, pâle, pâle à faire peur, se laissa conduire comme un enfant; nous arrivâmes au Luxembourg, je le mis en présence du chef suprême, et là il débita son chapelet.

« Je savais tout cela il y a une heure, » repartit Napoléon, « et depuis une heure je vous attendais; je vous connais, citoyens, ces imbécilles ne vous entraîneront pas dans le labyrinthe d'inertie où ils marchent en aveugles, ce sont des fous cousus dans des peaux de niais. »

Ces paroles firent de Cambacérès un autre homme, son sang circula dans ses veines, il revint à lui, et sa conversation plut tant à Napoléon, que, dans cette même audience, il lui redemanda s'il accepterait les fonctions de second consul, avec voix consultative seulement.

« Toute charge près de vous me conviendrait, » repartit-il; « je sais, général, combien vous saurez les rendre respectables, d'une part, et les faire respecter de l'autre. »

Je ne sais pas au fond la cause première du

choix du troisième consul Le Brun; on le citait comme ayant de l'esprit, comme écrivain excellent, mais sans fixité politique, homme fait pour suivre les partis puissants, et pleinement incapable d'en dominer un seul; il a été si nul, qu'on l'a peu connu sous l'empire. Lorsque la foule assiégeait les appartements du second consul ou de l'archichancelier Cambacérès, à peine si quelques rares voitures troublaient la tranquillité du palais du troisième consul ou de l'architrésorier. Le Brun n'était connu que par son économie outrée; l'histoire des bas de soie est vraie, la voici.

L'un des crève-cœur de ce grand et honnête personnage était de salir par an trois cent soixante-cinq paires de bas de soie blancs, et cela à cause de la raie noire que le frottement du soulier marque sur le bas; le prince y rêva longtemps; enfin il trouva la solution du problème, et la réduction au tiers de la dépense totale; il se fit faire trois paires de chaussures où l'on combina adroitement le plus ou moins de hauteur du cuir qui, chaque jour, s'élevant davantage au quartier et s'allongeant sur le cou-de-

pied, enfermait le lendemain la raie de la veille; grâce à cette découverte, la même paire de bas atteignait au troisième jour, et cela sans être souillée, du moins en apparence, et voilà le troisième consul plus que satisfait.

La nouvelle constitution qui date du 13 décembre 1799, nombre malheureux, forma le gouvernement de trois consuls, dont le premier, pouvoir exécutif, et le second et le troisième consul, conseillers créés de celui-là, mais sans voix affirmative; d'un sénat conservateur à vie, tandis que les consuls seraient changés tous les trois ans; d'un corps législatif chargé d'accepter les lois, et cela sans les discuter; mais que discuteraient contradictoirement, devant lui, des orateurs tirés du conseil d'État et du tribunat; d'un corps appelé Tribunat, ayant seul la publicité des séances; là, les conseillers d'État apportaient les projets des lois, et celles-ci, élaborées consciencieusement au sein du tribunat, seraient, comme je l'ai dit, envoyées au corps législatif. Le sénat promulguait ou des *sénatus-consultes*, simples mesures du moment, ou transitoires, ou des *sénatus-consultes organiques*, lesquels, dès leur

naissance, devenaient lois fondamentales de l'État.

Une forme toute différente fut imposée à l'administration : l'on supprima les assemblées de départements et leurs présidents, les assemblées de districts et le procureur-syndic, ou le commissaire du gouvernement; à leur place, il y eut un préfet par département, magistrat chargé du soin d'administrer au lieu de l'ancienne assemblée : on lui donna un conseil de préfecture composé de trois, quatre, cinq ou six conseillers ; les districts abolis furent remplacés par des arrondissements, ayant pour chef un sous-préfet; enfin un conseil d'arrondissement et un de département, convoqués une seule fois dans l'année, avec un temps fixe de durée, complétèrent ce système; le corps des officiers municipaux disparut; il y eut dans chaque mairie un maire, des adjoints et un conseil municipal, qui ne s'assemblait que dans des cas déterminés.

Des juges de paix, des tribunaux de première instance par arrondissement, un tribunal criminel par département, un tribunal d'appel, puis Cour d'appel et Cour impériale, par division mili-

taire, complétèrent le système judiciaire; une seule Cour de cassation (alors tribunal de cassation), établie à Paris, dut suffire pour toute la république.

Les élections avaient lieu par des notables, dont la liste était révisée tous les trois ans.

A cette époque, le premier consul composa le ministère français de la manière suivante : *justice*, Abrial; je dirai, pour tout éloge de celui-ci, que Bonaparte, en le recevant en pleine audience, lui dit : *Citoyen, ce n'est pas moi qui vous ai nommé ministre, c'est la voix publique, elle n'en a pas trouvé de plus digne.* C'était un honnête homme, tout de fer, incapable de ployer, et qui, trop vertueux, ne put rester à ce ministère; il alla s'absorber dans le sénat. Régnier, aussi probe, mais pas aussi ferme, le remplaça; *relations extérieures*, moi; *intérieur*, Laplace le célèbre astronome; il ne fit que passer, et céda le portefeuille à Lucien Bonaparte; *guerre*, Carnot; ce nom-là dit tout dès qu'on l'a prononcé, on connaît l'homme; *finances*, Gaudin, la probité personnifiée, le désintéressement devenu publicain; Napoléon disait plus tard : » Avec deux sages tels que Gaudin et

Mollien, un prince peut dormir sans craindre que son trésor soit vidé pendant son sommeil; » *marine*, Forfait, il ne faut pas juger le ministre par son nom, celui-ci était à l'unisson de ses collègues, et sa loyauté aussi connue que respectable; *police*, Fouché, je n'en dirai rien ici, en ayant dit assez déjà, et parce qu'il en reste trop à dire.

Je ne joindrai pas à cette liste celle de la composition de tous les cabinets de l'Europe, comme j'avais envie de le faire, je me contenterai de nommer les ministres des affaires étrangères de chaque puissance : *Autriche*, le comte de Collerœdo; *République batave*, Vandergoes; *Angleterre*, lord Hawkesbury; *Danemarck*, le comte Bernersdorff; *Bade*, le baron d'Edelsheim; *Bavière*, le baron de Montgelas; *Hanovre*, le baron de Decken; *Hesse-Cassel*, le baron de Waitz; *Saxe*, le comte de Loss; *Wurtemberg*, comte de Wintzengerode; *Espagne*, don Pèdre Cevallos; *États-Unis d'Amérique*, James Madisson; *République italienne*, dès qu'elle fut reconstituée, le comte Marescalchi; *République de Lucques*, Louis Luppi; *Portugal*, de Almeïda

de Melle-è-Castro; *Prusse*, le marquis Luchesini; *Rome*, après le pape Pie VII nommé, le cardinal Consalvi; *Russie*, le comte Alexandre Worouroff; *Deux-Siciles*, Acton; *Suède*, le baron de Cèderstom; *Toscane*, le sénateur Mazzi; *Turquie*, Mahmoud *rey-effendi* (ministre des affaires étrangères).

Presque tous ces personnages étaient des hommes d'État de première classe; je citerai dans leur nombre le cardinal Consalvi, saint prêtre à l'autel, diplomate consommé dans le cabinet de son souverain, et tout empreint, dans un salon, de l'esprit de Rome. Napoléon me disait de lui : *J'estime tant Consalvi que, s'il me tenait tête à tête et pour ne pas voir sa figure fâchée, je me laisserais mener comme un enfant.* Il est doux, ferme, énergique, conciliant, habile sans finesse, adroit sans fourberie, et parfois s'il taisait la vérité, du moins jamais il ne la remplaça par un mensonge. *Le cardinal Consalvi a dit*, et dans tout cabinet cette phrase avait la force d'un traité signé.

J'ai tracé, dans le volume précédent, le portrait du marquis de Luchesini, j'y renvoie le lecteur, il verra si c'était un diplomate ordinaire.

Le comte de Collorœdo sortait aussi de ligne, je ne sais quel sot préjugé le rendait hostile envers la France et haineux personnellement à l'encontre du premier consul ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à part ce travers double et qui lui fit faire de grandes fautes, c'était une capacité supérieure. Le comte de Bernersdorff, ministre des affaires étrangères de Danemarck, n'était pas non plus sans mérite. M. de Cevallos en Espagne, n'en manquait pas aussi.

Un ministre vraiment supérieur et qui était trop sage pour ne pas compter des ennemis à millions, fut le comte de Montgelas, l'*omnis homo* du roi de Bavière, qui sut, en dirigeant la politique de sa cour d'une manière opposée à la marche de l'Autriche, obtenir pour son prince une couronne royale, une forte augmentation de territoire qui, sans les évènements de 1813 et 1814, aurait fait de la Bavière un royaume égal à la Prusse et à Naples.

Il m'est arrivé, dans une circonstance où le comte de Vintzengerode, manière de colosse, m'avait assommé pendant deux heures de l'importance du roi son maître, des troupes du roi

son maître, des finances du roi son maître; il m'est arrivé, dis-je, de m'écrier en parlant de lui : *Ah! quel géant dans un entresol* (le royaume du roi son maître). Le mal était qu'il n'en fallut pas davantage pour lui faire faire fortune, et, par contre-coup, comme la société dépasse toujours le but, ainsi que la flèche lancée avec trop de force, on déclara que le ministre des affaires étrangères du Wurtemberg était un sot; c'était une erreur et considérable, ce seigneur avait de l'esprit, du sens, de la raison; mais timide et réservé, craignant le persiflage français, il se maintenait dans une dignité gourmée que, pour l'ordinaire, on prenait pour de l'insuffisance, et qui, au fond, n'était que le repos d'un esprit supérieur.

La secrétairerie d'État, en France, qui n'aurait dû être que le fait du scribe à signature, devint, par le vouloir du premier consul, du jour de sa création à la chute de l'empire, le ministère par excellence qui menaçait d'envahir tous les autres et de les réduire au rôle de simples chefs de division; par bonheur pour les titulaires que M. Maret, depuis duc de Bassano, que Bona-

parte investit de cette fonction si majeure, le 25 décembre 1799, se voyant élevé si haut dans les nues, la tête lui en tourna de telle sorte que, n'y voyant plus rien, s'il eut la bonne volonté de l'usurpation, la force perspicace lui manqua pour l'entreprendre. J'ai également tracé le portrait de ce personnage, je n'y reviendrai pas.

Le comte Laplace, ai-je dit, resta peu à l'intérieur; savant astronome, il mettait plus d'importance aux choses du ciel qu'aux affaires de la terre. Dans une circonstance, le premier consul lui ayant demandé un travail fort important sur la culture du pastel en France, sur la manière de remplacer le sucre et l'indigo, Laplace envoya, par distraction, un long compte rendu des phases lunaires.

Napoléon ne voulut pas admettre que l'homme le plus recte peut prendre sur sa table un cahier pour un autre, sans pour cela manquer en dix mille autres circonstances de bon sens et de raison; il fut inflexible, et s'en alla, répétant : « Puisqu'il n'entend rien aux affaires de la terre,

qu'il retourne à celles du ciel, elles lui sont favorables; qu'il se console de ses faibles connaissances administratives, il lui en reste tant de scientifiques. »

Ce fut alors que Lucien Bonaparte, occupé à bouder son frère qui n'avait pas fait de lui un second consul, entra, pour se désennuyer, au ministère de l'intérieur. Ce prince, comme il a été appelé depuis, a voulu être à la fois républicain et haut seigneur, homme de 1791, il finit par se rapprocher de Napoléon en 1815, pour soutenir le nouvel empire de celui-ci; il a de grandes idées, il est libéral, éloquent, compatissant, mais trop vaniteux peut-être; il n'a jamais cessé de faire parler de lui, et cela pour qu'on admirât sa fermeté dans le malheur. Il se maria deux fois à des femmes de peu; son dernier mariage acheva de le mal mettre avec Napoléon; sa seconde femme avait un mari en vie lorsque Lucien, la disant veuve, l'épousa furtivement au Plessis, sur des pièces fausses, touchant la mort du sieur Joubertou qui, dans ce moment et par crainte d'un trépas violent, avait été chercher un asile au Nouveau-Monde, où il a

péri longtemps après. Lucien s'était cru indispensable à son frère, et il pensa mourir de dépit lorsqu'il vit celui-ci se passer de son concours et seul vaincre l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Mission que je remplis vers l'*auguste compagne* de Napoléon. — Avec qui je la trouve, et quels étaient ses conseillers intimes. — *M. Papin*. — Histoire d'un chat célèbre. — Cause de ma haine envers *M. Papin*. — Le premier consul mon vengeur. — Portrait de madame de .... — Fragments des mémoires de la mère aux chats. — Le singe et les capucins. — Le maton monstre et sensible. — Histoire d'un pauvre abandonné. — Les chats antipathiques des jacobins. — Scène entre madame Bonaparte et moi ambassadeur. — Madame Tallien. — La prédiction de la vieille négresse. — Sévère punition dont le premier consul frappe madame P... — Les dames de vie suspecte disparaissent des Tuileries. — Pourquoi Bonaparte veut habiter les Tuileries. — Profondeur du monosyllabe *chut!!!* — Barras sur le point d'être fusillé.

Une nouvelle incongruité de je ne sais quelle amie de madame Bonaparte rappela péniblement pour moi, dans la pensée du premier consul, la mission, tout en dehors pourtant des relations extérieures, dont il m'avait chargé envers Joséphine : j'aurais préféré négocier de la paix avec lord Hawkesbury; mais comment dire non à Bonaparte; je vous affirme que, même au com-

mencement, la chose se présentait sous un aspect peu agréable.

Je me rendis et allai chez *l'auguste compagne du héros moderne*; c'était, en général, la phrase officielle qui remplaçait le nom de madame Bonaparte; car le titre de *consulesse*, de *consule* ou de *consulone* avait paru trop ridicule, et avec raison. *L'auguste compagne* était au milieu d'une cour respectable; elle tenait conseil avec trois femmes de chambre. Mademoiselle Avrillon n'était pas encore en charge; un juif brocanteur de bijoux et de diamants; madame Germond, la faiseuse de corsets et de robes; enfin il y avait là un monsieur qu'à sa forme impudente j'aurais pris pour un maître à danser ou un avocat, si je n'eusse pas su que c'était un marchand d'étoffes.

Je dus interrompre un travail bien important, si je pus en juger à la mauvaise humeur générale que mon nom prononcé amena sur les physionomies diverses; celle même de Joséphine si gracieuse s'assombrit un instant; mais sa politesse parfaite réprima ce mouvement involontaire, et, afin de me recevoir en dehors de ces officiers de la chambre, elle me fit passer dans ce qu'elle

aurait appelé son boudoir si Bonaparte ne se fût obstiné à en faire un cabinet.

Là, d'abord, la charmante femme débuta par me faire ressouvenir de ses quelques douzaines de protégés auxquels il fallait toujours *de bonnes places*. Nos relations diplomatiques n'auraient pas suffi à les caser; mais comme, grâce à Dieu, les derniers venus faisaient chez elle oublier les autres, il n'y avait qu'à faire filer le temps, et elle perdait souvent de vue le protégé soutenu d'abord avec une vivacité extrême.

Lorsqu'elle eut débité son chapelet, lorsqu'elle m'eut raconté les amours, les combats, les malheurs de *monsieur Papin;* la cruauté de Bonaparte (car c'est toujours ainsi qu'elle qualifiait son mari) envers ce *cher enfant*, je pus entrer en matière.

Mais à ce moment-ci, vous me demanderez peut-être quel était ce M. Papin si intéressant, et l'objet de la cruauté du premier consul, lui le moins cruel des hommes; je dirai que c'était un quadrupède; un gros coquin de chat gras à lard, beau à ravir; malicieux comme un vieil avoué; la terreur des dames, car il déchirait les

dentelles, éraillait les robes, cassait les plumes. Que de fois je l'ai vu renverser l'économie de la coiffure de tel législateur, de tel président de cour d'appel! Le drôle sentait sa force; il poussait ses espiègleries même envers tel père du Sénat qui sollicitait; reconnu à ce titre par la maligne bête, il devenait son souffre-douleur; on pestait tout bas contre l'angora insupportable, et tout haut *monsieur Papin* était porté aux nues. J'ai vu des reines, dans leurs correspondances intimes, s'informer de la santé du personnage, et plus d'une fois j'ai vu le prince primat (1) le gorger de gimblettes et de pastilles au chocolat dont l'infame était friand.

Qu'on me pardonne mes expressions de haine envers le favori fourré; il ne m'aimait pas, et avec une dextérité infernale il poussait ses griffes contre mes jambes, puis les retirait si prestement que le sang seul tachant mes bas témoignait du méfait. Bonaparte, comme disait Joséphine, était mon vengeur; le maudit Papin avait trouvé en

(1) Charles de Dalberg, évêque-prince de Constance et de Ratisbonne, et de Tarse *in parte infid.*, grand-duc de Francfort, né en 1744 et mort le 10 février 1807.

lui sa Némésis; aussi, dès qu'il entendait son pas rapide, il sautait sous un meuble s'il ne pouvait sortir de la chambre, et là il demeurait tapi sans souffler jusqu'au départ du terrible Jupiter.

Cette passion des chats est étrange et néanmoins bien commune. J'ai trouvé, dans des mémoires manuscrits que j'avais achetés, que depuis j'ai rendus à leur auteur afin que son bénéfice fût double; j'ai trouvé dans des pages très spirituelles une peinture de l'amour que l'on porte aux chats; elle m'a paru si gracieusement tracée que j'en ai fait ma part, la voici : l'auteur est une femme de qualité qui a passé sa vie à faire le contraire de ce qu'elle aurait dû faire; elle a eu des sens inflammables, de l'esprit à pouvoir en revendre à plusieurs ignorants et à donner des envies de rire; sa conversation étincelait de traits piquants, de mots fins, et elle écrivait presque comme madame de Sévigné; avec cela, parée d'un beau nom de fille et d'un beau nom de femme, que depuis soixante ans elle saucait dans la boue; maligne à emporter la pièce, se jetant au feu pour sauver son ennemi mortel; elle faisait d'une main la blessure

qu'elle soignait de l'autre sans raison aucune; étourdie à quatre-vingts ans comme elle l'avait été à vingt-quatre; prenant pour entraînement du cœur le délire de sa tête; n'épargnant pas plus ses amis que les autres; d'un commerce dangereux et capable d'un dévouement sublime; c'eût été un homme parfait s'il n'eût fallu, au préalable, le jeter à la voirie. Le mal que j'en dis ne me permet pas d'en révéler le nom, et je jure qu'elle ne perd ni ne gagne à mon silence.

Voici, je le répète, son œuvre.

« J'ai toujours su me créer les distractions qui égaient les affligés; je me faisais, dans mon intérieur, des délassements avec lesquels je supportais mes malheurs : j'ai déjà beaucoup parlé de mes affections, je n'ai rien encore dit de mes passions, parce que celles-ci ne raisonnent pas, elles égarent toujours, et en s'y abandonnant on se trouve sans cesse à côté de la vérité, dans une fausse position; et, lorsqu'on s'y livre, le repos de l'ame ne s'y rencontre jamais. Les affections, au contraire, sont douces et consolantes, elles offrent constamment de nouveaux charmes et même des variétés qui enchantent; elles sont dépouillées de

la monotonie qui amène le dégoût, suite presque toujours inévitable des passions, qui les détruit. Enfin, et pour se livrer, non au repos, mais à de nouvelles erreurs, car il en faut généralement aux humains, heureux ceux qui les tournent vers des objets insignifiants; celles-ci ont tout à la fois leurs inconvénients, leurs folies; c'est ce qui les anime davantage : j'en parle par expérience.

» Dès ma plus tendre enfance, j'aimais beaucoup les animaux et je fatiguais mes alentours de ce goût trop prononcé; mes parents me gâtaient, j'en abusais; il fallait qu'on me procurât des chiens, des chats, des oiseaux, des agneaux, des chevreaux, et jusqu'à des petits marcassins; je ne daignais même pas leur espèce devenue domestique; je possédais une vraie ménagerie à laquelle j'apportais tous mes soins; cette passion me rendait aimante, mais il y avait toujours une préférence; cette faiblesse se rencontre partout sans que l'on puisse s'en défendre. La mienne se porta sur les chats, et chaque fois qu'ils mangeaient un de mes serins, de mes chardonnerets, tarins, etc., je croyais les détester, je les frappais de

pleine disgrace, donnant l'ordre d'éloigner de moi les auteurs du méfait, non sans recommander qu'on ne leur fît aucun mal; mais, comme cette expulsion complète était toujours un peu retardée, après deux ou trois jours, mes chats revenaient faire le gros dos et me caresser, j'oubliais leur cruauté comme les amants oublient l'infidélité de leurs maîtresses.

» Par degré, mon amour, pour ces animaux, prenait une nouvelle force, je les voyais si beaux, si lestes, si adroits, et quoi qu'en ait dit M. Buffon qui les a calomniés, si aimants, que je ne voulais plus m'en séparer.

» Mes parents avaient la bonté de me pardonner mes caprices, mais, lors de mon mariage, il me fallut renoncer à la tant douce ménagerie; l'on craignit que je ne trouvasse pas, dans mon mari et dans sa famille, la même complaisance pour supporter les embarras matériels de cette passion outrée; je ne conservai qu'un chat qui se rendit utile dans ma nouvelle demeure, il fit une rude et productive guerre à des compagnies détachées de Ratapolis, et on le trouva charmant; le besoin

qu'on en avait le para de graces nouvelles : le monde, en général, n'aime qu'au profit de son intérêt.

» Lorsque mon mari crut avoir des raisons pour m'abandonner (1), comme il me fallait aimer quelque chose et avoir qui à caresser, j'appelai de nouveau des chats à mon secours (2), et comme j'ai eu le malheur de ne pas aimer les choses communes, mes favoris étaient de magnifiques angoras, et je n'ai jamais signalé dans cette race, tant accusée d'être perfide, la moindre trahison. Ces animaux sont remplis de grace, leur propreté excessive ajoute à leurs agréments; ce qui toujours m'a charmée le plus en eux, c'est l'indépendance de leur caractère; on ne les voit jamais, comme les chiens, baiser la main qui les frappe; ils ne

(1) Ces raisons étaient fortes et sages, la bonne dame le savait bien, aussi passe-t-elle sur ce fait *comme chat sur braise.*

(*Note de l'Auteur.*)

(2) Elle n'aima pas seulement les chats; mon confrère d'Orléans et quelques quarante autres pourraient en dire de belles sur sa passion double, soit pour les quadrupèdes, soit pour les bipèdes.

(*Idem.*)

sont pas rampants comme cette sorte d'animaux; les chiens pourtant sont les modèles de la fidélité, ils vengent leur maître qu'on attaque, ils meurent, auprès de lui, de douleur profonde : je conviens de cette vérité; ma préférence pour les chats est invariable; ce qui la soutient, c'est que je vois aux chats une constance à toute épreuve; ceux qui ne les aiment pas disent qu'ils ne s'attachent qu'aux lieux, et non aux personnes : j'ai vu le contraire.

» Souvent, lorsque je changeais de logement, et que mes bons amis étaient demeurés les derniers, ils ne voulaient pas attendre leur transport du caprice d'un domestique, et ils savaient, d'eux-mêmes, trouver ma nouvelle maison : leur indépendance leur donne cet instinct. Nul, parmi les êtres de la création, ne peut se flatter d'avoir leur grace, leur délicatesse. Lekain, dont la gloire ne peut pâlir à côté de celle de Talma, pour ajouter à la grace qu'il tenait de la nature, avait sans cesse autour de lui des chats. Carlin, cet arlequin inimitable et toujours plus nouveau chaque fois qu'on le revoyait, prenait toutes ses leçons de gestes élégants, rapides et légers de ces

chats que l'on calomnie comme si c'étaient des hommes dont on enviait la fortune ou le génie. J'ai entendu dire à ce grand acteur que, s'il avait quelques agréments sur la scène, il les devait aux chats compagnons de sa jeunesse.

» Voyez, en effet, la marche élégante du chat; avec quelle légèreté il court, s'élance et saute. Un poète a dit (Guyot Desherbiers), avec autant de bonheur que de vérité, que, lorsqu'un accident précipite un chat de dessus un toit,

Il ne tombe pas, il descend,

tant en effet sa chute n'a rien de désagréable et de pénible à la vue. Ces animaux ont un amour-propre qui domine toutes leurs autres qualités; leur caractère se rapporte tellement au mien qu'il ne m'a manqué que d'être républicaine pour me rapprocher davantage de leurs mœurs.

» Lorsque le ciel me favorisa en me permettant d'aller passer huit mois chaque année dans l'abbaye de mon oncle, l'abbé de R....., qui avait une part dans toutes mes affections, et dont les bons avis m'ont souvent retirée de l'abîme, je trouvais, en arrivant chez lui, une ménagerie

composée de toutes sortes d'animaux, même d'une biche privée, admirable créature par sa douceur, l'élégance de ses formes et son intelligence; j'y ajoutai un singe que m'avait donné le président de Périgny; je ne voulus pas m'en séparer, et mon excellent oncle, qui ne l'aimait pas, qui le craignait même, exigea que je l'emmenasse avec moi. Le malin personnage, qui était laid, fripon, bizarre, et, par conséquent, beau à ravir, me jouait parfois des tours perfides. Une femme de mes amies, qui blâmait mon attachement pour ce singe, me disait : Le président de Périgny, qui vous l'a donné, n'osant vous donner son portrait, a pourtant rempli son but en vous affublant de ce singe; je gage que vous trouvez qu'il lui ressemble! et elle avait raison.

» Ce pauvre coco inventait, chaque jour, des malices nouvelles; un capucin très respectable venait à l'abbaye; il avait une barbe magnifique. Le petit singe devinait l'arrivée de ce bon moine. Il vient, disait mon oncle, pour me réconcilier avec Dieu. Et, en effet, comme l'abbé de R..... .... offrait le saint sacrifice tous les dimanches, le père Arsène avait la charge de le confesser,

fonction au reste facile à remplir, car mon oncle était un saint ecclésiastique.

» Coco donc allait régulièrement à la rencontre du père Arsène, se tenait tapi sur un arbre peu élevé, et tout à coup sautait sur les épaules du capucin, et pendant des heures entières s'amusait à lui éplucher la barbe. Cet homme avait, lui aussi, les singes en horreur, et, pendant qu'il était au pouvoir de ce petit démon, il ressentait des frayeurs incroyables, tremblait comme une feuille, n'osant rien dire faute d'usage du monde, ou, peut-être, par vertu chrétienne. Mon oncle, non moins effrayé, se tenait coi, non sans regarder sans cesse l'objet de son égale aversion.

» Cependant tout doit avoir un terme, et Coco n'en mettait pas à ses méfaits. Il n'était aucune faute dont il ne se rendit coupable. Il avait brisé tout ce qu'il avait pu atteindre : c'était le fléau de l'abbaye. Je sentis, quoiqu'un peu tard, que mon indiscrétion se prolongeait trop ; je me décidai à donner mon singe à un ami, qui me promit d'en avoir le plus grand soin. Ce malheureux animal m'était sincèrement attaché, malgré son infernal caractère; il ne put supporter la douleur

de notre séparation, il ne mangea plus et mourut au bout de huit jours. Je lui fis rendre les honneurs funèbres, et on l'ensevelit sous une tombe de marbre.

» Revenue à Paris, je conservai toujours mes chats. J'en ai eu jusqu'à quatorze couchant sur mon lit, et d'une telle propreté qu'ils ne répandaient pas dans ma chambre la moindre odeur. Je pus les examiner à mon aise, étudier leurs mœurs, leurs goûts. Ils avaient tous un caractère différent : je remarquai dans les femelles une coquetterie singulière et des caprices extraordinaires au plus haut point; les mâles avaient pour elles de véritables attentions, et la galanterie, qui, aux approches de la révolution, déclinant en France, semblait s'être réfugiée chez les matous.

» La nature produisait souvent en eux des bizarreries très piquantes : il naissait des chats superbes sans queue, celle-ci remplacée par une touffe de filaments unis; d'autres venaient au monde bossus; un, entre autres, qui, par sa robe, était d'une beauté rare, se trouvait, par sa structure, un vrai monstre. Je lui donnai plus de soin

qu'à ses frères; il jouissait d'une santé parfaite. Un jour, je m'avisai de le présenter devant une glace; il fut si effrayé de sa tournure, qu'il tomba dans des convulsions dont la mort s'ensuivit. Étrange effet de la peur ou de l'amour-propre!

» Enfin, et en meilleure preuve du danger qu'il y a à trop se livrer à nos passions, je rapporterai que le jour où parut le décret exilant tous les nobles de Paris, et où l'on exposait sa vie en retardant le départ de dix minutes au delà le terme de rigueur fixé par cette atroce loi; moi, empressée de partir et ayant déjà dépassé la barrière par où je me rendais au lieu de mon exil, je m'aperçus, en voulant caresser mes chats, qu'il en manquait un dans le vaste panier où je les avais tous logés. Rétrogradant aussitôt, rentrant dans Paris, je me rendis au logement que je venais de quitter, notre pauvre matou y était demeuré, miaulant à briser l'ame, tant il se sentait malheureux. A ma vue, il retrouva le bonheur; ses caresses me prouvèrent sa reconnaissance. Mais la passion contentée, la frayeur me saisit à mon tour : j'avais outre-passé d'une heure et demie l'instant fatal; je pouvais être ar-

rétée, jugée, condamnée, exécutée pour ce seul délit, et mille exemples d'une rigueur pareille étaient propres à m'épouvanter; néanmoins je me remis en route, et ma bonne fortune conserva en cette circonstance la véritable mère aux chats.

» Ces pauvres animaux avaient ainsi que moi une terreur singulière et visible des visites domiciliaires et un instinct parfait pour les deviner. Dès que le pas pesant et précipité des sicaires de nos bourreaux se faisait entendre, tous le reconnaissant sur-le-champ, chacun prenait la fuite : il n'était pas de trou assez profond, de cave assez noire, de galetas assez élevé, de gouttière assez écartée pour les recéler momentanément. Là, ils demeuraient tapis, immobiles, se mourant d'effroi; mais, aussitôt le calme rétabli et la maison délivrée de ces misérables, mes chats revenaient peu à peu, tous faisant le gros dos, relevant la queue et se frottant contre moi, semblaient me féliciter, et eux aussi, de ce que, cette fois encore, j'échappais au moins à la prison, et eux à l'abandon et à la mort ! »

En voilà assez de la passion de madame de ..., laissons les singes et les chats, et revenons à une

autre femme; la transition ne sera pas aussi brusque qu'on le pense peut-être. Le texte de M. Papin épuisé, il me fallut entamer le mien : je me lançai dans les généralités, je ne fus pas entendu; je parlai de la nécessité de recomposer la société, ceci encore ne frappa point au but; je me vis contraint à tenter franchement l'abordage.

Oh! certes, cette fois, je ne manquai pas d'être compris. Voilà Joséphine toute courroucée, tout en larmes, les pleurs lui venaient à commandement, elle se met à me dire :

« Que prétend Bonaparte? Croit-il que la bonne compagnie viendra chez nous pour se mêler avec tous ces chenapans dont il s'entoure? Les vrais royalistes ne peuvent nous souffrir; d'ailleurs toutes ces dames sont aimables, toutes m'ont aimée, m'ont vue dans mes malheurs, et, parce que ma place est maintenant élevée, il faudra que je les repousse! Que penseront-elles de moi? D'ailleurs nous ne sommes ici que pour trois ans; ce terme accompli, nous rentrerons dans la vie commune, et alors on me traitera avec la même rigueur.

— Mais, » lui dis-je, « avez-vous assez de

candeur pour croire n'être ici que pour trois ans? vous y êtes pour toute la vie.

— Oh! » s'écria-t-elle, « le général voudrait-il se faire roi?

— Je n'en sais rien, mais sans être roi on peut, à un autre titre, conserver la magistrature suprême de la république. Croyez-moi, madame, les hommes qui sont parvenus au rang de votre mari ne le quittent qu'à la mort, de plein gré ou de force. Le cas premier étant de nécessité absolue, je ne m'en tourmenterai pas; du second non plus, car je doute que le premier consul redevienne jamais le général Bonaparte; quant au troisième, comme la France restera, tout me l'assure, unie au chef qu'elle vient de se donner, je ne crains pas qu'il soit une main assez puissante pour rompre cette belle alliance; dès lors il est certain que vous ne serez guère moins qu'une reine; dans ce cas, il convient qu'on ne puisse jeter la pierre à vos alentours.

— Mais savez-vous, *citoyen*, que *madame* Tallien est charmante, qu'elle a un goût parfait, une manière exquise de se mettre. On s'habille, grâce à elle, d'une façon divine, et ne plus l'avoir

pour conseil, pour émule, c'est désagréable au possible.

— Le premier consul, » dis-je, « n'aime pas cette dame, il réprouve ses mœurs.

— Ah! j'en conviens! ce n'est pas une sœur du Pot, mais elle a tant de qualités du monde, et madame M..., madame E..., madame B..., toutes celles-là avec les nobles noms de B..., de L..., de L.. T..., de S..., de V..., doivent donc disparaître de mes soirées? Qui recevrai-je donc?

— Mais, » dis-je à mon tour, impatienté de ces doléances, « n'aurez-vous pas d'abord les femmes des membres du gouvernement, celles des sénateurs, conseillers d'État, législateurs, tribuns, celles des magistrats des hautes cours de justice, les femmes légitimes des militaires célèbres; enfin ne doutez pas qu'avant deux ans vous ne soyez environnée de toutes les familles qui, encore aujourd'hui, se disent monarchistes; elles le sont en effet; ce sera parce qu'alors elles le seront toujours qu'elles vous placeront au milieu de leur cercle. »

Le brillant avenir que j'ouvrais à madame Bonaparte la fit rougir de joie; elle se vit moins

peut-être qu'elle n'a été, et cependant pleinement satisfaite; aussi, se mettant à sourire, elle me dit :

« Savez-vous, citoyen ministre, qu'il serait bien plaisant que ma vieille négresse de la Martinique m'eût dit vrai ?

— Que vous a-t-elle conté ? » dis-je, voyant qu'elle ne demandait pas mieux que de parler.

« Oh ! des folies, que je serai un jour plus grande dame que la reine de France.

— C'est singulier, » repartis-je, « encore un peu de chemin, et votre rang sera celui de Marie-Antoinette, et un pas de plus de la part de votre époux, et vous la dépasserez : dans cette position, donnez quelque chose aux circonstances, complaisez au général. »

Je venais de montrer à Joséphine, et dans le lointain, une couronne brillante; il ne lui en fallut pas davantage pour la contenter; elle me promit de satisfaire son mari, et si bien qu'avant un mois, les Tuileries, où l'on irait loger après cette époque, ne s'ouvriraient que pour les femmes que Bonaparte désignerait.

Je courus porter à celui-ci cette bonne nouvelle, que, du moins, je croyais telle; mais lui, frappant la terre du pied :

« Quoi! dans un mois, » dit-il; « oh! ce serait alors jamais; je connais Joséphine; à cette époque, elle ne se ressouviendrait plus de son engagement; je vois qu'il faut que je m'en mêle, cela aura lieu certainement. »

Je le laissai dans cette position hostile. Trois ou quatre jours après, madame P...., qui en était à son quatrième divorce et à son quinzième amant avoué, arrivant à demi nue à un concert du matin, au Luxembourg, fut abordée par le terrible premier consul qui, allant s'asseoir auprès d'elle, lui dit :

« Comment, madame, une personne qui traîne dans la boue un beau nom militaire (le nom paternel), qui ne rougit pas de sa mauvaise conduite, pense-t-elle que le premier magistrat de la république puisse la laisser afficher les mauvaises mœurs et accepter à gloire vos visites? Son palais doit être ouvert à la vertu; allez mériter par un changement de vie de vous y remontrer un jour. »

Puis se levant, et laissant cette dame plus morte que vive, il dit à un de ses aides de camp :

« Voilà madame de P.... qui se trouve tout à coup incommodée, faites appeler ses domestiques et ramenez-la jusqu'à sa voiture. »

Cela eut lieu (ce que je raconte) si rapidement, que nul ne comprit le fonds de cette scène cruelle. Madame de P...., enviée des autres qui étaient là présentes à cause de son colloque particulier avec le premier consul, sortit escortée de l'aide de camp; mais elle ne put arriver jusqu'au dehors, elle tomba évanouie dans une antichambre. On n'en sut rien d'abord; mais le lendemain la vérité fut connue, et alors la frayeur gagna tellement toutes ses émules qu'elles n'osèrent plus se présenter chez madame Bonaparte sans une invitation personnelle qui n'arriva pas.

Madame Tallien fut la seule qui ne fut pas congédiée dès le premier moment, comme on l'a dit; Joséphine lui était singulièrement attachée; elle avait d'ailleurs de la reconnaissance des services que cette dame lui avait rendus; cependant il fallut finir par cesser de se voir, Bonaparte ayant déjà menacé de congédier

celle-là de la même manière qu'il en avait agi envers madame de P....

Napoléon me dit un jour :

« Ne vous semble-t-il pas inconvenant que j'habite le Luxembourg? La place du premier magistrat de la république est aux Tuileries, rien n'est assez beau pour lui ; d'ailleurs ce château a été la demeure des rois; on croira leur place vacante tant que leur maison ne sera pas occupée. Le Directoire fit une sottise en se claquemurant dans l'hôtel d'un prince; il a diminué par là sa considération. »

Devinant la portée pleine de ce discours, je me mis à dire :

« Habiter les Tuileries : ne sera-ce pas assez pour faire perdre aux Français les habitudes de la monarchie ?.... »

Je m'arrêtai sur la fin de la phrase suspendue avec affectation ; lui, mordant à mon stratagème, reprit vivement :

« Eh bien! que pensez-vous qu'il faut faire?

— La leur rendre, citoyen premier consul, d'une ou d'autre manière. »

Il se mit à sourire, posa son doigt indicateur

sur ma bouche, et avec la sienne me dit : *Chut!...* Je me tus, et lui aussi; chacun de nous resta perdu dans des réflexions point désagréables. Lui en sortit le premier.

« Monsieur de Talleyrand, » me dit-il, « j'ai eu l'envie de faire fusiller Barras; l'imbécille ne traitait-il pas avec le comte de Lille? n'y avait-il pas mieux à faire? »

J'allais lui répondre; Maret survint en inconvénient, et je partis pestant contre cette entrée inopportune.

CHAPITRE IV.

Napoléon m'envoie chercher.—Sa colère contre l'abbé de Montesquiou.—Je lui fais la généalogie de ce bon prêtre.—Epigramme d'autrefois.— Lettre de Louis XVIII à Bonaparte.— Qui oublie de répondre.— Cause de la fortune du comte de Montesquiou-Fezensac.— Deuxième lettre de Louis XVIII au même. — Comment elle lui fut remise. — Cambacérès, Treilhard, Fabre de l'Aude et moi appelés en conseil.—Réponse du premier consul à Louis XVIII. — Premières relations avec Rome. — Lettre inédite de Bonaparte à Pie VII.—Éloquence de Bonaparte.—Duroc à Berlin.—Lucien en Prusse.— Le souper d'auberge.— Apparition première du comte de Saint-Germain. — Rendez-vous à minuit dans une église.— M. de Saint-Germain est mort.— Lucien ne va pas au rendez-vous. — Apparition nocturne d'un mort ressuscité.— Discrétion mystérieuse de Lucien.— Portrait du cardinal Caprara.— Mon bref de sécularisation.— Intrigues des jésuites.— Tour que leur amitié me joue.— *Bon chat bon rat*, proverbe que je mets en action.— La baronne de Stael nuisible à ses amis.— La comtesse de Genlis redoutable à ses ennemis.— Elle devient le démon de l'Arsenal.— M. Ameilhon en est le saint Antoine.

Peu de temps après l'entrée de Bonaparte aux Tuileries, ce qui eut lieu le 19 février 1800, un soir, à une heure où je me croyais libre, il me fit appeler. J'arrivai en toute hâte; je le trouvai dans

son cabinet, se promenant avec action, le visage en feu, l'œil étincelant. Dès que je parus :

« Qu'est-ce donc, » me demanda-t-il, « que cet abbé de Montesquiou? qu'est-ce que cet intrigant, qui fait à Paris le ministère des affaires étrangères du prétendant? Ces hommes-là se croient-ils aux jours du Directoire? me prennent-ils pour un agent de change, pour une espèce de ce genre? J'aurais déjà dû l'envoyer dans un cachot à cent pieds sous terre. »

Il faut avoir entendu cette voix tonnante pour concevoir ma frayeur personnelle et ma crainte pour l'abbé de Montesquiou.

« Tenez, monsieur, » poursuivit le premier consul, en courant vers son bureau, d'où il retira d'un carton, fermant à clef, une lettre ployée en quatre, « tenez, formez-vous au style de notre roi légitime; car, de par Dieu, celui-là nous compte, vous et moi, au rang de ses sujets. Ah!.. qu'il s'en flatte, qu'il pénètre en France, je lui ferai bien voir.... Peut-être est-ce une mystification, une moquerie.... A moi, à moi! »

Et il serrait son épée par un mouvement convulsif. Je me ressouvins aussitôt du vers d'A-

chille, dans l'*Iphigénie en Aulide* de Racine :

Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?

Lafond aurait payé cher la pantomime du premier consul s'il eût pu la saisir et s'en emparer, afin de donner plus de force à un rôle où il avait beaucoup de vrai succès : le génie fait seul le bon acteur, et lui l'était. Je reviens à mon récit :

Ici le premier consul s'arrêta, réfléchit, et reprenant.

« Mais vous devez connaître l'écriture du comte de Provence; cette lettre est-elle bien de sa main ?

— Je la connais, » dis-je, « aussi bien que la mienne. Monsieur m'a fait l'honneur de m'écrire; il a écrit pareillement à force de mes amis et de mes amies. Je puis donc...; oui, général, lui-même a minuté cette épître.

— Dans ce cas, il écrit mieux que moi. »

La missive royale, dont je n'ai eu de copie qu'en 1814, lorsque le roi me la donna, afin que je la gardasse comme pièce historique, ce furent ses propres paroles; c'est donc sur le brouillon

original du roi que je vais prendre ladite épître, pour la translater dans mon récit.

Mittau, 20 février 1800.

« Des hommes tels que vous, monsieur, ne » m'inspirent jamais d'inquiétude, quelle que soit » leur conduite apparente. Vous avez accepté une » place éminente, et personne mieux que moi ne » vous en sait meilleur gré; vous savez ce qu'il » faut de force et de puissance pour compléter » le bonheur d'une nation. Sauvez la France de » ses propres fureurs; rendez-lui son roi, et ses » générations futures béniront votre mémoire; » vous serez toujours trop nécessaire à l'État » pour que je puisse acquitter par des places im- » portantes la dette de mon peuple et la mienne.

» *Signé* Louis. »

« Le beau chef-d'œuvre! » reprit Napoléon; « que signifie-t-il, comprenez-vous la dernière phrase? ne veut-elle pas dire qu'on me mettra d'emblée à la porte, si je me laisse leurrer, faute de pouvoir me procurer une place convenable? Oh! je ne leur laisserai pas ce fromage à dévorer: celui-là peut être le renard de la fable; je vous

réponds qu'on ne fera pas de moi le corbeau. L'abbé de Montesquiou n'est-il pas venu tout papelardement tromper Joséphine, qui a cru voir les cieux ouverts, à la réception d'une lettre du roi, et qui n'a pas balancé à me la remettre. Je l'ai guérie de l'envie de se charger une autre fois d'un pareil message. Que feriez-vous à ma place ?

— Une réponse ne coûte rien.

— Je la méditerai.....; cependant, appelez cet abbé qui se remue plus qu'un diable dans un bénitier; dites-lui de se tenir tranquille, s'il veut que je le laisse en repos ; que surtout je lui défends de charger ma femme d'une commission tellement inconvenante; il s'en trouverait mal.... A propos, qu'est-ce que ce Montesquiou?

— Il sort, » dis-je, « d'une famille qui me fait admirer son désintéressement; je m'étonne comment, lorsqu'on peut réclamer la couronne de France pour son propre compte, on va la quêter pour celui d'autrui.

— Que signifient ces paroles? »

Alors j'appris à Bonaparte ce qu'il ne savait pas touchant les Montesquiou et leur origine; je

lui dis que le général de Montesquiou-Fezensac, qu'il connaissait de réputation et dont il appréciait le mérite, ayant eu un procès avec MM. de la Boulbène, qui prenaient son nom, avait établi par preuves authentiques sa descendance des grands ducs aquitains de race mérovingienne; que cela n'a pas empêché la malignité de composer cette épigramme lorsqu'en 1784 il avait été reçu membre de l'Académie française:

Montesquiou-Fezensac est de l'Académie.
— Quel ouvrage a-t-il fait? — Sa généalogie.

Ceci le fit rire, mais lui donna une haute idée des Montesquiou, et je me plais à croire n'avoir pas nui à l'élévation, lors de l'empire, du comte de Montesquiou-Fezensac, fils de celui-ci, et la vertueuse comtesse sa femme. Je ne saurais dire combien ces détails généalogiques l'adoucirent à l'encontre de l'abbé, plus tard, et au concordat il lui fit demander, par un de nos amis communs que j'indiquerai, s'il voulait l'archevêché de Toulouse, ou celui d'Aix en Provence; l'abbé refusa, il eût été fait cardinal.

Cependant le premier consul avait mis tant de temps à réfléchir qu'il oublia de répondre.

Louis XVIII, comme il m'a fait l'honneur de me le dire, surmontant sa dignité blessée, et cela dans l'intérêt de la France, lui écrivit une autre fois en ces termes :

Milan, 4 juin 1800.

« Depuis longtemps, général, vous devez savoir » que mon estime vous est acquise; si vous » doutez de ma reconnaissance, marquez votre » place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes » principes, je suis Français; clément par carac- » tère, je le serai encore par raison.

» Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, » d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'É- » gypte ne peut pas préférer à la gloire une vaine » célébrité; cependant vous perdez un temps » précieux; nous pouvons assurer le bonheur de » la France; *je dis nous*, parce que j'ai besoin » pour cela de Bonaparte, et que lui ne peut rien » sans moi.

» Général, l'Europe a les yeux sur vous, un » glorieux triomphe vous attend, et je suis im- » patient de rendre la paix à mon peuple.

»Signé Louis.»

Cette mission, comment parvint-elle à Bonaparte, j'ai été longtemps sans le savoir; le roi l'ignorait lui-même; il savait bien qu'elle avait passé par les mains du comité royaliste, et c'était tout. Enfin le hasard m'a mis sur la voie. C'est seulement depuis 1827 que je l'ai appris. Un obscur Vendéen, qui avait un ami parmi la valetaille consulaire, trouva le moyen de parvenir dans le château des Tuileries, et avec autant de bonheur que d'audace il posa ladite épître sur le bureau du cabinet où il s'était faufilé à titre de frotteur.

Bourrienne se targue d'avoir déterminé le premier consul à répondre; enfin il cite diverses variantes de cette lettre; il en impose ici comme dans tout. Ce furent Cambacérès, Treilhard, Fabre de l'Aude et moi, qu'il appela en conseil secret; il nous fit lire les deux lettres royales, et nous communiqua sa réponse, que j'ai vue dans les mains du roi, et c'est de l'original que vient ma copie.

Paris, le 20 juillet 1800
(1er fructidor an VIII).

« J'ai reçu *votre lettre*, monsieur, et je vous

» remercie des choses flatteuses qu'elle ren-
» ferme.

» Vous ne devez pas désirer rentrer en France,
» car il vous faudrait marcher sur cent mille ca-
» davres.

» Sacrifiez votre intérêt personnel au repos de
» votre patrie; l'histoire vous en tiendra compte.

» Je ne suis pas insensible aux malheurs de
» votre famille, et je contribuerai avec plaisir
» à tout ce qui pourra contribuer à la tranquillité
» de votre retraite.

» Signé Bonaparte. »

Nous approuvâmes la réponse, je l'aurais voulue plus affectueuse; mais, en y réfléchissant, je songeai que le premier consul ne voulant faire aucune concession, et ne désirant pas prolonger la correspondance, avait dû tourner ses phrases vers une sécheresse qui enleverait tout espoir au prince infortuné. Ceci eut lieu au retour de Marengo, le premier consul étant rentré le 3 juillet.

Cette même année, et dès que le cardinal Chiera-Monte eut été élu pape le 13 mars, le premier consul m'ordonna d'écrire au cardinal Consalvi, qui mit à répondre un empressement flatteur; il

en résulta que Napoléon, à son tour, prenant la plume, écrivit à Sa Sainteté une épître qui, je le présume, sera connue aujourd'hui pour la première fois.

Paris, le 11 avril 1800.

« Très Saint-Père,

» Le Premier Consul de la République fran-
» çaise ne sera pas le dernier à féliciter Votre
» Sainteté sur son élection, il en a ressenti une
» joie d'autant plus vive que, par lui-même et
» pendant son séjour en Italie, il a pu apprécier
» les hautes vertus du cardinal illustre et pieux
» évêque d'Imola.

» Je vous prie, Très Saint-Père, de croire à
» ma catholicité, au besoin que j'éprouve de ré-
» concilier la France avec le trône de saint Pierre.
» Je ne doute pas que les lumières et la condes-
» cendance du souverain Pontife n'aplanissent
» des difficultés qui, si elles se prolongeaient,
» ameneraient des maux incalculables, et dont la
» religion aurait à souffrir. Quant à moi, je suis
» prêt à faire tout ce qu'exigeront ensemble mon
» devoir de chrétien et celui de chef de la Répu-
» blique française; c'est en me recommandant

» aux prières de Votre Sainteté que je suis avec
» un respect filial de vous, Très Saint-Père,
» l'humble serviteur et le fils dévoué.

» Signé Bonaparte. »

Je n'aurais pas changé un mot à cette lettre, que je trouvai pleine d'onction, de tact et de convenance. J'ai ri bien souvent de ces imbécilles qui faisaient de Napoléon un ignorant, affirmaient avec une audace sans exemple qu'il ne savait ni lire ni écrire; et qui est donc l'auteur de ces lettres, de ces proclamations, de ces articles de journaux, si haut pensés, si fièrement écrits, à la phrase entraînante, au trait foudroyant, au mot incisif? qui aurait trouvé, autre que lui, cet *aigle volant de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame;* ces débuts si sublimes : *Non, soldats, nous n'avons pas été vaincus; deux hommes sortis de nos rangs*, etc., et tant d'autres passages sublimes de forme et de fond? Certes, j'ai eu beaucoup à me plaindre de Bonaparte, et je n'en conviendrai pas moins qu'il fût tout ensemble le plus grand capitaine de ce siècle et l'un de nos meilleurs écrivains.

A son entrée au consulat, Bonaparte envoya Duroc, son meilleur ami, à Berlin, pour maintenir cette cour dans ses rapports de paix avec la France; Duroc, dont j'ai fait connaître le caractère, eut à lutter avec les agents anglais et ceux de l'Autriche; il fut accueilli d'une manière distinguée. Le roi l'invita plusieurs fois à dîner, ce qui irrita la haute noblesse, indignée que l'on traitât si bien un jacobin. On en était demeuré là en Europe, et Napoléon était premier consul, qu'on se figurait la France encore sous le joug de la démagogie.

Le premier consul, flatté de la manière dont son bras droit avait été traité par Frédéric-Guillaume, voulut que sa famille se montrât au dehors, et à la suite de Duroc on vit arriver Lucien Bonaparte. On raconta au premier consul, vers ce temps, une aventure qui serait arrivée à son frère et de laquelle celui-ci n'a jamais voulu convenir; sa bizarrerie m'engage à la rapporter; ici elle servira d'épisode, bien entendu que je ne la garantis point.

Le sénateur Lucien cheminait vers Berlin, lorsque, dans un village d'Allemagne où il arriva

un peu tard, l'hôte de l'auberge dans laquelle il descendit incognito, car il avait devancé, avec son secrétaire seul, les voitures de suite; l'hôte, dis-je, ne le connaissant pas, lui dit, avec une mine piteuse, qu'il consentait volontiers à le loger, mais qu'il n'avait rien de bon à lui donner pour souper, un voyageur survenu avant lui ayant retenu toutes ses provisions.

Lucien, qui mourait de faim, envoya son secrétaire vers ce personnage qui réservait pour lui seul ce qui nourrirait plusieurs personnes, avec ordre de le prier de céder une portion de son souper aux deux survenants sans lui nommer qui lui adressait cette prière. L'inconnu, homme de taille ordinaire, plutôt grand que petit, porteur d'une belle physionomie, ayant des formes de bonne compagnie, répondit qu'il serait charmé de partager ce qu'on lui préparait avec les deux voyageurs; que, cependant, des raisons particulières le contraignaient à n'admettre à sa table qu'un seul convive; que les deux qui se présentaient décidassent à qui viendrait chez lui; que l'autre ne mourrait pas de faim, car on lui enverrait du vin et des vivres.

Ces articles bizarres, présentés à Lucien, piquent sa curiosité; c'est lui qui vient rejoindre l'inconnu, et le secrétaire reste dans leur appartement, sur la foi de la parole qui lui a été donnée, et à qui, en effet, on a tenu ce qu'on avait promis. Voilà Lucien seul avec le singulier personnage; la conversation s'engage, l'inconnu la guide insensiblement sur Napoléon et là commence à tenir des propos si extraordinaires, si mystiques, que Lucien, n'y tenant plus, se met à à dire.

« Mais, monsieur? qui êtes-vous? A vous entendre, on croirait que les secrets de la nature vous sont connus, les voiles de l'avenir levés? Êtes-vous un mystificateur aimable ou un de ces adeptes dont on parle tant, et que nul n'a vu?

— Quant à moi, » repartit l'étranger, « je ne me suis pas toujours tenu à l'écart; mon nom a, pendant plusieurs années, été fort connu à la cour de France; le roi Louis XV m'honorait de son estime, et la marquise de Pompadour de son amitié; on m'y appelait le comte de Saint-Germain.

— Vous, monsieur! » s'écria Lucien qui sentit

en lui une sueur froide, « vous, le comte de Saint-Germain?

— Moi-même; n'êtes-vous pas l'ex-président du conseil des Cinq-Cents, le ministre de l'intérieur futur de France, le citoyen Lucien Bonaparte? Enfin vous voyez que vous ne m'étiez pas inconnu.

— Qui vous a dit....

— On ne m'a rien dit; j'ignorais qui vous étiez tout à l'heure; mais vous êtes entré, et alors j'ai su à qui j'avais affaire.

— Monsieur le comte, n'avez-vous pas fait revenir des morts?

— Que vous importe, vous ne voudriez pas en voir?

— Je conviens que leur présence me serait peu agréable; mais je tiendrais beaucoup à savoir le sort de mes frères et le mien.

— Il y a des temps, » fut-il répondu, « où il y aurait moins de peine à satisfaire cette curiosité; je suis dans une époque où je m'abstiens de toute opération cabalistique...; vous allez à Berlin...; eh bien! le quatrième jour de votre arrivée dans cette ville, procurez-vous le moyen

d'entrer nuitamment dans l'église catholique aux environs de minuit; soyez-y seul jusqu'à une heure du matin, je vous jure que votre fantaisie sera pleinement accomplie; maintenant ne nous occupons plus qu'à bien souper. »

La chose eut lieu ; le comte de Saint-Germain ou celui qui jouait son rôle et qui paraissait n'être âgé que de quarante ans, quoiqu'il eût dû en avoir au moins cent, car il avait, disait-on, ces quatre dizaines d'âge, lorsqu'il était venu pour la première fois en France vers 1738; le comte de Saint-Germain se montra aimable et politique consommé; il savait à fond la marche des divers cabinets; il donna de bons avis à Lucien sur la conduite à tenir à Berlin; il lui peignit le caractère de chaque ministre. La conversation fut longue, le vin parut tellement bon que le jeune ambassadeur en but trop.

Le lendemain, en s'éveillant, il s'informa de son amphitryon : ce fut avec un dépit parfait qu'il le sut parti dès avant le jour et qu'il avait soldé le compte de l'auberge à un tel prix, que l'hôte satisfait se refusa obstinément à prendre en double l'argent de Lucien.

Celui-ci, dès son arrivée à Berlin, s'informa du comte de Saint-Germain; dix personnes de foi lui affirmèrent la mort de cet homme extraordinaire; elle avait eu lieu, selon leur dire, à Sleswick, cité danoise, en 1784, après avoir passé la fin de sa vie chez l'électeur de Hesse-Cassel qui l'honorait de son amitié.

Ceci fit faire à Lucien des réflexions singulières et il laissa écouler le terme qui lui avait été fixé sans se rendre dans l'église française de Berlin, à l'heure nocturne désignée.

Un soir, comme il rentrait du spectacle, il se mit à travailler au lieu d'aller se coucher; son secrétaire partit, ses valets de chambre firent de même, en vertu de sa permission; il resta seul... Au coup de minuit, la porte de son cabinet, qui n'avait d'autre issue que dans la pièce où il était, fut ouverte; Lucien, étonné, saute sur des pistolets tout chargés et posés auprès de lui; il allait faire feu et donner l'éveil lorsqu'il reconnut son amphitryon de l'auberge isolée; celui-ci portait le même vêtement que celui-là, c'était le même visage, plus pâle, il est vrai.

« Que me voulez-vous? » demanda Lucien ; « qui êtes-vous?

— Je vous ai dit mon nom déjà.

— Le comte de Saint-Germain est mort.

— Oui, c'est l'erreur du vulgaire... Lui mourir, le trépas ne le frappera qu'au jour solennel où il dévorera tous les hommes, et alors même... Je veux vous tenir ma parole, vous savez ce que je vous promis.

— J'y renonce.

— Cela ne peut être ainsi, » répliqua le personnage mystérieux, avec une expression mélancolique, « en demandant une fois, vous vous êtes soumis; or maintenant les choses doivent marcher selon la volonté de celui qui règle tout.

— Je n'irai pas dans cette église.

— Vous y viendrez, il le faut.

— Non.

— Si. »

Et en même temps l'inconnu, saisissant Lucien par le bras, l'entraîna rapidement dans le cabinet, lui fit descendre un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le parquet; et, sans qu'il pût se défendre ni crier, Lucien fut conduit à

travers des passages souterrains sans nombre, par des caveaux fétides, jusqu'à l'église des Français. . . . . .

Lorsque, le lendemain, Lucien Bonaparte, qui s'était vu ramener chez lui par le même chemin qui l'en avait éloigné, se retrouva dans son lit, il s'y vit avec une telle fièvre chaude, que de vingt-quatre heures il ne parut en son bon sens; enfin, remis et revenu à lui, il a, dès ce moment, conservé un silence opiniâtre sur ce qu'il a pu voir ou entendre dans l'église des Français, et jamais également il ne s'est informé du comte de Saint-Germain, et si sa mort était réelle ou simulée. Napoléon, un jour, le poussant avec persiflage pour qu'il racontât son mauvais rêve, car on prétendait que tout cela avait été l'effet d'un songe, Lucien lui répondit vivement devant moi :

« N'insistez pas si vous ne voulez que je pende sur votre tête l'épée de Damoclès, et que votre existence n'en soit à perpétuité empoisonnée. »

J'ai dit, je le répéterai encore, que je réserve pour mes mémoires purement politiques mes travaux de diplomatie et de cabinet; j'ai toujours

craint d'être ennuyeux, et certes on ne peut mieux l'être lorsque l'on suit la marche adoptée par *Monsieur de Talleyrand* qui, avec la plus ferme envie de plaire, ne cesse de faire bâiller ses intrépides lecteurs; par exemple, je défie le plus énergique de ceux-ci de lire jusqu'à la centième page le troisième volume, composé avec une plume de fer trempée dans un mélange de glace et d'opium.

Je tairai donc la part que je pris au congrès de Lunéville, les travaux par lesquels je préparai le traité avec l'Angleterre; toutes ces choses sont fort importantes, sans doute, mais conviennent uniquement à des hommes d'État; ceux-là me sauront gré de ne leur présenter qu'une pâture sérieuse, appropriée à leur caractère et à leurs occupations de chaque jour. Dans cette division-ci, je veux plaire à la portion aimable de la société, et rétablir ma réputation devant ceux dont je suis le moins connu; maintenant je reviens à mon récit et je rentre en scène.

A l'époque du concordat, le cardinal Caprara me vint voir de bonne amitié : c'était un vrai cardinal italien, fin à pouvoir gagner une partie de

piquet à Satan, spirituel à se faire suivre, bonhomme au point de se faire aimer de la jalousie en personne; il savait tout ensemble être gai et se faire respecter; il singeait le pantalon vénitien et se préparait d'avance une béatification à venir.

Son but était de me ramener au giron de l'Église, ce n'était pas mon moment, je dus l'éviter et non lui tenir tête; enfin, après je ne sais combien d'allées et de venues de sa part, de petits billets et de longues audiences où il ne put, par malheur, m'entamer aucunement, il se résolut à me lâcher mon bref de sécularisation, qui, m'absolvant de toute irrégularité, me laissait la liberté de la vie séculière, où je cheminerais dorénavant sans péché; au reste, voici cette pièce importante, elle ne peut être assez connue de tous.

A notre très cher fils Ch.-M. Talleyrand.

« Nous avons été touché de joie quand nous
» avons appris l'ardent désir que vous avez de
» vous réconcilier avec nous et l'Église catho-
» lique.

» Dilatant donc à votre égard les entrailles de

» notre charité paternelle, nous vous dégageons,
» par la plénitude de notre puissance, de tous
» les liens de l'excommunication; nous vous
» imposons, par suite de votre réconciliation avec
» nous et avec l'Église, des distributions
» d'aumônes pour le soulagement surtout des
» pauvres de l'église d'Autun que vous avez
» gouvernée; nous vous accordons le pouvoir de
» porter l'habit séculier et de gérer toutes les
» affaires civiles, soit qu'il vous plaise de de-
» meurer dans la charge que vous exercez main-
» tenant, soit que vous fussiez à d'autres aux-
» quelles votre gouvernement pourrait vous
» appeler.

» *Donné en notre palais du Quirinal, et scellé*
» *de l'anneau du pécheur*, etc., etc. »

Suit le formulaire des brefs de la cour de Rome : celui-là, présenté au conseil d'État, y fut soumis à la discussion et enregistré avec les clauses de rejet en tout ce qui serait contraire à l'indépendance de la couronne et aux droits de l'Église gallicane.

A la même époque, les jésuites, cachés sous le

nom de *pères de la foi*, rôdèrent autour de mon cabinet, afin de s'y procurer une entrée. On me recommanda de si bon lieu un simple scribe, on me le donna si bien pour un de ces culs de plomb infatigables au travail, que je l'acceptai et l'admis à mon intérieur ; mais il n'était pas installé depuis dix jours, qu'à deux reprises différentes le premier consul m'adressa de telles questions, que je me demandais à moi-même si je parlais en rêvant : je ne crois pas avoir cette mauvaise habitude ; d'ailleurs j'étais certain de mon valet de chambre intime.

Force me fut donc de suspecter mon travailleur éternel ; jamais, certes, il n'en fut de plus assidu à son poste ; il ne levait pas les yeux de dessus son registre, ne parlait à personne, c'était l'objet de l'édification de mes gens. Hélas ! je fus le seul à croire le démon caché sous cette apparence parfaite. Je lui tendis des pièges ; je le fis suivre par des hommes retors, et deux fois vingt-quatre heures après j'eus la certitude d'avoir admis chez moi l'un des jeunes congréganistes les plus attachés à leur fanatisme et l'un des mieux sifflés parmi ceux-là. Je ne balançai pas

à le mander en ma présence; je lui prouvai que je l'avais démasqué, et le congédiai en lui faisant une remontrance paternelle. A dater du jour de son départ, on ne sut plus, au dehors de ce qui se passait chez moi, que ce qui me convenait d'en apprendre au public.

Je voyais encore la baronne de Stael et madame de Genlis qui rentrait en France : la première, manœuvrant toujours pour diriger la politique de Bonaparte; la seconde, plus adroite, parvenait, avec une forme pleinement littéraire, à se créer un cabinet de dénonciation dont les diverses branches arrivaient aux oreilles du premier consul. C'était une manière de ministère en petit; n'englobant que les amis ou les ennemis de la dame; servant les uns sans se donner grande peine; poursuivant les autres avec un acharnement qui a fait beaucoup de tort et grand mal.

Mademoiselle Necker, bien supérieure à mademoiselle de Saint-Aubin pour le génie, n'a jamais pu nuire à ceux qu'elle n'aimait pas, outre que la velléité de le faire ne lui est pas venue; mais, en revanche, elle a dirigé ses actes, ses soins, ses dé-

marches, de manière à perdre de fond en comble ses vrais amis : celle-là, imbue d'une confiance malheureuse envers ceux qui lui parlaient d'enthousiasme et d'amour, ne balançait point, non seulement à leur confier ses pensées, ses paroles; mais enfin, pour mieux faire paraître ses sentiments, elle leur prêtait des propos dont on faisait des délits, des actes que l'on métamorphosait en crimes de lèse-majesté.

Il eût été plus agréable de faire la société de madame de Stael, et il y avait plus de sûreté à se ranger parmi les administrateurs et les flatteurs vulgaires de la comtesse de Genlis.

Celle-ci, peu de temps après son arrivée, obtint de la partialité de Bonaparte, outre sa pension de douze mille francs qu'elle a prétendu, je ne sais pourquoi, n'être que de six mille, un superbe logement à l'Arsenal! Avant qu'on y introduisit la sainte mère de l'Église, le vénérable Ameilhon régnait en souverain dans ces parages lointains de la science; elle venue, tout changea; l'excellente dame se mit à travailler avec tant de persévérance à le persécuter et à le rendre malheureux, que lui, ne pouvant y tenir, y serait mort à

la peine si l'inconstance naturelle de madame de Genlis ne lui eût fait abandonner l'Arsenal pour aller porter son inquiétude dans cent logements consécutifs.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Conspiration de George Cadoudal et de Pichegru. — Déloyauté du cabinet de Londres envers le premier consul. — Portrait de Cadoudal. — Pichegru. — Marquis de Rivière. — Les frères Polignac. — Le duc Armand. — Le comte Jules. — Autres conjurés. — Pichegru est envoyé en France. — Coster Saiot-Victor. — Maladie. — Amour d'une muette. — Pichegru en rapport avec Moreau. — Leur première conversation. — Détails de la conspiration. — Fouché veut que Bonaparte s'entache du sang des Bourbons. — Mémoire qu'il adresse au premier consul pour lui rendre nécessaire la mort du duc d'Enghien.

Si déjà une femme de qualité très spirituelle n'avait pas fait usage des matériaux importants que je lui avais donnés touchant la conspiration de Cerrachi, Arena, Demerville, Topino-Lebrun, Diana, etc., j'en parerais mes mémoires; mais ayant volontairement fait l'abandon de mon bien, je passerai sous silence cette époque importune; je ne dirai rien non plus de celle de la machine infernale, et en revanche j'espère présenter, sous un aspect nouveau, la conspiration funeste de

Pichegru et consorts : la chose en vaut la peine. M. Savary a voulu déverser sur moi le blâme de la mort du duc d'Enghien, il est juste que je me lave de la tache horrible qu'imprime ce sang innocent, et que je rétablisse les faits dans leur intégrité; cela me sera facile : je commence, mon lecteur, prêtez-moi votre attention.

Depuis quatre ans passés, le premier consul avait ramené, en France, la paix, le commerce, l'industrie; l'intérieur était tranquille à l'ombre de ses victoires, et il suivait avec une rare constance son double projet de la descente en Angleterre et de son avènement à l'Empire, fait sur lequel je reviendrai plus tard.

Le cabinet de Londres, on ne peut le nier, ne combattait pas Napoléon avec des armes loyales; il avait semé sur le continent européen une foule d'agents qu'il avouait et dont la mission cruelle était de parvenir à l'assassinat du premier consul. Dans le nombre de ces hommes coupables, on signalait, comme étant les plus acharnés à remplir leur infame mission, sir Spencer Smith, ambassadeur de George III auprès de l'électeur de Wurtemberg, et sir Drake remplissant les

mêmes fonctions à la cour de Munich (électorat de Bavière).

Mais ce n'était pas assez de ces hommes placés en dehors de la France, il fallait à l'Angleterre des cœurs tout fermes et tous d'exécution; elle les trouva dans des personnages aveuglés par leur royalisme et qui ne virent pas que le crime était le but de leur entreprise.

Après la capitulation des bandes vendéennes, la paix de l'ouest conclue en 1800, le fameux George Cadoudal, venu à Paris, avait été appelé par le premier consul, qui s'était efforcé de le ramener envers lui à des sentiments moins hostiles; George, tout à son roi et à son opinion, demeura inébranlable et ne voulut entendre à aucun accommodement : c'était l'un de ces caractères de fer et de flamme, au courage indomptable, à l'énergie barbare; homme de demi-civilisation, incapable de comparer deux idées, mais tout à sa cause pour laquelle il lui importait autant de vivre que de mourir; colonne du royalisme; dans la Vendée, sa vaillance, ses talents militaires, sa fidélité admirable l'avaient élevé de la cabane de son père au grade bien acquis de lieutenant-général des ar-

mées royales et de grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

George professait deux cultes : celui de son Dieu, celui de son roi ; autant attaché à l'un qu'à l'autre, nul ne serait parvenu à les séparer dans son ame, et son cœur de bronze ne battait que pour ces deux noms; insensible à l'amour, sans ambition, sans vanité humaine, le service militaire devenait une partie de sa religion; grand de sentiments; et, au physique, sa physionomie martiale en imposait; on pouvait se confier à lui comme à la tombe, et une fois entré dans une voie quelconque, il lui fallait arriver au bout ou mourir en chemin; car reculer lui était impossible.

Il y avait en même temps à Londres un autre personnage, héros sur un champ de bataille et maladroit intrigant en pleine paix; celui-là jouissait d'une réputation militaire européenne, c'était Pichegru : on l'avait vu, au 18 fructidor, céder à force de s'attarder et de se laisser vaincre par des gens qui ne le valaient pas; mais on lui croyait encore du génie et de l'adresse; sa renommée demeurait pure, et rien qu'à l'entendre parler on

se figurait que, pour lui, entreprendre et exécuter serait aussi facile.

En arrière de George Cadoudal et de Pichegru, venaient, en seconde ligne, le marquis de Rivière et les deux frères Polignac. Ceux-ci n'étaient pas des enfants de la révolution comme les précédents; gens de qualité et de cœur, les deux frères appartenaient à une famille comblée de bienfaits par la reine et qui avait fait tant de fautes; certes, on pouvait la compter au rang des causes majeures qui avaient amené la révolution : on ne devait douter ni de leur zèle, ni de leur dévouement.

Tous trois avaient en secret des pouvoirs autrement étendus que ceux confiés à Pichegru et à Cadoudal, ils les exhiberaient à propos et donneraient à l'entreprise cette dignité qui lui manquait; car enfin, quoique Pichegru et Cadoudal fussent de braves militaires, des héros même, si on voulait, ils n'en étaient pas moins des *gens de peu*, et la haute noblesse qui se joindrait à eux incontestablement pour renverser la république ne leur obéirait qu'à peine; tandis qu'elle verrait à sa tête avec transport un Rivière ou un Polignac.

M. de Rivière, sage, brave, modeste, loyal et

religieux, allait au péril avec un calme admirable; servir son roi, lui vouer son sang, souffrir pour sa cause résumait en lui, dans ces temps de troubles, son existence de gentilhomme; atteignant sa quarantième année, il joignait à la vivacité de la jeunesse la réflexion de l'âge mûr; né en 1755, il avait, depuis son émigration, donné à la famille royale tant de preuves de son attachement, qu'elle comptait sur lui comme sur elle-même. Monsieur, surtout (le comte d'Artois), était l'objet particulier de son culte ardent et passionné.

Fils du duc de Polignac, premier écuyer et grand-maître ou surintendant des postes, et de la duchesse de Polignac, gouvernante des enfants de France, les jeunes Armand et Jules de Polignac, quoique peu avancés en âge, n'en étaient pas moins les agents majeurs de l'entreprise à laquelle ils s'attachaient. L'aîné, depuis duc au titre de son père, se nommait simplement alors Armand de Polignac; né en 1771, il était âgé de trente-trois ans; pendant l'émigration et à dix-neuf ans, il avait épousé une riche, noble et charmante Hollandaise, fille du baron Niveheim; dans l'émigration, il obtint, par le crédit de sa famille et mal-

gré le mécontentement des gentilshommes, un régiment de hussards; brave, mais peu capace, il fit briller son courage et non ses talents militaires; il avait quitté le prince de Condé lors du licenciement, et il avait demandé la faveur de prendre part à une conspiration où il croyait trouver de la gloire, tant son intelligence était bornée.

Mais que le duc de Polignac devait passer pour un aigle si on s'avisait de le comparer à son frère le comte Jules, né en 1780, et à qui la médisance donnait un auguste père. Jamais nullité plus désespérante, jamais crâne plus étroit ou cervelle plus légère n'avaient été rencontrés. Le comte ou le prince Jules de Polignac croit être tout ce qu'il n'est pas; son incapacité est effrayante, elle l'est d'autant plus qu'il ne comprend pas ce qu'on lui explique et que sa présomption n'a pas de bornes. Je crois à Charles X plus de génie qu'à son fidèle Jules : on peut attribuer à celui-ci toutes les fautes de la restauration auxquelles le duc de Blacas n'a pas touché, et ceci en raison de la confiance aveugle et folle du malheureux monarque envers son inepte favori dont il a fait son fils le plus cher.

Le comte Jules de Polignac, dévoué, loyal, fanatique, ne jurant que par son roi et son épée, n'avait, en 1804, que vingt-quatre ans; sa grace, ses manières élégantes, une ressemblance singulière avec Monsieur, frère de Louis XVIII, attiraient les regards, inspiraient la confiance; on attendait des merveilles d'un si beau dehors et on demeurait confondu en apercevant le plomb là où il aurait fallu de l'or et de la flamme.

Charles d'Hozier, Dessoles, Picot, Lajollais, Bouvet de Lozier, Picot, Bourgeois, Coster Saint-Victor, Joyeux, Russillon, Rochelle, Louis Ducorps, Burban, Lemercier, dit *le général Vendée*, Armand Gaillard, Deville, Lelan, un autre Cadoudal, Victor Couchery, Hervé, David, Rubin, La Grimaudière, Ducorps, etc., furent adjoints aux conspirateurs chefs.

Pichegru, après s'être sauvé de Sinamary, s'était rendu en Angleterre; de là il avait été conseiller le général russe Korsakow lors de sa campagne en Suisse : en 1799 il assista aux défaites des Austro-Russes par Masséna et les autres généraux français. Pichegru, désespéré des succès de ses compatriotes, s'en retourna en Angleterre, où

il sollicita le cabinet de Londres de tenter contre la vie de Bonaparte une entreprise qui réussirait mieux que des batailles rangées.

On écouta favorablement Pichegru. Cadoudal faisant les mêmes prières, on pensa qu'il préparerait les voies admirablement; en conséquence, on le dépêcha vers les départements de l'Ouest, à la fin du mois d'août 1803; on le débarqua sur la côte de Normandie avec huit de ses camarades, entre Dieppe et le Tréport, sous la falaise de Béville. Charles d'Hozier, homme de sens et de résolution, accompagné de Dessoles, vint au devant de Pichegru, le conduisit à Paris, où il le logea, d'abord au coin des rues du Bac et de Varennes, chez un marchand de vin, puis il alla au quai de Chaillot, n° 6.

Le second peloton débarqué avait pour chef Coster Saint-Victor, ame énergique, inébranlable, incorruptible; déjà il avait exposé sa vie lors de la machine infernale, entreprise majeure dans laquelle il fut blessé et compromis. Rien ne le retenait; un péril évité lui en faisait rechercher témérairement dix autres sans vouloir entendre la voix de la raison ou de la prudence.

Enfin, le 16 janvier 1804, Pichegru, déterminé à vaincre ou à périr, foula le sol de la France en compagnie de son ex-aide de camp Lajollais et et du major Russillon. George, pour assurer la venue de Pichegru, quitta sa réserve et alla au devant de lui, afin de lui faciliter l'entrée de Paris.

Pendant que ceci avait lieu, Coster Saint-Victor, beau et brillant cavalier, avait été demander asile à sa belle-sœur, la célèbre mademoiselle Wallaert-Coster, peintre en fleurs, avec un si beau talent; là, caché dans une chambre isolée, il tarda peu à être atteint d'une fièvre maligne qui le conduisit rapidement vers le tombeau; sa belle-sœur, occupée de ses tableaux, donnait des leçons de peinture soit chez elle, soit dans son atelier, soit hors de sa maison.

Trop de soins ne lui laissaient guère la possibilité d'accorder à son malheureux beau-frère ceux dont il avait tant besoin, et c'était avec une douleur cruelle qu'elle voyait Charles Coster aller rapidement à la mort, faute de secours vigilants. Elle logeait aussi une jeune fille sourde et muette, belle à ravir, remplie d'intelligence, et

que, dans le principe, elle avait sauvée de la misère la plus affreuse.

La jeune Eulalie était née d'un ancien commis aux affaires étrangères, mais déjà chassé dès avant la révolution, pour cause d'inconduite; il avait beaucoup souffert et avait avec plaisir cédé sa fille à madame Vallaert-Coster. Depuis le 18 brumaire, la position de cet homme, nommé Daubert, s'était améliorée; il jouait avec bonheur, disait-il, et on jouissait chez lui d'une certaine aisance; sa femme blanchissait les dentelles, leur fils était commis chez un architecte, et Eulalie apprenait à peindre et réussissait à imiter parfaitement les chefs-d'œuvre de sa maîtresse.

Madame Coster, espérant que son élève saurait garder un secret, lui conta, dans le langage des doigts, qu'un de ses parents s'étant battu en duel et ayant tué son adversaire, fils d'un homme puissant, était venu lui demander asile, qu'elle le lui avait accordé, qu'il était dans sa maison et qu'une fièvre pernicieuse lui rendait nécessaires les soins les plus importants.

Eulalie, heureuse de pouvoir faire montre de

reconnaissance, fut la première à s'offrir, et on l'installa auprès du beau malade; elle était belle aussi, ai-je dit; la voilà se dévouant, et chaque jour, plus que la veille, elle aime Saint-Coster; Saint-Coster l'adore, et lorsque le jeune homme est rendu à la vie, il la doit aux soins de la charmante sourde et muette.

Mais l'amour dans l'ame de la pauvre fille n'était pas paisible comme dans celle de son amant; elle ressentait une tendresse ardente, passionnée, qui la rendait jalouse de son ombre, et elle n'était pas tranquille lorsque sa maîtresse parlait au beau Coster; celui-ci, Français de tout point, chérissait Eulalie, et néanmoins, s'il lui conservait son cœur, ne renonçait pas à faire usage de ses yeux.

Bien qu'il fût logé dans une mansarde très élevée, à la même hauteur et dans une des maisons de l'autre côté de la rue, Coster, que cette réclusion forcée ennuyait prodigieusement, avait remarqué une femme jolie aussi, à la tournure élégante, brune, leste, vive, coquette, et qui, de son côté, ne tournait pas sur lui des regards trop indifférents. La pauvre muette, alors qu'elle

eut une rivale, fut moins aimée, et pour son infortune elle le devina dès le premier moment.

Tandis que ces choses se passaient au domicile de madame Coster, Pichegru était parvenu à se mettre en rapport avec Moreau. Un soir que la femme de celui-ci, sa belle-mère et les autres personnes de son intimité avaient été ensemble à une soirée d'amis, Moreau, resté seul, fit entrer dans le cabinet où il travaillait son valet de chambre, qui le prévint qu'un de ses débiteurs demandait à lui parler en particulier, afin de s'arranger avec lui pour le paiement de la somme en souffrance.

Moreau, surpris de ce message, ordonna de conduire à lui ce débiteur rare, et cinq minutes après, Pichegru, qui depuis une semaine le faisait épier, lui apparut subitement; la surprise, l'effroi causés par le péril d'une telle rencontre émurent d'abord le paisible Moreau qui, d'une voix troublée, demanda à son ancien compagnon de gloire ce qu'il lui voulait.

« Mais, » repartit Pichegru, « te féliciter de ta soumission envers Bonaparte; il va, dit-on, se

faire empereur; sans doute que tu brigues la charge de grand-chambellan ou de premier écuyer. »

Moreau se mordit les lèvres, et ripostant :

« Et toi, qui t'amène? viens-tu lui demander pardon?

—Je viens, » s'écria Pichegru en blasphémant, « pour le saisir à bras-le-corps et faire de son cadavre, au roi de France, une des marches de ce trône du haut duquel lui espère l'opprimer.

— Jactance à part, Pichegru, pourquoi es-tu ici?

— Pour t'arracher à ton incurie, pour te rappeler que tu es le général Moreau, le seul auquel je céderais sans en rougir, car je suis juste et je t'apprécie. N'as-tu pas honte, toi et Bernadotte aussi, de supporter l'ambition de cet insensé qui n'a vaincu qu'à force d'hommes? S'il se fait empereur ou roi, quel sera ton rôle? celui de valet, ou tout au moins de sujet; et si tu dois l'être, si la république ne doit pas exister, ne vaut-il pas mieux que tu cèdes la prééminence à ton ancien roi?

— Ah ! » dit Moreau, « pas de Bourbons.

—Tu serais en droit de parler ainsi, » répliqua

Pichegru, « si tu pouvais aussi repousser Bonaparte. Auras-tu donc assez peu d'amour-propre pour préférer d'être au dessous de ton inférieur plutôt qu'au dessous de princes à qui tu n'as jamais contesté la prééminence? »

La conversation, engagée sur ce point, fut traitée dans tous ses développements : Pichegru offrit à Moreau, de la part de Louis XVIII, l'épée de connétable, quatre cent mille francs de rente, un million comptant et deux autres millions à termes, un duché-pairie au titre de sa bataille la plus glorieuse, une charge à la cour pour sa femme, le cordon rouge et le Saint-Esprit; de hautes places à son choix pour vingt-huit de ses parents ou de ses amis. Pichegru, dans le désir de gagner Moreau à sa cause, se contenterait du titre de vice-connétable avec la survivance du titulaire dont il partagerait les autres avec avantage, et notamment à chacun une statue dans la ville du lieu de leur naissance ou dans la plus proche si celle-là n'était pas assez importante pour un tel monument.

Pichegru laissa Moreau indécis, alors il attaqua la femme du général; elle, gonflée de tant

d'honneurs, enchantée de la charge promise, du tabouret de duchesse, de l'épée de connétable, de la statue, devint chaude royaliste et pressa son mari d'entrer dans cette conjuration; elle fit plus, car si les rapports de la police de cette époque sont exacts, elle s'engagea à donner un bal où elle inviterait tous les Bonaparte, et où on se déferait du premier consul en l'enlevant et en le transportant en Angleterre; on ne parlait jamais de sa mort, il n'était question que de l'enlever.

Moreau revit Pichegru; il eut même plusieurs entrevues avec George, mais toujours *chiant pot la perruque*; il promit beaucoup et ne conclut rien. Selon lui, il fallait ne revenir aux Bourbons que par un gouvernement transitoire; il voulait qu'on le nommât lui, Pichegru, Boissy-d'Anglas ou l'abbé de Montesquiou-Fezensac ou Lally-Tollendal, ou Cazalès, présidents d'un pouvoir exécutif qui, à son tour, travaillerait à déterminer la rentrée des Bourbons.

Cadoudal crut voir que Moreau, tout en trahissant Bonaparte, jouerait les royalistes, et qu'une fois la force en main, il la conserverait; dans

sa colère, il voulait se battre avec Moreau et le tuer.

Toutes ces choses se passaient lorsque divers autres évènements combinés ensemble, et que je vais tâcher d'expliquer en les menant de front, éclatèrent à la fois en amenant une catastrophe sanglante ; voici comment la chose arriva :

Bonaparte, ayant assez préparé son avènement et pouvant croire facile la création de l'empire à la place de la république, appela individuellement tous ceux dont le concours lui parut nécessaire et ceux auxquels, en même temps, il demanderait leurs avis. Je dirai ailleurs comment il s'y prit avec moi ; maintenant je ne veux traiter que la catastrophe horrible qui détermina le meurtre du duc d'Enghien.

Fouché fut l'un des appelés, l'un des consultés; Fouché était alors dans une sorte de disgrace ; il avait tant voulu se rendre important, se faire une nécessité dans son ministère, qu'il avait fini par devenir suspect ; et un beau matin, sans que la veille il en soupçonnât le moindre mot, il eu ordre de remettre le portefeuille de la

police au ministre de la justice Régnier, et pour récompense on l'envoya dormir au Sénat.

Dès ce moment, Fouché devint l'ennemi irréconciliable de Bonaparte; dès ce moment, il jura sa perte ; en 1814, son désespoir était de ne pas l'avoir consommé à lui seul, bien qu'il en ait eu sa bonne part, et en 1815 il vit sa propre disgrace avec moins de peine, puisqu'il avait pu accomplir enfin celle de Napoléon. Or, de tous les crimes qui pesaient sur Fouché, un surtout lui était insupportable, son rôle dans le procès du roi, et il jubilait à la pensée de pouvoir couvrir volontairement Bonaparte d'une portion quelconque du sang des Bourbons.

Les choses en étaient ainsi lorsque, ai-je dit, Bonaparte manda Fouché, lui exposa son projet, le plan de son empire et lui demanda conseil; Fouché répondit peu, battit la campagne et demanda huit jours pour réfléchir. Le temps écoulé, et qu'eut peine à lui accorder l'impatience du premier consul, celui-ci reçut un mémoire de la part du sénateur Fouché dont je vais donner ici la copie. On trouva l'original, en 1814, dans une armoire à secret de la chambre à coucher

impériale, au château de Saint-Cloud ; l'abbé de Montesquiou me la confia ; je la lui rendis, elle disparut aux Cent-Jours.

« Je pense que la France n'est pas mûre encore pour se gouverner en forme républicaine, son éducation s'y oppose; le peuple, les bourgeois, l'armée surtout ont besoin de servir un homme et non une idée : on comprend un roi, parce qu'on le voit, une république est une abstraction, et, par conséquent, elle paraît toujours absente; nul ne s'y attache ou n'en espère sa fortune et de l'avancement.

» Un roi au contraire, on sait où il loge, où il se couche, où il se lève, les heures où on le trouvera, on aime à le voir passer dans la rue, à en recevoir le salut gracieux; aller à la messe du roi, au grand couvert, au spectacle de la cour, sont les plaisirs que ne remplaceront jamais les formes mystérieuses et sévères de la république; donc, ce genre de vie ne peut durer parmi nous, et il est à remarquer que, du jour précis où on l'établit, on en est éloigné, sans aucunement s'en rapprocher.

» La royauté étant donc le besoin des Fran-

çais, elle leur est nécessaire, il faut la leur rendre.

» Mais la royauté ne peut exister sans roi; maintenant quel est le roi à donner à la France? lui rendre les Bourbons, elle n'en voudrait pas; les lui imposer, elle les éloignerait; une autre fois, la France a fait trop de mal aux Bourbons; les Bourbons, dans ces dernières années, ont trop voulu en faire à la France, pour que, réciproquement, on les remette d'accord; il faut donc écarter les Bourbons sans retour.

» Quel autre roi donner à la France...; je ne m'en occupe pas, je ne le chercherai point en Europe; d'ailleurs la France en voudrait-elle un autre que le premier consul? non, sans doute.

» Que le premier consul soit donc le roi, l'empereur, le César, le président de la France, n'importe le titre. Le premier consul est certain d'arriver au souverain pouvoir; mais s'y maintiendra-t-il? examinons les obstacles qu'il rencontrera avant de parvenir à une possession pleine et paisible.

» Deux partis divisent la France, les royalistes et les jacobins; les premiers se divisent en bour-

bonnistes, orléanistes, monarchiens, les seconds en républicains exagérés ou jacobins, et en modérés, etc. Dans ces deux divisions, la foule se ralliera vite au nouveau trône, parce qu'elle veut la paix; mais les sommités, les chefs qui ont de l'importance dans leur opposition, qui peuvent tant gagner au triomphe de leur cause, s'agiteront longtemps avant de se rapprocher du trône nouveau. De part et d'autre, il y aura défiance excessive.

» Les républicains craindront, s'ils viennent en hâte à Bonaparte, que celui-ci, ne voulant jouer le rôle de Monck, ne se soumette au prétendant, et ne les laisse, eux, doucement exposés à la colère de ce prince, comme d'abord ayant tout fait pour le bannir de France, et puis, en persistant à tel point dans leur opposition, que forcés d'admettre la royauté, ils ont accepté celle d'un usurpateur plutôt que la légitime; or donc, l'offense doublée, le châtiment doit l'être aussi.

» La majeure partie des royalistes chefs est plus attachée au principe qu'à la famille. Les monarchiens veulent un prince, peu leur importe qu'il soit Bourbon ou tout autre; enfin, parmi

les purs, il y en a de faibles, et ceux-là n'hésiteraient pas à venir au nouveau monarque s'ils demeuraient assurés que celui-ci ne les abandonnerait pas à celui-là.

» Si le premier consul veut voir venir à lui les chefs des deux oppositions, et ces chefs lui sont indispensables, il doit leur donner UNE GARANTIE, mais une garantie telle, que le Rubicon franchi ne puisse plus être repassé; il faut, nouveau Fernand Cortez, brûler ses vaisseaux pour rendre le retour impossible.

» Quelle est donc cette garantie si positive? la voici :

» A deux pas des frontières il y a un Bourbon-Condé, le seul de cette branche héroïque qui puisse avoir de la postérité. Le duc d'Enghien est l'ennemi irréconciliable du premier consul, et cela parce qu'un parti formé de toutes les opinions a offert la couronne à ce prince. Ce prince a des amis nombreux, des partisans; Dumouriez, Pichegru, Moreau sont ses hommes, plusieurs conciliabules ont eu lieu dans son intérêt; depuis que j'ai quitté la police, le duc d'Enghien est venu deux fois à Paris, il va sou-

vent à Strasbourg, il ne respire que la mort du premier consul.

» Si le duc d'Enghien, ennemi si redoutable, si haineux, était surpris en France, arrêté, jugé selon les lois, condamné justement, et il peut l'être, son sang versé deviendrait un gage certain de rupture irrévocable entre le premier consul et les Bourbons; alors les républicains ne craindraient pas un pacte entre leur nouveau et leur ancien roi, et que celui-là les livrât à la vengeance de celui-ci. Les royalistes, n'importe leur nuance, bien assurés que désormais tout pacte serait impossible entre les Bourbons et vous, ne retarderaient pas une soumission qui leur coûtera toujours tant qu'ils auront à redouter que l'ancienne dynastie ne leur en demande compte. Cette tête abattue, le trône nouveau est consolidé, et aussitôt il sera environné des illustrations héraldiques et de ces hommes forts qui ont fait la république, et qui vous soutiendront; réfléchissez, et donnez-nous ce gage. C'est à ce prix que vous aurez un règne paisible et que vous verrez venir à vous ceux qui auraient redouté un pacte sans fondement. *En un mot,*

le sang est le meilleur de tous les ciments. »

Ce fut par cet apophthegme si dangereux que Fouché termina son mémoire; Napoléon le médita longtemps, et, à la même époque, il dit à Cambacérès sans à-propos : « Fouché est un homme complet. » Le premier consul avait donc mordu à l'appât.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Suite de la conspiration. — Aventures de Picot et de Bourgeois. — Querelle. — Ses aventures, il est arrêté. — Il craint la mort. — Ses aveux. — Suite de l'histoire de la muette. — Nouveaux détails sur la conspiration. — Arrestation de Moreau. — Circonstances de l'arrestation de Pichegru. — Et de la prise de George Cadoudal. — Arrestation des autres conjurés. — Madame de Polastron. Son ambition. — Elle a brassé la conspiration de George. — Je me justifie de ma coopération prétendue au meurtre du duc d'Enghien. — Conseil secret tenu sur le fait du duc d'Enghien, entre Napoléon, les deux autres consuls, le grand-juge Fouché et moi. — Détails à ce sujet, et tous importants.

Moreau hésitait, et la nonchalance de Pichegru ajoutait aux incertitudes du général républicain; lui encore, comme au 18 fructidor, il faisait de l'action en paroles et en réalité ne se remuait point. George Cadoudal, seul avec ses Vendéens intrépides, se préparait à l'écart à frapper un grand coup; déjà il avait fait venir d'Angleterre et distribuer à quelques centaines de ses soldats éprouvés des uniformes pareils à ceux

de la garde consulaire; il espérait, au moyen de ce déguisement, surprendre le premier consul, immoler les quelques braves dont il serait environné, et puis l'amener vivant ou mort vers la Normandie, où l'on tâcherait de lui faire traverser l'Océan.

Mais le temps s'écoulait, et avec lui les chances de succès disparaissaient. Déjà, dès le mois d'octobre, la double arrestation, à Pont-Audemer où ils étaient descendus, de Picot et de Bourgeois, hommes de la suite de George, avait exposé le secret de l'entreprise. Ces deux cœurs d'acier, gardant un silence profond, ne dévoilèrent aucune portion du secret qu'ils possédaient tout entier. Traduits devant une commission militaire, condamnés à mort, ils allèrent au supplice, et la récompense d'une vie éternelle en prix de leur fidélité leur parut assez grande pour qu'ils ne la troquassent pas contre une trahison qui leur aurait conservé celle d'ici bas.

Ceci était un éveil dont il fallait tirer profit, on n'en fit rien, et Pichegru, comme on le voit, n'était pas encore en France, que déjà le secret de l'expédition aurait pu être compromis, ce qui

n'avait pas eu lieu, à cette époque, arriva plus tard de deux côtés à la fois.

George, parmi ceux qui étaient débarqués avec lui, avait amené un Vendéen de Vannes, nommé Querelle, homme de peu de constance et de vive exaltation. Amnistié dès 1800, on l'avait vu disparaître tout à coup, rester au dehors et revenir inopinément dans son pays où, avec imprudence, il se rendit dès qu'il se fut séparé de George. Sa présence inattendue inspira des soupçons; on demanda au premier consul ce qu'il fallait en faire; l'ordre vint de l'arrêter et de le transférer au Temple.

Querelle, arrivé dans cette prison, fut livré à une feinte commission militaire qui eut l'air de le condamner à mort. La tragédie fut continuée; on lui désigna l'heure de son supplice, et un prêtre lui fut accordé. Le malheureux tint bon jusqu'à l'instant fatal où il vit les hommes de la mort s'approcher de lui et le saisir pour faire ce qu'avec une horrible dérision on appelle *la dernière toilette*.

Ici la force morale abandonne Querelle; il comprit que sa vie lui devait être plus chère que

celle de ses complices, et pour la racheter ou la prolonger, lorsqu'il allait la perdre; il demanda à parler au conseiller d'État Réal, comme on lui avait soufflé de le faire. Réal, en apparence sous Régnier et en réalité son supérieur, remplissait les fonctions de ministre de la police. Querelle, amené devant lui, hésita, s'embrouilla, et enfin laissa échapper la seule partie du grand secret venue à sa connaissance, que George Cadoudal, arrivé d'Angleterre avec lui et ayant traversé la France, était à Paris dans le moment.

Lorsque cette révélation importante eut été apportée au premier consul, il en eut une telle émotion, il reconnut qu'elle touchait si bien à sa vie, qu'il lui échappa le fameux signe de croix que ses ennemis lui ont tant de fois reproché. D'autres révélations furent obtenues, et, ici, il est à propos de faire revenir en scène la jolie muette Eulalie Daubert.

L'infidèle Charles Coster, croyant que l'infirmité de la jeune fille ne la rendait pas clairvoyante, se gênait peu devant elle, et, en imprudent consommé, passait, depuis sa convalescence, des journées entières à faire des signes à la gente

grisette sa voisine. Que de fois Eulalie avait ce tableau déchirant devant les yeux! elle allait souvent voir ses parents. Son père, malgré sa conduite déréglée, aimait son enfant, et la voyant pâle, maigre et mélancolique, il s'efforça de lui arracher son secret adroitement.

La muette simple et candide, remplie de confiance envers son père, lui avoua ce qui se passait, son amour pour un jeune homme d'abord bien portant, car elle l'avait entrevu dès son entrée chez l'habile peintre, puis malade, puis revenu en santé, sans pour cela jamais sortir en plein jour, parce qu'il avait tué un homme en duel. La nuit, des amis venaient le voir, tous prenant des précautions singulières.

L'existence du père d'Eulalie s'était améliorée du jour où il était devenu espion attaché à la police de Paris; il écouta attentivement ce que lui conta sa fille, et, rapprochant ces faits des bruits de conspiration qui circulaient, il se mit en campagne, épia les visiteurs de Coster, et, dans leur nombre, crut apercevoir Pichegru qu'il avait connu; mais ne l'ayant plus revu, il ne put donner ceci que comme une conjecture.

Ici il faut dire que, d'une autre part, un espion allemand, chargé de surveiller le duc d'Enghien, manda, un jour, que le général Thumery était venu voir le prince; la prononciation allemande fit croire, par ceux qui entendirent la déposition, *le général Dumouriez*, et, ceci mis sous les yeux du premier consul, il ne douta plus que le prince ne conspirât activement contre lui. La chose lui devint encore plus plausible lorsque l'on sut que l'on avait vu à Paris, dans diverses conférences des conjurés, un personnage auquel tous portaient un respect extrême, et devant lequel nul ne s'asseyait. « Oh! pour le coup, » dit Napoléon, « c'est le duc d'Enghien en personne. »[1]

Le nom de Moreau fut enfin prononcé. On sut que Pichegru l'avait vu, que ces deux habiles capitaines avaient causé ensemble, et qu'ils étaient convenus de leurs faits. La présence de Pichegru à Paris, indiquée par ce Daubert, fut appuyée par l'instinct du premier consul : on se mit à ses trousses, on ne le trouva pas d'abord....

Le premier arrêté fut Moreau. Ce général inquiétait Bonaparte. Jamais ce dernier ne pouvait, selon lui, trouver un meilleur moyen pour s'en

défaire, puisqu'il le montrerait en flagrant délit à la nation; en conséquence, et bien assuré qu'on rencontrerait plus tard ses complices, le premier consul ordonna que celui-là fût arrêté.

Le 15 février 1804, comme Moreau revenait de Grosbois, sa terre, et qu'il allait rentrer dans Paris, on entoura sa voiture, on ordonna au cocher de s'arrêter, et l'officier qui commandait le détachement, venant à lui, le prévint qu'il l'arrêtait au nom de la loi.

« Moi, prisonnier, » s'écria Moreau, « moi! » et, cessant de parler, il se maintint dans un silence morne, et on se dirigea avec lui vers le Temple, alors la prison particulière de tous les délits politiques. Cette arrestation, sur laquelle Bonaparte avait compté, lui devint fatale. L'opinion, je ne sais pourquoi, se tourna vers Moreau, et, bien que la preuve de sa culpabilité fût éclatante, on s'opiniâtra à le vouloir innocent.

Cette injustice aigrit le caractère du premier consul. Il se cabra à son tour contre les avis, et lui qui, jusqu'alors, recevait volontiers des conseils, apprit à s'en passer et demeura inflexible. Plus on paraissait voir avec peine la captivité de

Moreau, mieux on comprit la nécessité de prouver sa connivence avec les conspirateurs, et, par conséquent, l'importance de leur arrestation.

On savait que Pichegru avait à Paris un frère, anciennement moine comme lui, mais, comme lui, n'ayant pas jeté son froc aux orties. C'était un ex-prieur des Dominicains, retiré, depuis la révolution, dans le faubourg Saint-Jacques. Ce bon-homme était trop insignifiant pour qu'on l'eût mis dans le secret; cependant on commença par l'arrêter; on le circonvint, on le fit parler, il n'eut rien à dire; néanmoins, et d'après ses réticences, on put se confirmer dans la croyance que son frère n'avait pas quitté Paris.

Sur ces entrefaites, un nommé Leblanc, ami d'enfance et de cœur de Pichegru, et depuis, si je ne me trompe, son aide de camp, lui fit offrir de le recevoir chez lui, *où il serait en sûreté comme à Londres*. Ce furent ses propres expressions. Pichegru, incapable de flétrir l'amitié par une sage défiance, accepta l'asile offert. Dès que le misérable Leblanc eut en son pouvoir celui qui se croyait dans un sanctuaire, il courut négocier avec Réal, demandant cent mille francs, et pro-

mettant à ce prix de livrer Pichegru : on hésita, on marchanda.

« Prenez garde, » dit-il, « demain il quitte le lieu où je peux le faire prendre; et qui sait si on parviendra à lui mettre la main dessus? »

Cette réflexion détermina Réal : la somme fut comptée. Le 28 février, la maison de Leblanc, située rue Chabannais, fut investie : un commissaire de police nommé Comminges, homme assez fameux par le rôle qu'il joua vers cette époque, monta, en faisant le moindre bruit possible, avec six hommes qui le suivaient, vers la chambre où Pichegru dormait sous la garde de l'amitié et de la bonne foi. La porte, attaquée brusquement, fut jetée par terre; on se précipita sur le lit où le général venait de se réveiller en sursaut; il prit ses pistolets, mais les charges en avaient été retirées pendant qu'il soupait; il lutta opiniâtrément, et, ainsi contenu, on put le lier et le conduire au Temple, d'où il ne devait plus ressortir en vie.

A cette capture on joignit peu après celles d'Armand, de Jules de Polignac, qui avaient fait journellement tout ce qu'il leur était possible de faire pour être reconnus : il leur semblait, je

pense, jouer la comédie, et la tragédie, certes, était de bon aloi.

Au moment où le marquis de Rivière fut saisi, on trouva, en le fouillant, qu'il portait, suspendu au cou et appuyé contre le cœur, un portrait de S. A. R. Monsieur comte d'Artois, au revers duquel il y avait cette inscription : *A mon fidèle aide de camp de Rivière, pour les voyages périlleux qu'il a faits pour mon service.*

Les autres Vendéens furent arrêtés successivement, Rolland eut son mauvais jour le 15 février; George Cadoudal restait seul encore; une perfidie pareille à celle qui avait perdu Pichegru lui coûta pareillement la liberté et la vie. Il avait pour ami, pour confident de ses pensées, pour compagnon de ses entreprises Léridan, homme actif, entrepreneur, incapable, en apparence, de manquer d'honneur; il passa pour constant que ce fut lui qui indiqua George à la police. Celui-ci, instruit que Picot, son domestique, avait été arrêté le 8 février chez le cabaretier de la rue du Bac, et craignant quelque faiblesse de sa part, se hâta de quitter sa retraite pour en chercher une autre, rue de la Montagne-Sainte-

Geneviève; c'était là qu'il logeait lorsqu'il monta dans un cabriolet de place, à sept heures du soir, avec Léridan, pour changer encore de domicile. La police, instruite de tous ses mouvements, suivait ses traces.

Comme il entrait dans la rue de Bussy, deux agents se présentèrent pour l'arrêter, l'un à la tête du cheval, l'autre auprès du cabriolet; ils les abattit l'un et l'autre de deux coups de pistolet; celui le plus près tomba mort, le second plus éloigné fut blessé grièvement. Un chapelier, des garçons bouchers et deux particuliers nommés Coqueluit et Langlumé, se précipitèrent sur George et sur son compagnon, et parvinrent à les saisir; on trouva sur lui soixante à quatre-vingt mille francs en billets de banque et en lettres de change, que l'on abandonna aux familles des deux agents de police.

On remarqua que le nom de Léridan n'était point sur la liste imprimée des brigands. George était d'une corpulence énorme et d'une figure facile à reconnaître; on avait affiché partout son signalement, qui portait : *trente-quatre ans*,

cinq pieds quatre pouces ; extrêmement puissant et ventru ; sa tête très remarquable par sa grosseur prodigieuse, le nez écrasé et comme coupé par le haut ; un cil sensiblement plus petit que l'autre, menton renfoncé, favoris presque roux.

Ainsi la conspiration était déjouée, et tous les conspirateurs arrêtés; ainsi avait pris fin, au moins pour ses résultats voulus, cette entreprise mal conçue, mal préparée, et qui, dans l'origine, était sortie du cerveau d'une femme; la marquise de Polastron, sœur de la duchesse de Polignac, et maîtresse avouée et publique de S. A. R. Monsieur le comte d'Artois. Madame de Polastron, plus ambitieuse que sa sœur, et voyant son crédit diminuer par l'augmentation de celui de l'évêque d'Arras, M. de Conzié, avait voulu, par le complot, prouver sa force et se rendre nécessaire; elle y mettait tant d'intérêt qu'elle y exposa ses deux neveux avec une indifférence qui, certes, ne prouvait pas pour elle.

Madame de Polastron était, de son côté, aussi intrigante, aussi tripotière que madame de Balbi,

la maîtresse d'honneur de Louis XVIII. On disait de l'une et de l'autre que leurs crachats brûlaient comme le vitriol.

Assurément, la découverte de la conspiration devait amener des exécutions bien nombreuses; mais encore les aurait-on plus tard oubliées, si un plus grand meurtre n'eût été commis. Depuis l'époque funeste du supplice, ou de l'assassinat de S. A. R. monseigneur le duc d'Enghien, mes ennemis, avec une constance odieuse, s'attachent à me représenter comme l'instigateur de ce crime; et pourquoi l'aurais-je conseillé, dans quel but? quel tort m'aurait fait ce malheureux prince? aucun, sans doute; je ne lui en voulais pas; à quoi m'eût servi sa mort? Si je l'eusse soufferte, me serais-je, en 1814, attaché à faire rentrer les Bourbons? les aurais-je encore soutenus en 1815? n'aurais-je pas eu à craindre qu'une révolution inattendue ne m'eût présenté au père, ou à l'aïeul de la victime, teint du sang de leur fils et petit-fils? Au contraire, lorsque le duc de Rovigo a l'impudence de vouloir me couvrir de son manteau d'infamie, par qui ai je été soutenu, consolé, défendu? par la famille royale elle-même;

Louis XVIII, malgré son mal-vouloir envers moi, ne m'a-t-il pas vengé en chassant le calomniateur, et en m'invitant à retourner au Château, où je ne trouverais plus mauvaise compagnie ?

Voici tout ce que j'ai su de cette affaire déplorable, et toute la participation que j'ai pu y prendre ; qu'on me suive et qu'on m'écoute parler.

Les insinuations de Fouché, la nécessité de ce gage à donner, dont il comprenait l'importance, avaient déterminé Napoléon à frapper ce coup terrible. Les diverses mesures pour son exécution étaient sans doute complétées lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait tenter un acte de cette importance sans en avoir conféré avec les hommes graves auxquels il aimait à recourir.

Cette question si majeure fut agitée dans un conseil secret, qui se tint le 10 mars 1804, et auquel on convoqua Cambacérès et Le Brun, second et troisième consuls ; Régnier, grand-juge ministre de la justice, le ministre des relations extérieures, et le sénateur Fouché, non encore rentré au ministère de la police.

Chacun de ceux admis à ce comité suprême s'étonna, en sortant, de la véhémence avec laquelle

Bonaparte avait soutenu son opinion : on en ignorait la cause, je l'ai sue depuis. Napoléon avait, un instant avant de tenir le conseil, interrogé un espion revenu la veille d'Ettenheim, et ce misérable drôle, vendu sans doute à Fouché, lui avait représenté le prince en conspiration flagrante et en correspondance avec Drake et Spincer Smith.

Le conseil fut ouvert par un rapport du grand-juge sur le fait de la conspiration de Pichegru dans l'intérieur de la France. Il exposa la position respective des conjurés en fuite ou arrêtés, orna son récit des détails dramatiques de la prise de George Cadoudal, qui avait eu lieu la veille, ne chargea pas les détenus, et, cependant, montra avec clarté l'existence d'une conjuration très étendue, qui avait des ramifications non moins vastes hors du territoire de la république; mais il s'arrêta comme s'il eût craint d'empiéter sur mes attributions, et, certes, je l'eusse bien dispensé de cette déférence.

Mon tour vint de parler. Averti seulement de la veille de la tenue du conseil, de ce qui s'y traiterait, et sachant que le premier consul vou-

lait que je fisse un rapport, je basai le mien sur les menées des agents secrets de l'Angleterre, je parlai de chaque membre de la maison de Bourbon, je dis où ils se trouvaient; je racontai leurs faits et gestes, et ceci uniquement dans un but de bienveillance, et pour éloigner d'eux la colère du premier consul, en les lui montrant paisibles. Je dus sans doute parler de S. A. R. monseigneur le duc d'Enghien : je le fis naturellement sans rien dire de particulier sur son compte qui pût attirer sur lui l'attention du premier consul; surtout je ne conclus pas à son arrestation; c'est une assertion fausse, calomnieuse, que je démens, et, pour le faire avec plus d'avantage, je dirai que si M. Savary l'affirme il s'est trompé, si ce n'est pire.

Je discutai la part plus ou moins probable que les princes avaient pu prendre à la conspiration; je ne leur imputai rien de grave, et je crois, en cette circonstance, m'être conduit avec la mesure et la retenue dont je ne suis jamais sorti à aucune époque de ma vie; je conclus seulement, en termes généraux et vagues, surtout à ce qu'on prît toutes les mesures réclamées par la prudence

pour la conservation de la personne du premier consul et pour la tranquillité de l'empire. J'ajoutai à mon rapport des particularités sur les agents de l'Angleterre et des princes, sur Drake, Fauche-Borrel, alors détenu au Temple, et sur deux baronnes allemandes, mesdames de Reich et de Kinglin, qui prenaient à cœur le soin des intérêts de la famille des Bourbons; elles étaient en fuite, et, par conséquent, je n'aggravais en rien leur position.

Ici, et à la surprise générale du conseil, le premier consul m'interrompant me demanda si ces dames étaient parentes de la baronne de Stael, et, sur ma réponse négative, il dit tranquillement : « *Cela m'étonne.* » Je compris que ma pétulante amie avait dû faire tout nouvellement quelque incartade; je me promis de m'en assurer; enfin je conclus, ou, pour mieux dire, ne conclus rien, partout je généralisai les choses.

Le premier consul, après avoir entendu très attentivement les deux rapports, prit la parole à son tour et dit à peu près :

« Messieurs, je vous ai appelés comme étant » les personnages les plus éminents de la répu-

» blique, pour vous communiquer ce qui se
» passe, et pour vous demander votre avis. J'ai
» des lumières certaines sur les machinations cri-
» minelles qui sont mises en jeu contre moi.
» Vous voyez que les conjurés attendaient la ve-
» nue prochaine d'un membre de la famille des
» Bourbons. On vous a dit que ce membre était
» le duc de Berri; on vous a même donné des
» renseignements précis à cet égard; eh bien! je
» crois tout cela faux, ou du moins très inexact.
» Ce n'est pas l'héritier direct de cette maison
» que l'on exposerait aux chances d'un coup de
» main, un homme d'ailleurs encore sans aucune
» réputation militaire, bon à se montrer et point
» à agir; mais il y a sur le continent européen,
» et à peu de distance de nos frontières, un per-
» sonnage intrépide, cher à l'émigration par
» quelques faits d'armes, qui nous a combattus,
» et qui maintenant, dans l'inaction forcée où nos
» victoires l'ont réduit, n'a plus que la ressource
» des complots : c'est, messieurs, le duc d'En-
» ghien, l'héritier des Condé! ce prince en veut
» directement à ma vie : il est venu à Paris plu-
» sieurs fois dans le dessein de me la ravir; c'est

» entre nous deux une lutte à mort; et, puisqu'il » n'a pas craint de s'y engager, je ne vois pas » pourquoi je n'userais pas de représailles; je » désire savoir de vous s'il serait avantageux de » le surprendre dans le lieu de sa retraite et de le » faire conduire à Paris, où on le jugerait sans » désemparer. Mon opinion n'est pas encore suf- » fisamment arrêtée sur ce point, il faut qu'elle » soit arrêtée par la vôtre. »

» Une telle conclusion, à laquelle aucun de nous ne s'attendait, et, certes, n'était préparé, nous confondit tous, hors Fouché, et, je le jure, nous ignorions où l'on voulait en venir. Je croyais, moi, qu'il s'agirait de l'ensemble de la conspiration et point d'une particularité si terrible; Cambacérès, comme il me le dit en sortant, en devint demi-mort. Je n'étais pas non plus à mon aise; la chose devenait affreuse, et je pus d'un regard en dérouler toute l'étendue. Un silence profond, que nul ne se serait empressé de rompre, succéda au discours du premier consul; il fallut pourtant parler, un geste impératif en donna l'ordre.

» Fouché, qui était là sans qualité apparente, et seulement à titre de sénateur, commença, avec

son art accoutumé, par ramasser toutes les preuves qu'il avait ou qu'il inventa, concernant la prétendue connivence du malheureux prince avec les conjurés. Il montra Ettenheim comme l'arsenal d'où partaient les armes meurtrières dirigées contre la vie du premier consul; il exagéra l'importance du duc d'Enghien, répéta avec une malignité visible que c'était la seule espérance de la famille proscrite, et que lui mort, il n'y aurait personne parmi ce monde-là que l'on pût mettre en avant; que ce nom de Condé était un nom magique, joint surtout à de la bravoure et à une haine invincible du premier consul; qu'un coup hardi anéantirait enfin des conspirations sans cesse renaissantes; que, d'ailleurs, si, après l'instruction du prince, on ne le trouvait pas coupable, on serait toujours à temps de le remettre en liberté.

» Nous tous qui écoutions Fouché comprîmes que, par sa conclusion, il cherchait à nous rendre moins amère notre participation quelconque à un acte dont, selon lui, la fin pourrait bien ne pas être sanglante. Nul ne se méprit cependant sur le sort du prince s'il était amené à Paris, et chacun

des assistants essaya d'éloigner cette funeste catastrophe. Quant à moi, interpellé à mon tour, je dis textuellement :

« On peut comploter autour du prince sans que le prince en ait connaissance. En général, ceux de sa classe sont mal informés de ce qu'on tente en leur nom ; on les trompe sous prétexte de les servir, et, par cette voie ténébreuse, on leur fait souvent un tort infini. Le duc d'Enghien d'ailleurs habite un territoire neutre : aller s'y emparer de sa personne serait violer le droit des gens d'une manière et irriter les puissances. Si on a la preuve que le prince s'expose à faire des courses sur le territoire français, il vaut mieux, sous tous les rapports, attendre qu'il s'y présente de nouveau ; alors on sera dans le droit commun de légitime défense, et on pourra lui appliquer les lois de l'empire dans toute leur rigueur. Le cas ne tardera pas à arriver ; il refera sans doute ce que déjà il a fait ; mais que jamais on ne déroge au code politique des nations, et qu'on évite une violation à main armée d'un territoire neutre, ou même en pleine paix, et dont les conséquences seraient incalculables. »

» Je jure sur l'honneur, et au nom de Dieu devant lequel je vais bientôt paraître, que ma pensée, en m'avançant ainsi, était que le premier consul, saisissant mon ouverture, ajournerait, pour quelques jours au moins, l'exécution de son funeste projet; que, tandis que, d'une part, on emploierait des ruses infernales pour attirer le prince sur le sol français, je pourrais, de mon côté, prévenir cet infortuné. Déjà j'avais tenté, par une voie indirecte, de lui ouvrir les yeux sur le péril d'un trop intime voisinage avec la France, mais il était demeuré dans son aveuglement fatal.

» Le grand-juge emprunta quelque chose de mon discours et de celui de Fouché; il parut persuadé des trames du prince et de la nécessité d'y mettre un terme; mais lui aussi, concluant, prétendit qu'il valait mieux patienter pour lui donner le temps de reparaître en France que de l'enlever des États du margrave de Bade, où il séjournait sur la foi des traités.

» Le troisième consul, Le Brun, homme probe quoique faible, alla rondement dans cette circonstance, et, malgré sa déférence envers son terrible collègue, il parla selon ses dignes senti-

ments, déclarant que l'on n'avait aucun titre pour aller saisir le prince sur un territoire neutre, d'autant que rien ne lui attestait la provocation du duc d'Enghien; qu'en conséquence il fallait attendre sa venue sur le territoire et rien au delà.

» Je me sentis renaître à cette déclaration ferme et généreuse. Fouché, au contraire, en éprouva un chagrin violent, car lui tenait plus qu'on ne peut le croire à ce que Napoléon s'entachât du sang de la famille royale. Restait le second consul : celui-là, par son vote entortillé dans le procès de Louis XVI, pouvait passer, aux yeux de certaines gens, pour avoir pris sa part de la mort de ce monarque infortuné. Fouché, je ne sais pourquoi, espérait beaucoup sur lui; il fut donc étrangement surpris lorsque Cambacérès, s'exprimant avec véhémence, se mit à dire :

« On a donné des préventions funestes au premier consul en lui représentant le duc d'Enghien en armes contre sa vie : je crois le fait faux. Il m'est revenu, par des renseignements auxquels j'accorde pleine confiance, que les amis de ce prince lui reprochent au contraire son éloignement de leurs intrigues; il semble avoir re-

noncé à toute idée d'agression; il reste calme, paisible; j'affirme en outre que jamais il n'a songé à un assassinat; on en a la preuve dans les rapports de la police; on sait qu'il a chassé de sa présence un misérable qui lui proposait de tuer le premier consul. Or, ce qu'il n'a pas voulu à cette époque, il ne peut l'approuver aujourd'hui. Je le justifie donc pleinement de cette inculpation, non que je prétende qu'il verrait sans peine sa famille exclue à perpétuité de la couronne, et que, dans l'avenir, il refuserait de contribuer à la lui rendre; mais, alors, il le fera en homme d'honneur, à la tête d'une armée. Voilà ma réponse aux allégations du sénateur Fouché.

» Maintenant, » poursuivit le deuxième consul, « il me reste à traiter un point non moins important, ce que l'on fera du duc d'Enghien: si on le conduit à Paris, sera-ce pour se donner un otage? la garde de tels prisonniers est trop embarrassante; le renverra-t-on hors des frontières dès que son innocence aura été constatée? non, on ne le fera pas; car on ne l'amène ici que pour le faire mourir, et pourquoi le tuer, s'il vous plaît? à qui sa perte sera-t-elle utile? à la répu-

blique? que lui importe un adversaire de plus? les jacobins seuls applaudiront à cet acte impolitique; il mettra contre nous tous les émigrés rentrés, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, enfin la saine partie de la nation; savez-vous que, pour faire approuver par un peuple la mort d'un homme, il faut que le délit soit plus clair que le jour; si l'évidence n'est pas incontestable, on ne gagne rien à s'en défaire. *Un jugement, quelque bien dressé qu'il soit, lorsqu'il ne repose que sur un coup de parti, est cassé par les contemporains, et puis, en dernier ressort, par la postérité qu'on ne trouve pas plus crédule.* Certainement on ne fera pas venir ce prince, on ne le mettra pas en jugement, on ne le condamnera pas sans l'accuser de faits tellement précis qu'il ne puisse les nier. Dès lors il est positif que sa mort est assurée; eh bien! dans l'intérêt de la France, dans l'intérêt du premier consul, je m'oppose, et tant que me le permet la voix consultative que la constitution m'accorde, à l'arrestation et à la mise en jugement du duc d'Enghien, à moins qu'on ne le surprenne en armes ou conspirant en deçà de la frontière. »

« Tandis que Cambacérès parlait avec un courage dont je ne l'aurais pas cru capable, d'autant que l'opinion secrète de Napoléon était facile à deviner, celui-ci, violemment irrité, jetait sur lui des regards foudroyants! et aussitôt qu'il eut achevé, lui, saisissant la parole avec une voix foudroyante et s'adressant uniquement au second consul :

« Vous êtes devenu bien avare du sang des » Bourbons; en vérité, pouvez-vous croire à la » possibilité de faire venir par ruse le duc d'En- » ghien sur notre territoire, après que les jour- » naux de l'Europe lui auront donné l'éveil. Vous » voulez faire, messieurs, de la politique de sen- » timent, vous vous arrêtez à un prétendu droit » des gens, toujours invoqué par les faibles et » que les forts ne respectent jamais; les États se » conservent en dehors de ces ménagements, de » ces considérations inutiles; il faut, avant tout, » lorsque l'on veut être puissant, se défaire d'un » vain respect pour un nom et pour une famille. » Le duc d'Enghien, quoiqu'on prétende le con- » traire, est dangereux à notre repos; il intrigue, » il arme contre nous; à quoi bon le ménager? on

» doit saisir son ennemi partout où on le rencon-
» tre. Le margrave de Bade se fâchera ; eh bien !
» qu'il nous déclare la guerre, ce sera plus tôt fait
» avec lui. Je tiens l'avis du sénateur Fouché pour
» bon et utile, et j'aviserai à m'en servir ; *ce qui*
» *m'étonne, c'est que sur une telle matière il n'y*
» *ait pas unanimité de sentiments.* »

Parler ainsi, c'était vouloir qu'on opinât du bonnet, cependant chacun essaya de maintenir son opinion, de la défendre ; mais enfin un JE LE VEUX fortement articulé termina tout, il ne fut plus question que d'obéissance. Fouché triompha, nous sortimes tous atterrés.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Réponse de Bonaparte à Cambacérès qui lui offrait sa démission. — Ma démarche pour sauver le prince. — Portrait de madame la comtesse Olympe Du... — Notre conversation curieuse et importante. — Je quitte madame Du..., persuadée qu'elle a surpris mon secret. — Derniers détails sur ce meurtre célèbre. — Tentative désespérée que j'essaie auprès du premier consul. — J'apprends au duc d'Alberg ce qui se passe. — Son désespoir. — — Ce qu'il essaie. — *Monsieur le prince*, nom de guerre d'un agent secret. — Liste des juges du duc d'Enghien. — Lettre officielle que j'écris au baron d'Edelsheim. — Sensation que cette mort produit en Europe. — Note diplomatique de la Russie. — Réponse toute de la main de Napoléon. — Rupture avec la Russie. — Générosité sans péril du comte Jules de Polignac. — Ridiculité de certain dévouement. — Mort de Pichegru. — Je ne dis pas ce que je pense. — Mort de George Cadoudal et de ses compagnons. — Qui sauverait plusieurs condamnés.

Cambacérès, après que le conseil se fut retiré, prenant à part Napoléon, lui proposa de se démettre de ses fonctions, puisqu'il avait eu le malheur d'être avec lui en désaccord sur un point aussi majeur. Le premier consul se mit à rire et lui répondit :

« Ah! vous avez de la rancune, la phrase m'est échappée; devais-je aussi m'attendre que ce prince vous tînt tant à cœur? »

Quant à moi, je quittai les Tuileries dans un état que je décrirais mal. Je voyais la foudre prête à tomber sur le prince, je tenais à le sauver, n'importe à quel prix, j'en cherchais le moyen, lorsque le souvenir de madame la comtesse Olympe Du.... me frappa. Cette dame, attachée à la cour par son mari et au parlement par son père, avait autant d'esprit que de beauté, et était aussi peu l'amie du premier consul qu'elle était dévouée de cœur et d'ame à la famille royale; fine, franche, vive, calme, profonde, légère, unissant tous les contrastes, elle avait vu à son char le prince Eugène, et maintenant traînait après la roue le général Savary, qui la fatiguait de son hommage et de ses prétentions. Je savais qu'elle avait des rapports avec les princes, qu'elle entrait familièrement chez madame Bonaparte; je connaissais son exaltation, sa perspicacité, et ne doutant pas qu'en conséquence d'un mot que j'aurais l'air de laisser échapper, elle ne se mît en quatre, soit pour sauver directement le duc

d'Enghien, soit pour intéresser madame Bonaparte au sort de cet infortuné (1).

Déjà elle avait eu maille à partir avec Bonaparte, et ce jour-là elle s'était trouvée mêlée à je ne sais quel tripotage relatif à la famille Moreau ou quelque chose d'approchant. Avant le conseil, mademoiselle de Beauharnais, connue depuis sous son titre de charmante reine de Hollande, et que j'avais été voir, m'avait conté la querelle que Napoléon venait de faire à madame Du.... et où étaient entrés, je ne sais pourquoi, les noms des conspirateurs, ce fut mon texte de causerie chez elle et mon entrée en scène dès que je m'y présentai; les compliments d'usage terminés et tous deux assis :

(1) Peut-être toute autre femme, à ma place, aurait supprimé ou retouché ce portrait; je me suis fait un scrupule de mutiler l'œuvre du prince : j'ai conservé religieusement même les coups de griffe, car je me suis rappelé que, par avance, je les lui avais bien rendus. C'est la dernière malice qu'il a voulu me faire. N'importe, tout en déclarant qu'il se trompe, je n'efface ni ne change rien; je me flatte que mon impartialité sera reconnue et brillera éclatante dans ces quatre volumes. Je pourrais les porter à huit si je publiais aujourd'hui tout ce que je sais sur le prince. Plus tard, je mettrai à jour le fond du sac, il ne sera pas à dédaigner. (*Note de la comtesse O. du C....*)

« Eh bien ! » lui dis-je, « vous avez eu un rude message à remplir (aller solliciter pour les prisonniers de la conspiration).

— Quoi ! déjà vous savez ?...

— Je quitte madame Louis (la reine Hortense), elle m'a tout conté ; le premier consul est dans le paroxisme d'une colère effroyable ; mais aussi, on a grand tort à son égard..., un assassinat..., c'est infame.

— Y croyez-vous aussi? » me dit-elle, avec un accent de reproche.

« Doutez-vous Cadoudal et Pichegru capables de tout ?

— Et messieurs de Polignac et de la Rivière ?

— Oh ! ceux-là ne sont capables de rien, d'où je conclus qu'ils sont plus dangereux que les autres : la nullité déchaînée et folle ne sait plus ce qu'elle fait ; elle frappe à droite et à gauche, sans raison, sans mesure et en pleine sûreté de conscience pour le plus grand avantage du roi et l'exaltation de l'Église.

— En attendant, ils sont arrêtés, et on ne les épargnera pas.

— Que sait-on? ils auront *des juges civils*.

— Mais ne redoutez-vous pas que le premier consul ne s'arrête pas aux têtes qui sont en sa puissance et qu'il n'aille en chercher au delà des frontières de bien autrement illustres? »

Je feignis un embarras qui ne fit que se montrer et disparaître; mais la dame habile l'avait déjà vu et saisi au passage; puis moi, poursuivant avec une fausse indifférence :

« Bon! » dis-je, « où s'adresseraient les coups? il n'a pas de bras assez longs pour atteindre en Angleterre.

— Ne peut-il pas le pousser aux bords du Rhin?

— Du Rhin?.... j'ignore.

— Ne me comprenez-vous pas? le duc d'Enghien, où est-il maintenant?

— A Ettenheim, je pense.

— Y est-il..., ou a-t-il pu en sortir?

— Je ne sais.

— Vous ne savez pas?... Qui le saura, si ce n'est vous?

— Je n'ai pas le don de tout voir.

— Soit, mais bien celui de tout apprendre, ce qui revient au même, » répliqua ma-

dame Du ...; « je crains fort que le premier consul ne soit hostile envers ce pauvre prince; n'en avez-vous pas quelque idée. »

Ici je fis un mouvement qui manifestait de mon hésitation à répondre; cependant, et comme entraîné, je me mis à dire :

« Cela pourrait bien être.

— A la bonne heure, j'aime votre sincérité; maintenant, je vous demanderai de me dire avec la même franchise s'il ne vous serait pas possible de faire parvenir promptement et par une voie sûre une lettre que j'ai envie d'écrire à la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort (1)?

— Malepeste! comme vous y allez, » dis-je; « me prêter à un tel commerce épistolaire, ce serait conduire ma barque d'une façon étrange...; et que mettriez-vous dans cette missive prudente?

(1) La maison de Rohan a eu plusieurs alliances avec les Bourbons : le prince de Condé, aïeul du duc d'Enghien, épousa, le 3 mai 1753, Elisabeth-Gothfride-Charlotte de Rohan; Soubise, son petit-fils, marié secrètement avec la belle et gracieuse princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, attendait sa rentrée en France pour déclarer son hymen, demeuré incognito à raison des exigences de l'étiquette. La respectable veuve de ce héros vit encore et le pleure chaque jour.

— Que le prince est perdu s'il ne quitte Ettenheim.

— Rien que cela? et ce serait moi qui vous servirais d'intermédiaire ?

— Si vous me refusez et qu'un événement fatal ait lieu, que direz-vous ?

— Je vous accuserai, madame, d'avoir songé à écrire votre lettre trop tard. »

Ceci partit avec la rapidité d'un éclair et comme arraché par la vivacité du dialogue à ma haute prudence ; madame du .... me crut au désespoir de mon étourderie ; mais en même temps blessée au cœur à cause de son royalisme et de tout ce que son esprit envisageait d'épouvantable ressortant de mon aveu, elle demeura stupéfiée et frappée de consternation. Je me taisais, feignant du dépit; elle enfin, et du ton du plus amer reproche :

« Et vous avez consenti....

— A rien, » répondis-je ; « on a écouté *le monsieur*; on a cherché à détourner sa fantaisie, à le ramener sans succès à de meilleurs sentiments; il veut ce qu'il veut, d'ailleurs; il y en a un derrière nous qui a plus de crédit que nous, parce qu'il parle à toutes les passions

pour les exciter; celui-là a tout conduit, et nous qui avons résisté avec véhémence, Dieu sait de quelle manière l'opinion publique nous traitera. »

J'ajoutai quelques paroles, je suppliai de garder ce secret, et je me suis bien assuré que madame du .... allait mettre tout en œuvre pour se jeter entre la mort et le duc d'Enghien; mais, hélas! mon mot n'était que trop prophétique : IL FUT TROP TARD.

En effet, dès le même jour (10 mars 1804), Napoléon donna ses ordres; il envoya le général Ordener à la prise du duc d'Enghien et Coulaincourt à la recherche des deux baronnes allemandes; cette coïncidence d'expédition a laissé planer sur celui-ci, innocent de pleine innocence, une responsabilité dont il ne se justifiera pleinement qu'à la vallée de Josaphat.

J'ai tant lu de récits de l'arrestation du duc d'Enghien, de sa translation à Paris, de son jugement inique, de son assassinat, que je crois le lecteur autant instruit que moi sur ce fait déplorable; aussi je ne lui en dirai rien. La brochure de Hullin a démontré victorieusement la présence

et l'action de Savary sur les moments derniers de cet excellent prince, je n'y jouai aucun rôle; je ne sus, qu'après la chose, tout ce qui s'était passé.

On a conté force mensonges à ce sujet; on a noirci des hommes qui sont pleinement innocents; on a présenté comme des solliciteurs admirables la femme et la belle-fille, la mère et les sœurs du premier consul; la vérité est qu'elles n'ont pu rien faire par la raison excellente qu'elles n'ont rien su. Cependant je conviens que Joséphine, prévenue par madame du .... de ce que je lui avais appris, et loin d'imaginer la chose aussi imminente, eut une longue conversation avec son mari, dans laquelle lui, la voyant mal informée, se tint sur la négative, ne convint de rien, fit des réponses évasives et ne parvint que trop à rassurer une créature excellente et facile à admettre pour vraies toutes les fables qu'on lui débitait.

Quant à moi, je laissai passer quelques jours, me figurant aussi la catastrophe plus reculée; je savais le péril de parler aux gens du sujet qui les occupe au moment où ils sont encore sous l'émotion de leur sentiment; enfin, le 18 mars, profi-

tant d'un instant favorable, je dis au premier consul ce que déjà j'avais essayé de lui faire entendre; puis j'ajoutai :

« Général, prenez-y garde, vous touchez au jour où de la vie privée vous passerez dans le rang des souverains; serait-ce plaire à eeux-ci et les porter à vous faire un bon accueil que de débuter par le meurtre d'un homme de race royale? pensez-vous ne point nuire par là et à l'avance à cette inviolabilité fondée sur la majesté, et que, le lendemain de votre sacre, vous réclamerez pour vous et vos proches? je crains que vous ne commettiez une erreur qui ne vous servira pas. »

Ce fut en réponse à cette manière d'envisager la question que Bonaparte m'avoua qu'il lui fallait une garantie; que le sénateur Fouché était le seul qui eût vu la chose sous ce point de vue; que moi et les autres, en la combattant, rentrions toujours dans l'hypothèse générale, tandis qu'il convenait d'en sortir et de se placer dans la spécialité de la circonstance.

J'eus beau rétorquer cet argument, le parti était pris; le second consul vint après moi, reparla du même texte, et il ne fut pas plus heureux;

lorsque je vis que toute espérance de faire changer Napoléon de détermination était perdue, j'envoyai prier le duc d'Alberg, alors envoyé de Bade près le premier consul, et pleinement assuré de sa discrétion, je l'informai de ce qui se passait; le brave homme, car ici il ne convient pas de louer son esprit, mais de rendre hommage à ses sentiments, reçut, avec un vrai désespoir, cette confidence fatale; il comprit l'importance du mystère; mais, en même temps, il se détermina à faire partir l'un de ces courriers mystérieux qu'un ambassadeur habile tient toujours à sa disposition sans que le gouvernement, auprès duquel il est accrédité, en connaisse l'existence.

Ce sont des hommes sûrs, de haut ou de bas rang, selon l'occurrence; ils habitent la ville du séjour de l'ambassadeur, ne le voient pas, ne fréquentent pas son hôtel, et sont toujours prêts à partir pour porter les dépêches ou les nouvelles qu'il faut transmettre de vive voix.

Celui que le duc d'Alberg employa était un jeune Français dont le nom de guerre était Leprince; son père avait une place dans un ministère : je ne veux pas m'expliquer davantage. Ce

jeune homme, singulièrement devoué à sa parole, était déserteur; on l'avait condamné à mort; mais sa trace perdue lui procurait, dans Paris, une sécurité apparente; musicien habile, il composait des airs charmants; ce fut lui qui, par l'ordre de M. d'Alberg, dut d'abord aller à Ettenheim avertir le prince français que, s'il ne partait pas sur-le-champ, peut-être il serait arrêté dès la nuit prochaine; venu d'Ettenheim, le courrier pousserait à Manheim et instruirait le prince de Bade de la violation prochaine de son territoire.

Hélas! il partit trop tard, il n'avait pu se mettre en route que le 19 mars, et le 20, le duc d'Enghien arriva à Paris, fut jugé, condamné et exécuté dans la même nuit (1).....

(1) Les juges furent :

Le général Hullin, *président;*

Le colonel Guitton, commandant le 1er cuirassiers;

Le colonel Bazancourt, comm. le 4e de ligne;

Le colonel Ravier, comm. le 18e de ligne;

Le colonel Barrois, comm. le 24e de ligne;

Le colonel Rabbe, comm. le 2e régiment de la garde municipale de Paris;

Le citoyen d'Autancourt, major de la gendarmerie d'élite, *capitaine-rapporteur.*

SUUM CUIQUE.

(*Note de l'Auteur.*)

Aucune influence humaine ne l'eût sauvé; le premier consul voulait sa perte; il la voulait à Sainte-Hélène, et il a fait un article dans son testament où il déclare qu'il eût tenu la même conduite à toutes les époques de sa vie.

Voilà tout ce que je peux dire sur cet évènement déplorable, voilà la part que j'y ai prise; qu'on ne nargue pas contre moi de ma lettre, en date du 11 mars, au baron d'Edelsheim, ministre d'État, à Carlsruhe, car elle ne fut faite et ne partit qu'après le funeste évènement; ce fut une de ces pièces diplomatiques que l'on met en avant pour fonder une justification, et qui d'ailleurs, par elles-mêmes, n'ont aucune importance. Cette lettre portait :

« Monsieur le baron, je vous avais envoyé une » note dont le contenu tendait à requérir l'arres- » tation du comité d'émigrés français siégeant à » Offenbourg, lorsque le premier consul, par l'ar- » restation successive de brigands envoyés en » France par le gouvernement anglais, comme » par la marche et le résultat des procès qui sont » instruits ici, reçut connaissance de toute la part » que les agents anglais, à Offenbourg, avaient

» prise aux terribles complots tramés contre sa
» personne et la sûreté de la France.

» Il apprit de même que le duc d'Enghien et
» le général Dumouriez (Thumery) se trouvaient
» à Ettenheim, et comme il est impossible qu'ils
» se trouvent dans cette ville sans la permission
» de son altesse électorale, le premier consul n'a
» pu voir, sans une profonde douleur, qu'un prince
» auquel il lui avait plu de faire éprouver les ef-
» fets les plus signalés de son amitié avec la
» France pût donner un asile à ses ennemis les
» plus cruels et leur laissât ourdir aussi tranquil-
» lement des conspirations aussi inouies.

» En cette occasion si extraordinaire, le pre-
» mier consul a cru devoir donner à deux petits
» détachements l'ordre de se rendre à Offenbourg
» et à Ettenheim, pour y saisir les instigations
» d'un crime qui, par sa nature, met hors du
» droit des gens tous ceux qui manifestement
» y ont pris part; c'est le général Caulaincourt
» qui, à cet égard, est chargé des ordres du pre-
» mier consul; vous ne pouvez pas douter qu'en
» les exécutant, il n'observe tous les égards que
» son alteste peut désirer; il aura l'honneur de

» remettre à votre excellence la lettre que je
» suis chargé de lui écrire.

» Recevez, monsieur le baron, l'assurance de
» ma haute estime.

» *Signé* Ch.-M. Talleyrand. »

Tout comme je l'avais annoncé au premier consul, la mort du duc d'Enghien lui fit un tort extrême. L'électeur de Wurtemberg, dans une note remplie de nobles sentiments et de vigueur, réclama contre la violation du droit des gens, et même, allant plus loin, prétendit à obtenir une satisfaction au nom de toute l'Allemagne. M. d'Oubril, ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Allemagne, en ayant écrit à sa cour, reçut l'ordre d'exprimer au cabinet français, par une note diplomatique, combien ce guet-apens était odieux au czar, il osa dire :

« L'empereur mon maître a appris, avec au-
» tant de surprise que de douleur, l'évènement
» qui a eu lieu à Ettenheim, les circonstances
» qui l'ont accompagné, et son déplorable résultat.
» S. M. ne voit aucun moyen de concilier la vio-
» lation du territoire de l'électorat de Bade avec
» les principes de justice qui sont sacrés chez

» toutes les nations.... L'empire germanique n'a
» plus de sécurité sur son territoire, s'il se voit
» menacé par la puissance qui lui a garanti cette
» intégrité.

» Ces considérations n'ont pas permis à S. M.
» l'empereur de passer sous silence un événe-
» ment inoui qui a répandu la consternation dans
» l'Allemagne, etc. »

Cette pièce communiquée au premier consul l'irrita si vivement qu'il me dit :

« Je gage que, si je vous laissais répondre, vous ménageriez la chèvre et le chou, et ne traiteriez pas cet homme ainsi qu'il le mérite; aussi je me chargerai seul de cette besogne; laissez-moi cette note arrogante, demain vous aurez la réplique qu'elle m'aura inspirée. »

Le lendemain, en effet, on m'apporta de sa part la lettre suivante, entièrement de son écriture, et que, sur ma parole, on peut insérer dans le recueil de ses œuvres, si jamais on veut sérieusement le compléter :

« Le premier consul de la république fran-
» çaise et président de la république italienne
» voit avec regret que le cabinet de Saint-Pé-

» tersbourg se laisse influencer par les ennemis
» de la France et compromettre ainsi la bonne
» intelligence qui régnait entre les deux États,
» et les heureux effets qui en étaient résultés. Le
» roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne, c'est
» à dire les deux puissances les plus intéressées
» à la sûreté du corps germanique, ont très bien
» compris que le gouvernement de la France
» avait droit de faire arrêter à deux lieues de ses
» frontières des sujets rebelles qui conspiraient
» contre leur propre patrie, et qui, par la na-
» ture de leurs complots prouvés jusqu'à l'évi-
» dence, s'étaient placés eux-mêmes hors de la
» loi des nations; après cela, que pourra dire le
» premier consul à l'empereur de Russie sur un
» point qui ne le concerne nullement? mais il
» lui parlera, du moins, avec cette franchise que
» l'Europe lui connaît, et qui seule convient
» aux États grands et puissants. Si l'intention de
» S. M. l'empereur de Russie est de former une
» nouvelle coalition et de reprendre les armes,
» pourquoi chercher de vains prétextes et ne pas
» agir ouvertement? Quelque déplaisir que le
» renouvellement des hostilités puisse causer au

» premier consul, il est loin de s'en effrayer; il
» ne connaît personne dans le monde dont les
» menaces puissent alarmer la France, personne
» dont il veuille souffrir l'intervention dans les
» affaires de son pays, et puisque lui-même ne
» s'occupe nullement des opinions et des partis
» qui divisent l'empire de Russie, Sa Majesté im-
» périale n'a aucunement droit de s'occuper des
» opinions et des partis qui divisent la France.
» S. M. demande qu'on rassure l'Allemagne sur
» un ordre de choses qui lui cause trop d'a-
» larmes, sur son indépendance et sa sûreté;
» mais l'indépendance des États n'est-elle pas
» compromise quand la Russie prolonge et
» maintient, à Dresde et à Rome, les auteurs de
» complots criminels, qui abusent du privilége
» de leur résidence, pour troubler et inquiéter
» les États voisins; quand les ministres de Russie,
» accrédités auprès des cours d'Europe, pré-
» tendent placer sous la protection des lois des
» nations les sujets de France révoltés contre
» leur pays, comme a prétendu le faire M. de
» Marcow, à Paris et à Gênes? Voilà ce qu'on
» peut appeler de véritables atteintes à l'indé-

» pendance des États, des atteintes qui réclament
» de vives remontrances; le pacte contre lequel
» on affecte de jeter de si hauts cris est d'une na-
» ture tout à fait indifférente. Par le traité de
» Lunéville, la France et l'Allemagne se sont
» mutuellement engagées à ne donner aucun asile
» à ceux qui pourraient troubler leur tranquil-
» lité respective. Les émigrés qui résidaient à
» Bade, à Dresde, à Fribourg, ne devraient donc
» pas y être soufferts. Mais voici ce qui con-
» damne évidemment la Russie : la France re-
» quiert d'elle qu'elle éloigne de ses États les
» émigrés qu'elle avait attachés à son service,
» lorsque les deux puissances étaient en guerre,
» et qui ne se sont signalés que par leurs intri-
» gues, et la Russie insiste pour les y maintenir.
» Les remontrances qu'elle fait aujourd'hui con-
» duisent naturellement à cette question : *Si,*
» *lorsque l'Angleterre méditait le meurtre de*
» *Paul Ier, on eût appris que les auteurs de ce*
» *complot étaient à une lieue de la frontière,*
» *n'eût-on pris aucune mesure pour les ar-*
» *rêter?*

» Le premier consul espère que S. M., dont

» le bon esprit et l'excellent caractère sont si bien
» connus, s'apercevra tôt ou tard qu'il y a des
» hommes qui s'agitent dans tous les sens pour
» susciter des ennemis à la France, faire diver-
» sion et rallumer le feu de la guerre en faveur
» de la Grande-Bretagne. Le premier consul ne
» la cherche point; mais de quelque part qu'elle
» vienne, il la préférera toujours à un état de
» choses qui tendrait à détruire, au détriment
» de la France, l'égalité entre les grands États;
» et, comme il ne prétend s'arroger aucune supé-
» riorité sur le cabinet de Saint-Pétersbourg ni
» se mêler de ses affaires intérieures, il demande
» une égale réciprocité pour la France. »

J'avais encore prévenu Napoléon de ce que lui attirerait la vivacité de cette note; elle choqua singulièrement Alexandre, qui fit demander par son ministre l'exécution impérative de trois articles secrets de la Convention du 11 octobre 1801: 1° l'évacuation du royaume de Naples et la reconnaissance de sa neutralité; 2° une détermination précise relative aux divers États d'Italie dont le sort devait être déterminé de concert avec la France et la Russie; 3° une indemnité au roi de

Sardaigne pour les pertes qu'il avait faites, *conformément aux engagements que le premier consul avait pris, et si souvent réitérés*. Enfin, l'empereur, comme garant de l'empire germanique, demandait, en outre, que le premier consul retirât les troupes françaises du nord de l'Allemagne.

Napoléon se trouva pris dans ses propres filets; il ne voulait rien tenir de ses promesses, la rupture suivit de près avec la Russie, et la guerre se perpétua jusqu'à la campagne d'Austerlitz.

Après le supplice du duc d'Enghien, les événements se pressèrent : le général Pichegru se donna la mort, ou on la lui donna. Je me trouve dans une position exceptionnelle; ou si j'attaquais, ou si je fournissais des preuves qui feraient connaître l'auteur de ce coup d'État, on m'accuserait d'acrimonie et de vengeance, je préfère donc me taire. Et pourtant je ne crois pas que Pichegru se soit étranglé : dans trente ans, on aura des révélations bien étranges.

Le procès des autres accusés fut poursuivi.

J'ai beaucoup entendu vanter, a la cour de Louis XVIII et à celle de son frère, la générosité sublime du comte Jules de Polignac qui, voyant son frère condamné à mort, avait demandé qu'on le fît mourir à sa place. Des gazettes stupides ont porté aux nues ce dévouement fraternel; c'est, au fond, une puérilité et une niaiserie. Chez quelle nation moderne a-t-on vu ces échanges de supplice? quelle loi les permettait? aucune, pas plus en France qu'ailleurs. On propose à des cannibales de pareils actes, ils ne sont que ridicules chez les nations civilisées. M. le comte Jules pouvait, tant qu'il lui plairait, offrir sa tête en remplacement de celle de son frère sans avoir le moindre danger à courir, étant bien sûr qu'on ne l'accepterait pas, et même qu'il était impossible que cela eût lieu. On se fait ainsi de l'héroïsme à bon marché, surtout lorsqu'il n'y a aucun péril à en faire.

George et ses compagnons Rouvet de Lozier, Russillion, Rochelle, Armand de Polignac, de Rivière, Charles d'Hozier, Louis d'Acaps, Picot, Lajollais, Coster-Saint-Victor, Deville, Armand

Gaillard, Joyaux, Burban, Lemercier, Lelun, Cadoudal (1), Merille, Roger furent condamnés à la peine de mort le 10 juin; mais tous n'allèrent pas au supplice : Armand de Polignac, M. de Rivière, Rouvet, de Lozier, Lajollais, Rochelle, Armand Gaillard, Russillion et Charles d'Hozier obtinrent leur grâce.

Madame de Montesson, ou, pour mieux dire, la duchesse douairière d'Orléans, arracha au supplice plus d'une victime. Joséphine, ses sœurs, les frères du premier consul servirent aussi ces malheureux avec une vivacité admirable; ils avaient même obtenu la grâce de tous. Le premier consul ne mit qu'une condition, celle que les condamnés signeraient eux-mêmes la demande de grâce. George, héros inflexible et barbare même, puisqu'il disposait de ses compagnons, se refusa à une démarche qui lui eût paru une lâcheté, et il alla mourir sur l'échafaud.

(1) Ce Cadoudal, frère ou cousin de Georges, périt avec lui n'ayant pas été grâcié.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

La muette parricide, ou dénouement des amours de Coster Saint-Victor et d'Eulalie Daubert. — Les premiers maréchaux de l'Empire, avec des détails généalogiques et historiques. — Alexandre Berthier, *prince de Valengen et de Neufchâtel, etc.* — Joachim Murat, *grand-duc de Berg et de Clèves, grand-amiral de l'empire, roi de Naples, etc.* — Jeannot Moncey, *duc de Conegliano.* — Comte Jourdan. — Masséna, *duc de Rivoli, prince d'Esling.* — Augerean, *duc de Castiglione.* — Bernadotte (Charles), *prince souverain de Ponte-Corvo, roi de Suède, etc.* — Soult, *duc de Dalmatie.* — Brune. — Lannes, *duc de Montebello,* surnommé l'*Achille français.* — Mortier, *duc de Trévise.* — Ney, *duc d'Elchingen, prince de la Moskowa.* — Davoust, *duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl.* — Bessières, *duc d'Istrie.* — Kellermann, *duc de Valmy.* — Lefebvre, *duc de Dantzick.* — Le comte et marquis Pérignon, *sénateur, pair de France.* — Le comte Sernrier, *sénateur, pair de France.* — Marmont, *duc de Raguse.* — Junot, *duc d'Abrantès.* — Propos de Napoléon sur ces deux capitaines. — Oudinot, *duc de Reggio.* — Duroc, *duc de Frioul.* — Suchet, *duc d'Albufera.* — Victor, *duc de Bellune.* — Duc de G... — *Le parent magnifique et la belle Grecque,* anecdote galante du temps de l'Empire.

Madame Coster Wallaert, ignorant l'amour de son élève pour son frère, ne sut pas taire à celle-ci le sort rigoureux qui attendait Coster Saint-Victor. La malheureuse muette éplorée courut chez son père, et, se précipitant à ses genoux, com-

pléta ses premiers aveux : son amant était devenu son époux devant Dieu, et elle portait dans son sein le fruit de leur tendresse mutuelle.

Daubert, à ce fatal aveu, Daubert qui, par ses révélations, avait amené, en partie, cette grande catastrophe, ressentit un chagrin violent à la découverte de la situation de sa fille malheureuse; mais que pouvait-il faire? lui, si habile à nuire, lui dont les dénonciations conduisaient à la mort, était sans crédit pour ramener à la vie Saint-Victor. De son côté, et la veille du jour où il devait périr, ayant appris quelle part le père d'Eulalie avait eue à son infortune, il ne douta pas qu'il n'eût été poussé à le dénoncer par les excitations de sa fille jalouse. En conséquence, il écrivit à celle-ci, lui reprocha sa cruelle vengeance et lui fit connaître à la fois et le métier infame que faisait son père, et qu'il lui devait la mort.

Ce double coup frappait avec trop de violence le cœur d'Eulalie pour qu'elle pût le soutenir; son ame, faible et forte tout ensemble, s'abandonna à une rage farouche. Vers les six heures du matin, elle s'introduisit dans la chambre à coucher de son père qui logeait hors de la maison

de sa femme, le réveilla et lui présenta la lettre de Coster; et, lorsqu'il crut qu'il en avait achevé la lecture, elle lui plongea un poignard dans le sein; et, certaine de l'avoir tué, elle quitta ce lieu et courut achever sa destinée.

Saint-Victor et ses compagnons étaient arrivés sur la place du supplice. Tout à coup une jeune fille d'une beauté merveilleuse écarta la foule (c'était Eulalie), elle arrive aux condamnés, et, s'élançant au cou de Saint-Victor, pousse des cris inarticulés; les gendarmes accourent, arrêtent la malheureuse et l'éloignent de Coster qui la suit des yeux. Quand il voit qu'elle lève son bras, et qu'avec un fer déjà sanglant elle se frappe au cœur avec tant d'adresse qu'elle fut morte avant son amant, celui-ci, n'ayant plus rien à aimer sur la terre, donna une larme à la muette, et périt, bientôt après, en invoquant la miséricorde de Dieu. Le père de la jeune patricide resta, pendant plusieurs jours, entre la mort et la vie; et, avant de succomber, il sut par quelle vengeance il périssait. Les journaux, soumis déjà à une censure sévère, ne purent raconter cet épisode lamentable d'une tragédie aussi sanglante, et je crois que le sou-

venir n'en a été conservé dans aucun des mémoires du temps.

En se faisant nommer consul à vie, Napoléon préludait à l'empire, où il parvint peu après; alors il créa des maréchaux, dont en général la bravoure militaire formait toute leur illustration. Alexandre B..... était fils du portier de l'hôtel de la guerre; sa femme servait de femme de chambre dans de bonnes maisons. Ce fut par le crédit d'une de ses maîtresses que madame B..... fit donner à son fils (qui lui-même avait été, bien jeune, en condition), par la protection de Mesdames, filles de Louis XV, une éducation et des secours dont il n'a jamais cessé de se montrer reconnaissant.

Le même crédit le fit entrer, quoique roturier, dans le régiment des Soissonnais; il fit la guerre des États-Unis avec M. de Lafayette à l'aube de la révolution, et commanda la garde nationale de Versailles; il devint ingrat envers la maison royale à laquelle il devait tout; la fortune lui fit faire une carrière brillante : l'amitié généreuse de Bonaparte l'éleva aussi haut qu'il pouvait le faire monter; il le combla de titres, de dignités, d'honneurs, le fit

prince souverain, l'honora d'une alliance fabuleuse avec une princesse de B....., lui procura une fortune immense, et, en retour, B..... abandonna Napoléon avec une horrible ingratitude.

Mauvais général d'armée, manquant d'esprit, d'énergie et de perspicacité; ridicule dans sa vie privée par le rongement perpétuel de ses ongles et par l'éternité de son amour, à l'encontre de madame Visconti, son seul mérite réel était d'être travailleur infatigable; certes, l'empereur paya cher une qualité aussi vulgaire.

Murat, fils d'un cabaretier, garçon d'auberge en naissant, changea de carrière à dix-huit ans; il se fit abbé et entra au séminaire de Toulouse. La révolution l'appela aux armes; brave, intrépide à la manière des héros de la fable, excellent général d'avant-garde et de cavalerie, il était incapable de commander en chef. Devenu beau-frère de Napoléon, il fut tour à tour grand-duc de Berg et de Clèves et roi de Naples. Chargé du poids de cette couronne, il trahit son bienfaiteur; sa défection est hideuse, et sa mort sanglante ne l'a pas expiée. Il fit un mal incalculable à son beau-frère; sans lui, l'empire existerait encore,

et sans doute Napoléon régnerait. Murat, du reste, était gai, généreux, confiant, amateur des arts et roi de représentation fort royale.

Jeannot Moncey, né aussi dans la classe plébéienne; son grand-père était recors; son père, d'abord notaire, finit par être avocat; il se montra chaud révolutionnaire, ardent bonapartiste et fanatique royaliste; des talens naturels, de la valeur unie à la prudence, du désintéressement, pour qu'on en pût faire des vertus; il a toujours joui de la confiance de ses soldats et de ses supérieurs.

Jourdan; sa naissance est des plus minimes; son père, frater chirurgien, barbier étuviste; lui-même, avant de se servir du sabre, mania le rasoir avec avantage; engagé comme simple soldat, son intrépidité lui ouvrit la carrière où son républicanisme l'avança. Jourdan, sous l'empire et sous la restauration, demeura fidèle à ses opinions de 1792; aussi Napoléon ne le fit que comte, et nos rois ne l'ont rien fait à leur tour; il fut malheureux avec des qualités solides; véritable général d'armée; probe là où tant d'autres pillaient, il a conservé intact son honneur, et ses vertus le font

vénérer de tous. 1830 n'a pas plus fait pour lui que les autres époques.

Masséna, Niçard et non Français, est toutefois bien digne que la France l'adopte, car il a fait assez pour elle; ses exploits sont incroyables; enfant chéri de la victoire, il a chargé sa tête de couronnes de lauriers; sa gloire restera impérissable et nul ne se souviendra de lui; jamais homme ne fut plus nul dans la vie privée; on n'a pu citer aucun mot heureux, aucune action remarquable. Dans toutes les occasions, Masséna se montra meilleur Français qu'aucun de ceux nés sur le sol de la France; il fut la terreur des ennemis.

Augereau naquit le 21 octobre 1757, dans la paroisse Saint-Médard, de Pierre Augereau, domestique, et de Jacqueline Godard; son parrain fut Charles-Louis Guyomer, aide-maçon, et Françoise Guérardy, *fille*; il était, à Naples, soldat dans les carabiniers, mais en 1789, instruit de la révolution de France, il pérora tant en faveur des nouveaux principes, qu'il se fit chasser; il partit pour Paris où, dès son arrivée, il se montra sans-culotte déterminé; cela lui valut un avance-

ment rapide, auquel aida beaucoup sa vaillance peu commune. Augereau, sans instruction, sans science militaire, s'illumina sur le champ de bataille; son génie lui inspirait les secrets de la stratégie qu'il ignorait de sang-froid; pillard en vrai filou, chenapan véritable, sans caractère, sans générosité d'ame, il rampa devant Napoléon qu'il outragea dans sa chute. Un homme qui, certes, ne vaut pas mieux que lui, l'abbé Roques, dit Montgaillard, le peint ainsi : « Il servit tous les par-
» tis, se montra constamment mauvais citoyen,
» fut traître à sa patrie, avide et cruel envers ses
» ennemis, dur et insolent envers ses concitoyens;
» c'était un brave sabreur, et rien de plus. » De bons renseignements me portent à croire que ledit abbé Roques avait été bâtonné par ledit Augereau, et qu'il en a gardé rancune. Je reviendrai sur cet abbé.

Bernadotte, né à Pau le 26 janvier 1768; sa famille, d'ancienne noblesse, jouissait d'une heureuse réputation dans sa patrie; son père était avocat, ce qui ne peut préjuger contre son origine noble; car, dans les villes de parlement, tous les mâles des meilleures maisons faisaient leur

cours de droit, prenaient le titre d'avocat, et même fréquentaient le barreau, à moins qu'ils n'entrassent dans la carrière militaire; ce que fit Bernadotte. Sous-officier-adjudant au régiment de royale marine, il débuta par une belle action : son colonel allait périr, à Marseille, victime d'une insurrection militaire; le jeune Bernadotte s'élança au milieu des forcenés, le sabre à la main, et sut leur arracher son chef suprême qu'on allait mettre à mort. Tant que le roi régna, Bernadotte lui resta fidèle; plus tard, il embrassa la cause du peuple et les principes de la majorité, mais ne les souilla pas par ces excès qui déshonorèrent tant de militaires à cette époque. Bernadotte, véritable héros romain, se rendit recommandable par ses talents militaires, poussés au plus haut degré par une suite de beaux faits d'armes qui, avec Masséna, lui assurent la première place parmi nos grands capitaines, après Bonaparte; aussi vertueux que brave, exempt de concussions, n'ayant d'autre ambition que celle de servir la patrie, il fut le seul dont Bonaparte redouta l'opposition au 18 brumaire; plus tard, il le créa maréchal, lui conféra une principauté souveraine,

et néanmoins ne le vit qu'avec peine monter sur le trône, parce qu'il ne douta pas que Bernadotte n'offrît au peuple le caractère modèle des souverains : il ne se trompa pas.

Soult n'est pas le fils d'un paysan ou d'un charbonnier, comme on se plait à le dire; son père était riche, notaire à Saint-Amand, issu d'une bonne famille, très bien apparenté surtout. Soult est encore une de nos belles illustrations, sa renommée est adhérente à celle de la France qu'il consola dans ses malheurs. La bataille de Toulouse est l'un des beaux faits d'armes des temps modernes; avec dix-sept mille hommes, combattre, durant vingt-quatre heures, contre quatre-vingt mille; rester tout le lendemain sur le champ de bataille, et par humanité pour une grande ville, aller ailleurs prendre des positions sans y être forcé, sans que l'ennemi poursuive; rester libre de ses mouvements, cela ne peut être appelé une défaite, car cela a tous les dehors d'une victoire.

Brune; son père était avocat, l'un de ses oncles capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, ce qui, à cette époque, suffisait à élever une

maison. Brune, ayant fait de bonnes études, voulut suivre la carrière du barreau. Il vint à Paris, où, ayant mangé son argent, il se fit honorablement prote d'imprimerie, profession noble et dans laquelle on ne dérogeait pas. Il imprima un ouvrage de sa façon : *Voyage dans quelques parties de la France*, mêlé de vers et de prose, sans nom d'auteur; plus tard, ayant acheté une imprimerie, il publia, en 1789, un journal; mais ses inclinations belliqueuses se développant, il se fit militaire. Trop ami de Danton, il s'est mal justifié de sa coopération aux journées de septembre 1792; depuis, il prit un chemin où l'avancèrent sa bravoure et ses talents; il se distingua aux batailles d'Hondschoote du 13 vendémiaire, de Rivoli, de Feltre, de Bellune; dans les gorges de la Carinthie, il fit preuve de science et de valeur. Plus tard, il conquit l'Helvétie, il s'empara du Piémont, de la Hollande, et continua le cours de ses succès; mais, trop ami de l'or, trop avide du bien d'autrui, les concussions souillèrent ses victoires; il tomba dans la disgrace de l'empereur : on connaît sa mort cruelle et non méritée.

Lannes, fils d'un teinturier de Lectoure, surnommé *l'Achille français;* l'envie n'a pas osé flétrir sa belle vie, et le duc de Montebello restera toujours pour les Français le deuxième chevalier sans peur et sans reproche.

Mortier : son père, résidant à Cateau-Cambrésis, était un riche cultivateur travaillant son bien, ce qui est peut-être la première noblesse; on ne cite de lui aucune de ces grandes batailles gagnées qui ont fait l'admiration de l'Europe; mais dans chacune le nom de Mortier est cité honorablement. L'époque remarquable de sa vie est la conquête de l'électorat de Hanovre. Mortier, du reste, n'a manqué, ni de mérite, ni de courage; la science stratégique ne lui a pas fait défaut, et si son nom n'a pas brillé davantage, il faut en accuser la fortune et non sa capacité.

Ney, fils d'un tonnelier; s'il partit de bas, il arriva haut; sa carrière militaire se résume toute en séries de victoires; il a écrit son nom sur tous les champs de bataille; le génie et le courage l'inspirèrent également; terrible le sabre à la main, c'était un enfant dans la vie privée; enfin il faut toute la gloire de sa vie et la cruauté de sa

mort pour faire oublier les deux défections de 1814 et 1815.

Davoust, gentilhomme et noble par père et par mère; lui, pareillement avec Ney et Soult, vient immédiatement après Napoléon, Masséna et Bernadotte; Davoust, habile capitaine, diplomate foncé, stratégiste supérieur, administrateur accompli; il a su partout occuper la première place et laisser une haute réputation un peu obscurcie par trop de sévérité peut-être et par un amour trop passionné des écus; hélas! la maladie du siècle, épidémie qui, traversant le trône, n'a pas respecté la cabane.

Bessières, né à Cahors, d'une famille d'excellente bourgeoisie; celui-là se fit aimer, comme Lannes, de tous ceux qui le connurent; il fut tour à tour excellent républicain, impérial dévoué; la mort le frappa sur le champ de bataille, et de nombreuses palmes guerrières ont orné son tombeau.

Kellermann, noble, lieutenant-général, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis avant la révolution; il fut le sauveur de celle-ci à la célèbre canonnade de Valmy, bien que ce ne

fût pas une bataille et qu'il n'y eût aucun engagement réel; l'effet moral qui en résulta valut, pour la jeune armée française, plus qu'une victoire sanglante. Kellermann, né en 1735, avait sa réputation faite en 1759; il sut la conserver intacte au milieu de cette foule de jeunes héros qui naissaient de toutes parts.

Lefebvre : son père était porteur de chaises; sa mère vendait de la marée; lui était soldat aux gardes-françaises; la révolution lui fit faire un chemin rapide qu'il justifia par une multitude de belles actions ; il se distingua particulièrement lors de la quadruple campagne d'Italie, en 1796 ; il couronna ses exploits par la prise de Dantzick; homme simple, exempt d'amour-propre, courageux, irréprochable. Dans sa vie privée, n'ayant pillé ni le vaincu ni ses soldats, il se rangea parmi ces réputations sans tache qui sont l'orgueil et l'honneur de l'armée française.

Pérignon, sorti d'une famille noble du Toulousain, acquit sa renommée aux premières campagnes espagnoles à l'aurore de la révolution; depuis, il eut moins d'occasions de faire briller sa bravoure; mais en toute circonstance, on le

rangea parmi les plus braves et parmi les désintéressés ; au Sénat, à la Chambre des pairs, on lui connut les qualités du grand citoyen, et son pays se rappellera toujours de ses vertus et de sa vaillance.

Serrurier, né à Laon en 1742, était fils d'un marchand-mercier de cette ville ; il était officier supérieur avant 1789, et en 1793 on le nomma colonel du régiment de Médoc ; appelé sur-le-champ à l'armée d'Italie, les talents qu'il fit connaître, l'intrépidité qu'il déploya le conduisirent, en trois mois, au grade de général de division ; la suite ne démentit pas ces beaux commencements, et Napoléon, en l'appelant au sénat, en lui donnant le bâton de maréchal d'empire honoraire, ne fit qu'exaucer le vœu de la nation et de l'armée.

Tels étaient les maréchaux de la création. Marmont, qui, plus tard, y fut adjoint, était un très bon gentilhomme, et assurément il se sent fort du grand seigneur. Bonaparte disait avec désespoir : *Je connais deux de mes capitaines que je ne pourrai jamais faire riches*. C'étaient Marmont et Junot, tous deux de véritables Ajax, mais paniers percés de première classe ; ils portaient à

l'argent tant de haine, qu'ils le répandaient jusqu'au dernier sou avant qu'il touchât leurs mains, et, dans son absence, ils le prisaient si haut, que souvent, pour l'acquérir, ils faisaient ce que peut-être ils n'eussent pas dû faire. Marmont, durant toute sa vie, a joué de malheur : on lui a impliqué les torts des circonstances, et jamais, quand il s'est agi de le juger, n'a-t-on voulu mettre en cause les chances de la guerre, la fatalité du destin. Il a désobéi en 1814, on l'en a blâmé; il a servi aveuglément en 1830, on a crié encore plus fort autour de lui. O fable *du Meunier, son fils et l'âne*, pourquoi chacun de nous ne te porte-t-elle pas écrite en gros caractères dans la forme de son chapeau.

Le maréchal Oudinot, né à Bar-sur-Seine, le 23 avril 1765, doit le jour à un brasseur de bière; aussi le fils a su faire mousser sa renommée, sans qu'on pût le comparer au général *mousseux*, l'odieux Santerre, de qui l'on disait que, du moins s'il vendait la bière, il n'y avait pas *de mars chez lui*. Les calembourgs m'ont toujours été insupportables.

Duroc venait d'un mince boutiquier; lui, le

modèle de l'amitié, lui qui peut-être aurait détourné la catastrophe de 1814, s'il eût été donné à un habitant de ce monde sublunaire de s'opposer à l'éternelle volonté.

Suchet, le superbe duc d'Albuféra, dont la jalousie empêcha le maréchal Soult d'enfoncer et détruire l'armée anglaise à la bataille, était d'un mince marchand de toiles, établi à Thury, en Beaujolais.

Le maréchal Victor, né à Lamarche, en Bussigny, avait un huissier pour père, et les exploits du fils auront plus de renommée que ceux du père : « Ah! seigneur, la calembouromanie qui me gagne, *libera nos! Domine.* »

Je ne finirais pas si je voulais me faire le généalogiste de tous les hommes de guerre; j'aime mieux, pour varier, raconter quelques origines de plusieurs de nos grandes dames de la cour impériale.

Le duc de G.... était ministre : qui ne connaît sa probité sévère, son désintéressement inabordable, son dévouement sans borne à la personne de l'empereur? sorte de Fabricius riche, manière de philosophe au milieu de la cour, aimé, consi-

déré tout ensemble, homme de sens, d'esprit et du monde, il avait su garder son cœur ainsi que sa réputation, et le trésor confié à sa surveillance, d'Agrus, lorsqu'un beau matin, à lui M. G....n, duc de G...te, on annonça madame G...n, qui dit lui appartenir.

« Une parente, » s'écria-t-il, « encore une parente, il en tombe des nues. « Charles, » dit-il, à son valet de chambre, « conte à cette parente que je n'y suis pas.

— Mais, monseigneur le duc, elle est si jolie...

— Elle est jolie?

— Comme un ange; tous les solliciteurs de l'audience la regardent avec admiration, et pour moi, je l'ai trouvée si charmante, que, pour le seul plaisir de lui parler, je me suis presque engagé à lui faire avoir cette audience.

— Ah! drôle, ah! scélérat, qui disposes des moments de ton maître; que vais-je faire, si je refuse? cette merveille va me mettre, pour la galanterie, au dessous de mon valet de chambre. Je t'assure que je te chasserai demain; tu peux compter que tu iras pourrir sur un fumier, et, si je l'oublie, ne manque pas de me le rappeler;

mais, en attendant, laisse-moi me débarrasser de cette foule insupportable, mène ma cousine dans mon arrière-cabinet, fais-y bon feu, offre-lui des rafraîchissements, et qu'elle prenne patience. »

Charles, qui depuis vingt ans sert le meilleur des maîtres, ne se tourmente guère des éclats de cette colère sans motifs, il va remplir sa mission, comptant beaucoup d'ailleurs sur la protection de la nouvelle venue.

En accordant à presque tous les solliciteurs ce qu'ils souhaitent, le ministre s'est délivré de leur importunité. Le dernier est parti ivre de joie. Son Excellence est seule, elle court à l'arrière-cabinet, elle voit.... Vénus, Minerve, Hébé, Junon, Flore, Psyché, Diane, les Graces; tout l'Olympe féminin s'est réuni pour faire une cousine au duc de G....; comme autrefois les plus ravissantes filles de l'Attique concoururent chacune pour le plus parfait de leurs charmes, à la célèbre statue de Phidias.

Celle-ci a dix-sept ans, elle a les yeux fendus en amande, noirs, lumineux, étincelants, couverts de longs cils, avec des sourcils dessinés au pin-

ceau de la nature, un nez, une bouche grecs, l'un noble, l'autre boudeuse, aux lèvres vermeilles, légèrement renflées; et puis des joues d'albâtre, aux reflets d'un rideau de pourpre frappé d'un soleil ardent; une chevelure noire, brillante, soyeuse, à boucles multipliées; un front large et d'ivoire, bien planté, noble et doux ensemble; des oreilles mignonnes, faites à ravir; et puis la gorge, les bras, les mains, les pieds, vrais bijoux; la peau satinée, blanche, rosée à l'avenant. Il y aurait eu là de quoi damner d'emblée tous les solitaires de la Thébaïde, sans oublier saint Antoine et saint Paul (1).

Le duc frémit d'admiration et de plaisir. Il demande d'une voix tremblante à sa cousine incomparable ce qu'elle désire de lui. Elle alors, avec une voix de sirène, lui conte qu'elle est Grecque, et née dans les îles de l'Archipel, à Paros; que M. G...n, Français, en étant devenu amoureux lorsqu'elle entrait à peine dans sa onzième

(1) Deux saints anachorètes célèbres; des oiseaux les nourrissaient, des lions les ensevelissaient, et on ne présentait pas aux parents l'odieux mémoire des frais dressé par les pompes funèbres.

année, l'avait enlevée, épousée à Smyrne tant bien que mal, et puis amenée en France. Mais la lune de miel passée et prolongée quelque peu, son mari avait montré son méchant caractère ; il était dissipateur, joueur, amateur du beau sexe, en général, ne logeant guère avec sa femme, chez laquelle il ne se présentait que pour la maltraiter. Elle, dans cette position affreuse, n'ayant aucune ressource, avait écouté de dignes amis qui tous lui avaient conseillé de venir trouver le ministre des... qui, sans doute, aurait pitié d'une parente bien malheureuse.

« Vous l'êtes donc beaucoup, madame?

— Eh monseigneur! à tel point que, pour paraître devant vous, j'ai dû emprunter la robe, le schall et le chapeau que je porte.

— Madame, si on plaçait tout de suite votre mari, pourriez-vous le rencontrer pour lui remettre sa nomination ?

— Oui, monseigneur ; je sais où il se retire.

— Eh bien! madame, retournez chez vous, n'en sortez pas et attendez le résultat de mes démarches. » Il se lève, sa cousine en fait autant ; il l'accompagne jusqu'à la porte extérieure de

son appartement d'honneur, et se sépare de celle dont il rêve de faire la félicité.

Madame G... n rentre chez elle, rend à la portière les affiquets que celle-ci a empruntés pour elle, et comme au rang de ses qualités la propreté, l'ordre intérieur ont place, elle se met à nettoyer sa pauvre chambre. Faute de balais, elle employait un linge attaché à un bâton, lorsqu'à quatre heures précises, et trois après sa sortie du ministère, on frappe à la porte; elle ouvre précipitamment et se voit en face du ministre, qui a peine à retrouver, sous des vêtements plus que simples, sa parente; mais, comme il aperçoit ses yeux superbes, sa figure charmante, sa taille enchanteresse, et que ses dix-huit ans, en outre, ne sont point partis avec la robe et le chapeau, il entre, s'assied et dit à madame G... n qu'il porte la nomination de son mari au consulat de . . . . . sous condition qu'il partira, le même soir, par la diligence de onze heures, que sa place était payée, que le conducteur, en outre, lui remettrait les fonds nécessaires au premier établissement. Ce soin terminé, le ministre poursuit :

« Quant à vous, ma cousine, il ne convient pas que seule et que portant mon nom vous restiez ici. Un de mes amis intimes est en Allemagne pour six mois, un an peut-être. Je suis gardien de son appartement, allez vous y établir aussitôt qu'on viendra vous dire qu'il est prêt. Enfin, comme il est impossible que vous n'ayez des dettes, comme il est des emplettes qu'une dame peut seule faire, voici quelques billets qui vous permettront de ne rien prendre à crédit.»

Et il met dans la main de sa cousine six à sept mille francs en papier de la banque de France. Madame G... n, confondue, enchantée, envoie sa portière fidèle, dont elle a fait depuis une excellente sonbrette, à la recherche de son mari. Celui-ci accepte la manne qui lui vient du ciel, et à l'instant fixé il roule vers sa destination.

Le ministre, pressé par les affaires, a quitté également sa protégée qui n'a pas perdu de temps ; elle a appelé et sa faiseuse de robes, et sa lingère, et sa marchande de modes, etc., etc., et, lorsqu'à sept heures du soir et du même jour une voiture s'est arrêtée devant sa maison, où le ministre est venu naguère, lorsqu'un valet de

chambre en grand costume a eu demandé madame G... n, on voit apparaître celle-ci vêtue avec autant de richesse que d'élégance; elle monte dans l'équipage de son parent, et puis fouette, cocher.

Peu après, les chevaux véloces, la distance franchie, s'arrêtent rue de la Paix. Là, au premier, est l'appartement annoncé. J'ai oublié de dire que l'Excellence avait recommandé à madame G... n de ne rien emporter de sa défroque mesquine ni de ses meubles non plus : sa demeure nouvelle est somptueuse, rien n'y manque en linge, cristaux, porcelaines, argenterie, bijoux, étoffes, lingerie de femme, et une lettre posée sur la cheminée annonce à la jolie nymphe que tout lui appartient, le mobilier, les voitures, les chevaux, les gens, et que son parent se réserve sa protection et de demeurer son trésorier. Il a mieux fait, ayant pu parvenir à la rupture du mariage, sans valeur en France, il a épousé madame G...n, qui aujourd'hui porte légitimement le même nom.

CHAPITRE IX.

Causes qui me rendirent suspect à Napoléon. — Comment il m'enlève les affaires étrangères. — Pourquoi il mit à Valençay les princes d'Espagne. — Lettre qu'il m'écrit à ce sujet. — Portrait du prince des Asturies, Ferdinand VII. — Portrait de don Carlos. — Portrait de l'infant don Antonio. — Anecdotes les concernant. — Le roi Charles IV. — La reine sa femme. — Le prince de la Paix. — Fouché me fait perdre ma grande chambellanie. — Mauvaise plaisanterie dans la formule de ma démission. — Causes de la guerre que je déclare à mon tour à Bonaparte. — Ernest, le prince. — Je me rapproche des Bourbons. — Je prévois dès la campagne de Wagram la chute de l'empire. — Mes avis parviennent à rendre la guerre des coalisés, en 1813, nationale aux divers peuples de l'Europe. — Guerre de Russie. — Malheurs de Napoléon. — Ma dernière entrevue avec lui en janvier 1814. — Détails curieux touchant cette conversation. — Les spectres des six premiers rois bourbons. — Le drapeau des Tuileries, présage. — Ce même drapeau en deuil le 1er janvier 1814. — Vision singulière du roi de Rome à la même époque.

Quoi qu'ait dit Napoléon, il ne m'a jamais pardonné ma double opposition à la mort du duc d'Enghien et à l'affaire d'Espagne : je lui avais montré celle-ci sous son aspect vrai, et encore, je l'avoue, je ne voyais pas bien jusqu'où les Es-

pagnols irrités pousseraient leur désir de vengeance. Dès lors, il me déclara une guerre sourde; il craignit avoir fait beaucoup pour moi en me conférant la principauté souveraine de Benevent, bague au doigt qui n'ajoutait rien à ma position sociale.

Dès après ce beau présent et pendant que je luttais avec lui pour retarder l'exécution de son idée fixe d'extirpation de la maison de Bourbon de divers trônes qu'elle occupait, il me fit venir un soir, et, avec embarras je puis dire, il me prévint qu'il ne jugeait pas convenable que, dans ma nouvelle position, je conservasse le portefeuille des affaires étrangères; que le garder serait, en quelque sorte, me rabaisser dans ma nouvelle qualité.

J'acceptai le doré de la pilule, je ne m'amusai pas à lui représenter le prince de Valengin et de Neufchâtel continuant les fonctions de major de la grande armée, dès que la guerre était déclarée. Je répondis que je pensais comme lui, et j'ajoutai que je ne le servirais que mieux dans une pleine indépendance. Dès lors, je devins en butte à des allégations fausses, et la voie de la justifi-

cation me fut interdite. Il partit pour Bayonne; on sait la belle besogne qu'il y fit. Je ne m'attendais pas à jouer un rôle indirect dans cet escamotage politique. De quel étonnement ne fus-je pas frappé lorsque je reçus la lettre suivante :

« Vous portiez, prince, un si vif intérêt à la » famille des *anciens* princes espagnols que vous » les remercierez sans doute d'avoir choisi pour » leur séjour votre château de Valençay. Hâtez-» vous d'y courir et de le mettre en état de re-» cevoir les infants don Ferdinand, don Carlos » et don Antonio; prenez soin de leurs plaisirs » et de leur dévotion; quant à leur sûreté, je » m'en charge... »

Le coup me sembla rude, je baissai la tête, le moyen de lutter à force ouverte! Mais, de ce moment, j'entrai en lice et me promis de travailler, à mon tour, à me débarrasser d'un ennemi si facile à oublier les services. Je me rendis, en effet, à Valençay, où les princes d'Espagne arrivèrent aussi vite que moi.

L'infant, prince des Asturies, était de haute taille, avait des formes épaisses, une mâchoire lourde et un physique prodigieusement allongé

dans la partie inférieure, le nez bien dessiné, les yeux assez beaux ; mais, mon Dieu ! quel caractère froid, apathique, voluptueux et plein de superstition ! Son ignorance égalait son parfait contentement de soi-même ; n'aimant au monde que lui, haïssant sa mère plus que don Godoï, et celui-ci plus que le diable, il eût fait le sacrifice des amis les plus dévoués à la juste satisfaction de faire passer à ses ennemis un méchant quart d'heure. Incapable de travailler d'une manière sérieuse, de réformer ce que son éducation avait de vicieux, il entendait trois messes par jour, brodait des ornements pour le culte de la Vierge ou noyait dans des voluptés ignobles le souvenir de ce qu'il avait été. Hors d'état de s'affranchir de sa prison par une résolution généreuse, je le vis dénoncer lâchement le prétendu baron de Kolly, qu'il prenait pour le véritable. Dissimulant la haine féroce et bien méritée qu'il vouait à Napoléon, il se montrait rempli *d'amour et d'enthousiasme pour sa personne sacrée*. Combien de fois il a demandé une nièce, une parente de l'empereur en légitime mariage ! Quelle constance il mettait dans ses supplications envers

moi, pour que je fisse réussir un hymen auquel *il attachait le bonheur de sa vie* et qui, à l'entendre, devenait *le premier besoin de son existence*. Oh! que je regrettais la noble nation espagnole de s'épuiser en efforts généreux pour un prince si peu digne de ce qu'on faisait pour lui.

Son frère, l'infant don Carlos, maigre, chétif et de petite taille, ne se distinguait que par deux yeux brillants remplis de vivacité et d'enthousiasme. Celui-là, calme, réfléchi, réservé, parlait peu, s'effaçait devant son frère, et nuit et jour tentait de changer son sort. Il remplaçait les connaissances d'administration, d'histoire et de diplomatie qui lui manquaient alors par une fermeté d'ame à toute épreuve, par une résignation pieuse, par un espoir positif dans les voies mystérieuses de la Providence. Bon maître, bon parent, aimé à l'excès de ses serviteurs; sa tenue, soumise vis à vis de son frère, était parfaite : il fallait l'estimer et le chérir; il vient, dans ses dernières années, de déployer la sublimité de son caractère, et on le voit combattre à la manière d'Alfred d'Angleterre et de Henri IV de France, pour reconquérir les États dont il se croit le pro-

priétaire légitime. Si la politique de notre cabinet a cru devoir prendre parti contre lui, il peut en appeler à Dieu et à son épée ; Dieu sera peut-être pour lui, car lui combat, et là haut on aime beaucoup ceux qui, faisant eux-mêmes leurs affaires, ne se remettent pas aux autres à batailler pour eux.

Leur oncle Antonio était un de ces princes dont le nom est conservé parce qu'il prend part dans une généalogie. Doux, bon, affable, ignorant, rempli de religion et d'insouciance, il ne fallait craindre de lui ni coup d'éclat, ni rébellion : aller de la messe à une table ou à un lit non solitaire lui suffisait.

J'ai peu vu Charles IV, le roi des montres et des pendules, car il s'en entourait au delà des besoins réels et même des règles de la saine raison. Il avait dans sa chambre à coucher, sur des cadres de velours noir, plusieurs douzaines de chefs-d'œuvre d'horlogerie, que S. M. ne cessait de régler, mettant à ce travail au delà des soins qu'il apportait à son royaume.

C'était un excellent particulier sans doute, mais quel monarque ! Tous les malheurs de l'Es-

pagne et de la branche princière des Bourbons proviennent uniquement de sa passion folle envers l'inepte et coupable prince de la Paix, aussi incapable de régir l'Espagne que de la maintenir dans un état prospère si, par cas, il l'avait trouvée ainsi. Charles IV était encore mélomane, joueur de violon et quel joueur!... A part cela, nulle part on n'aurait rencontré autant d'honneur, de probité, de délicatesse, de piété sincère, d'instinct royal et de grandeur réelle. Franc et simple, il se fiait à la parole d'autrui, car lui n'aurait jamais manqué à la sienne. Trompé par Napoléon, il se croyait encore son obligé et n'a pas su d'abord reconnaître la perfidie du *caro amigo*.

Le respect que je porte à la maison de Bourbon me met dans une position pénible envers la reine d'Espagne; je voudrais pouvoir peindre cette princesse avec des couleurs réelles, et j'aurais tant à en dire, que je recule devant la vigueur que de pareilles touches exigeraient. Il est rare de trouver des mères qui haïssent leurs enfants; celle-là ne pouvait souffrir les siens; l'infant don Ferdinand, en particulier, lui était en horreur; elle était la première à raconter sur le

compte de ses filles des anecdotes qui ne relevaient pas leur vertu ; et la chose était dite avec une crudité de mots qui surprenait toujours; sa passion folle pour un homme au dessous d'une telle faveur, soutenue par l'amitié non moins extravagante du roi son mari pour le même sujet, a perdu complètement l'Espagne en 1808; elle regrettait moins la couronne qu'elle n'était heureuse de la prison de son fils. Seconde Médée, elle quitta l'Espagne en perdant sa race et en laissant ce royaume aux fureurs d'un horrible incendie. La carrure d'épaules et d'autres signes physiques, dont elle était connaisseuse, avaient uniquement déterminé le choix de son inepte favori. Plus tard, elle détesta l'amant à son tour, mais il lui fallut supporter l'homme que son mari à son tour regardait en manière d'esprit supérieur.

Sa fille, la reine d'Étrurie, n'était pas jolie et vivait comme si elle eût été charmante ; faite pour le plaisir, le prenant où elle le trouvait, s'adressant néanmoins plus souvent aux muletiers qu'aux grands seigneurs.

Dès que l'on eut reconnu à Paris que j'étais tombé en disgrace ; dès que M. de Champagny,

duc de Cadore, m'eut remplacé, Fouché ou le duc d'Otrante, car je ne vois pas pourquoi je ne le désignerais pas par un sobriquet qui en vaut bien un autre, le duc d'Otrante, qui m'accusait mal à propos de sa première chute, s'acharna à me rendre ce qu'il appelait les poires au sac.

Il fit si bien que je perdis par ses manœuvres ma charge de grand-chambellan; qu'en un mot l'empereur me congédia comme un homme dont il n'avait plus besoin et qu'il pouvait mettre à l'écart, sans s'embarrasser si la chose lui serait agréable ou pénible; il avait mis du moins quelques formes à me retirer le portefeuille des affaires étrangères, ici il me traita comme un valet que l'on chasse dans vingt-quatre heures. Mon valet de chambre, en entrant chez moi, le 30 janvier 1809, m'apporta le *Moniteur* dans lequel je lus la note suivante :

« La place de grand-chambellan, étant deve-
» nue vacante par la promotion de M. le prince
» de Benevent à la dignité de vice-grand-élec-
» teur, et S. A. n'ayant géré depuis cette charge
» que par intérim, S. M. a nommé grand-cham-

» bellan M. de Montesquiou, membre du Corps
» législatif. »

La forme de ce renvoi me fut plus dure que le fond, je n'eus pas assez de générosité pour pardonner l'offense, et je me promis que je le punirais a ant peu.

Jamais je n'ai attaqué, je me suis toujours tenu sur la défensive; mais, lorsqu'on a agi d'ingratitude envers moi, j'entre dans une situation d'indépendance qui me porte à déclarer la guerre à qui n'a pas craint de me provoquer. Dans la circonstance dont je parle, Napoléon fit une faute d'autant plus grave qu'*in petto* je ne le reconnaissais pas pour le souverain légitime de la France; usurpateur à mes yeux, dès le moment où il ne me retenait plus par les liens de la reconnaissance, je m'éloignai de lui et me rapprochai de mes princes réels, de ceux vers qui me portaient mes affections.

J'avais rencontré, par l'intermédiaire de mon ami Biard, dont je n'avais pu rien faire à cause de sa philosophie absurde, un jeune homme âgé de dix-huit ans; celui-là, battu par le vent d'infortune et à qui j'avais donné du pain sans le

retirer de son humble position, possédait toutes les vertus de l'adolescence; il croyait à l'amitié réciproque, il faisait de la reconnaissance un devoir, il eût donné sa vie, se fût laissé mourir de faim, eût perdu sa maîtresse plutôt que de trahir le secret qui lui aurait été confié. Convenez qu'on est bien absurde quand, avant vingt ans, de telles qualités se rencontrent; c'est l'époque où l'on regarde la carrière humaine tellement immense, qu'on s'y égare, n'en apercevant pas la fin. Plus tard, elle se rétrécit, l'œil voit le but, le cœur comprend les exigences du moment; alors il devient âpre, égoïste, se compte avant les autres, et plutôt que d'être leur dupe les immole à son avenir.

Lorsque vous aurez, par nécessité, un confident à prendre, lorsqu'un dévouement vous sera absolu, demandez-le toujours à la jeunesse, à l'âge mûr rarement, à la vieillesse jamais.

Mon héros, le bel Ernest, rempli de gratitude pour ce que j'avais fait, ne me connaissant pas en ma qualité de prince souverain, de vice-grand-électeur de l'empire, m'avait érigé une sorte de culte dont son cœur était l'autel; je lui fis com-

prendre la nécessité de se soustraire à la conscription, *que mes moyens pécuniaires* ne me permettaient pas de lui faire éviter. En conséquence, il quitta la France, s'embarqua et vint chercher un asile sur la côte anglaise; je lui avais donné toutes ouvertes des lettres de recommandation pour les ministres dirigeant le cabinet de la Grande-Bretagne, et des papiers sous enveloppe à remettre à leur adresse; il me jura sur l'honneur et devant Dieu qu'il ne confierait à personne qu'aux intéressés ce que je lui confiais, et, en effet, ce fut par lui et sans aucune trahison que je m'adressai à S. M. Louis XVIII et au ministère anglais; je ne leur dévoilais aucun secret qui pût nuire à la France, je ne manquai même pas à la confiance de plusieurs années dont l'empereur Napoléon m'avait honoré; je les prévenais que j'étais libre, que désormais, débarrassé de toute contrainte de position, je leur offrais mes conseils et mon concours, dans le seul but de ramener sur le trône de France la famille légitime qui en avait été si injustement dépossédée.

Une telle ouverture transporta ceux qui la reçurent, c'était au moment où l'Autriche re-

commençait la guerre, et j'augurais mal d'une entreprise à laquelle les autres puissances de l'Europe ne prendraient point part; je ne me trompai pas; les Français, conduits par l'empereur, occupèrent Vienne une seconde fois; la victoire de Wagram contraignit François II à faire la paix, sans cependant avoir l'éclat et la portée de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Les bons esprits remarquèrent dans cette campagne une lassitude patente parmi les maréchaux et les généraux de première classe. La mort du maréchal Lannes, celle de plusieurs autres militaires illustres inspirèrent un morne chagrin à leurs collègues; ceux-ci, comblés d'honneurs, de titres et de richesses, souhaitaient une vie calme qui leur permît de jouir en paix de ces grands avantages; leur tiédeur, leur dégoût, leur mauvaise humeur furent visibles, ils commandaient leurs jeunes soldats, et eux-mêmes, peu propres à soutenir d'immenses fatigues renaissantes tous les jours.

Je dis alors : la république française a été et est encore invincible, par un seul motif : les guerres

qu'elle soutenait étaient nationales. Jusqu'ici les souverains en Europe ont seuls fait la guerre au peuple français; changez la position, excitez les classes minimes, intéressez-les dans la querelle, invoquez les souvenirs; que la nouvelle levée de boucliers devienne patriotique; oui, que la nation allemande entre à son tour dans la lice, non pour conserver moleste au peuple français, mais pour délivrer celui-ci de la tyrannie de Napoléon; qu'un seul cri d'accusation retentisse contre un seul homme, qui met à feu et à sang tout l'univers; par là, vous autres potentats, ne seriez plus isolés, et, au contraire, votre ennemi restera seul au milieu de la France qui, rassurée contre les chances de la guerre, ne secondera que faiblement un homme qu'elle n'aime plus et qu'elle craint.

Cet avis, appuyé de preuves et de raisonnements forts, reçut la sanction générale; on reprit les armes, Napoléon, trompé par de faux rapports, s'imagina que les Russes n'attendaient que sa venue pour se soulever contre Alexandre; l'Autriche, devenue son alliée par l'hymen impolitique de la fille de François Ier avec celui-là, con-

tre lequel la croisade allait commencer, lui prodigua les assurances les plus positives de la sincérité; il reçut aussi les serments de l'Autriche, de la confédération du Rhin, du Danemarck, de la Suède, de Naples où régnait son beau-frère.

Fort de ce faisceau de rois, il courut au sein de la Russie, des négociations fallacieuses l'y maintinrent jusqu'au moment où l'hiver entra en campagne. En une seule nuit, trente mille chevaux tombèrent morts; le désastre de la Bérésina, la perte de la bataille de Leipsick, la mort du maréchal Bessières, du maréchal Duroc; la défection successive de la Prusse, de l'Autriche, de la Suède, de toute l'Allemagne, jusqu'à Murat qui lui échappa, déterminèrent sa chute.

De tous les champs de combat disséminés sur la surface de l'Europe, on en vint à serrer la France comme dans un étau; bientôt on franchit la frontière; les batailles eurent lieu à l'intérieur, tout prestige disparut; on vit que Napoléon pouvait être vaincu, on put fixer l'heure prochaine où il allait l'être; ce fut à ces derniers moments où son agonie commença que je me dévouai aux

intérêts des Bourbons avec un zèle qui eût mérité une autre récompense.

Depuis tant de revers, craignant, malgré ma prudence excessive, d'être arrêté, bien que ma disgrace eût atteint aussi mon ennemi capital, le duc d'Otrante, je me montrais peu aux Tuileries, mais j'allais assez souvent à la Malmaison; Joséphine, très inquiète, m'accueillait avec politesse. Un beau matin, vers le 20 janvier 1814, je reçois la visite d'un des officiers de sa maison qui m'apporte un billet de cette princesse, elle déjà détrônée, pour que je vinsse dîner ce jour-là avec elle, un wisk devait suivre le repas, et cette partie de jeu me prévenait que S. M. finirait un peu tard.

Cette remarque me surprit, je fus exact, on se mit à table; j'étais auprès de Joséphine, elle me dit tout bas que je m'arrangeasse de manière à sortir du salon à neuf heures précises, et à me faire conduire dans le cabinet de travail de l'empereur, situé en partie sur le petit pont du ruisseau; je compris aussitôt quelle partie de wisk je jouerais, et à quel partner j'aurais à démêler mon jeu, je me promis de n'être pas fait schlem.

En effet, au moment indiqué, je m'esquive, je me rends où j'étais appelé, et deux minutes après, l'empereur parut; il était grave, mélancolique même, et le dirai-je, il me parut embarrassé; je le saluai avec les formes d'usage, et j'attendais l'attaque; lui ne la retarda pas.

« Eh bien! prince, » dit-il, « les circonstances deviennent graves, nous sommes abandonnés de tous nos alliés; les frontières sont envahies; l'Autriche m'a trompé; que vous semble de la circonstance?

— Je pense comme l'empereur, elles sont graves.

— Oh! vous pensez autre chose; vous vous êtes occupé peut-être du moyen de les aggraver ou de les réparer.

— Dès le moment que mes services n'ont plus été agréables à l'empereur et qu'il m'a fait rentrer dans la vie privée, je ne me suis plus occupé que de planter des choux.

— Ah! monsieur de Talleyrand, pas de récriminations, ai-je eu tort de vous congédier? la suite le démontrera; mais voyons, que feriez-vous à ma place?

— La paix le plus tôt possible, et n'importent les conditions.

— Tout cela est bien aisé à dire et à faire, c'est impraticable; les alliés ne veulent pas plus aujourd'hui de la paix que je ne m'en soucie, eux par espoir de pire, moi par orgueil. La paix faite à l'heure présente où le territoire est envahi me déshonorerait, je serais perdu, je ne peux la faire, et eux ne la voudront sérieusement que lorsque je les aurai refoulés sur la rive gauche du Rhin. »

Il avait raison, lui poursuivit :

« C'est à moi seul que l'on fait la guerre; les voilà les Bourbons à qui l'on songe; les uns vont venir avec Wellington, les autres avec le gros des coalisés... Les Bourbons... Ainsi mon beau-père veut la ruine de son gendre, de sa fille, de son petit-fils ; sans ma chute, que fera-t-on des Bourbons? et si je tombe, ceux-là rentreront donc en croupe des Cosaques? les vainqueurs les imposeront, leur règne sera donc une des exigences du traité? Si ces gens-là ne rentrent que par cette voie, je ne leur donne pas un an de règne tranquille. Que vous ont-ils mandé? »

J'étais préparé à la question dès que j'avais deviné l'entrevue.

« Je n'ai pas de correspondance à l'étranger.

—Je le sais, vos lettres sont vivantes; ne dites-vous pas : *verba volant...*, ou à peu près? savez-vous qu'on prétend qu'ils vous ont remis leurs pleins pouvoirs?

— Mon secrétaire est à la disposition des délégués de l'empereur.

—La belle finesse! met-on de tels titres dans un secrétaire, derrière un tableau, dans un volume, soit, ou bien cachés dans quelques rideaux, ou dossiers de fauteuils, dans une coulisse, sous la doublure d'un habit, d'une courte-pointe? »

Et l'œil de l'aigle, à chaque objet nommé, ne se détachait ni de mes yeux, ni de ma bouche, ni d'aucun muscle de ma physionomie.

« Pourquoi me faites-vous la guerre? » continua-t-il; « je suis bon maître; vous ai-je mal mené? vous me devez beaucoup; si vous aviez voulu être ferme.

—Si l'empereur avait voulu croire à ma franchise.

—A l'impossible, » et il essaya de rire afin de

faire passer la dureté du compliment pour une vaine plaisanterie. « Allons, soyez bon prince; exécutez-vous, aidez-moi à sortir d'embarras; on ne me fait faire que des fautes, je ne suis environné que d'imbécilles (je répète le mot tel qu'il fut prononcé); je n'avais que deux hommes habiles, vous et le duc d'Otrante; eh bien! tous les deux ont eu la manie de travailler en arrière de moi.

— L'empereur a mal pensé de son serviteur; il a contre lui des préventions fâcheuses; il a récompensé par des rigueurs une admiration positive et un dévouement sans bornes. Je parle pour moi seul.

— Oh! fin seigneur, enfant, innocent!.... Mais oublions le passé, croyez-moi; au dehors, on vous promet *plus de pain que de beurre* (qu'on excuse la trivialité du proverbe, je le cite, car on me l'a appliqué); si je tombe, vous tomberez aussi; puis, de grand-électeur de principauté souveraine on ne vous rendra même pas l'évêché d'Autun, et vous irez mourir dans un séminaire. »

Ainsi le malin me pointillait lorsqu'il vou-

lait me regagner. Je répondis modestement :

« Dans le grand cataclysme que l'empereur me fait craindre, je serais bien mauvais citoyen si j'étais retenu par mes intérêts particuliers.

—Oh ! monsieur, pas de phrases, oui ou non.

— Que puis-je faire, je suis disgracié ?

— J'ai nommé l'impératrice régente, le roi d'Espagne (Joseph) la dirigera ; soyez, avec le prince archichancelier, ses conseillers pendant mon absence ; que je revienne vainqueur, et je réparerai les choses qui vous ont déplu ; voyez les sénateurs, la peur les fait..... (jamais je n'écrirai ce qu'il osa dire, quoique, suivant le dicton populaire, *paroles ne puent point*) ; rassurez-les, engagez-les à ne pas faire de fausses démarches, à ne jamais surtout se séparer de l'impératrice si les évènements sont tels qu'il y ait nécessité à ce que cette princesse sorte de Paris. »

Oh ! si l'empereur avait connu la portée de cette révélation ! ainsi il autorisait, par avance, Marie-Louise à quitter la capitale ; or, celle-là hors Paris, on en devenait le maître ; je mis une triple serrure à ma joie et le laissai dire :

« Enfin, prince, il faut oublier le passé; j'aurais eu envie de vous envoyer traiter de la paix.

— Que l'empereur n'en fasse rien, il m'a suspecté; la méfiance s'en mêlerait encore; il a le duc de Vicence, c'est un homme de mérite et de dévouement.

— Voyons, faites-moi une confidence; que vous a-t-on fait dire d'Angleterre et de Russie? »

Je me tus; lui, reprenant et se remettant à rire :

« En effet, ma question n'a pas le sens commun...; que pensez-vous de ma détermination à l'égard du pape (son retour à Rome qui venait d'être décidé)?

— On n'a pu mieux faire; il faudrait maintenant en faire autant de mes hôtes de Valençay.

—Quoi! déjà?.... Oh! monsieur, l'humiliation serait trop forte.

— Sire, » répondis-je, moi qui avais un vif désir de voir libres les infants d'Espagne, « il est temps encore que ce renvoi vous procure des

concessions dont vous tirerez parti : un mariage qui vous allie Ferdinand VII.

— Ah oui! » s'écria Napoléon en frappant la terre du pied, « je suis bien payé pour croire aux avantages des nœuds de famille ; voyez comment l'Autrichien en use envers moi, et puis je compterais sur le neveu lorsque j'ai été *filouté* par le beau-père (je maintiens le mot sacramentel). »

Là dessus, il me congédia; je ne l'ai plus revu; dirai-je, lorsque je sortis du cabinet, qu'il me sembla être rentré dans la coulisse et avoir fini une scène de comédie, je ne me doutais pas que ce serait la dernière; rassuré cependant sur mon arrestation par ce qui venait de m'être dit, je me disposais à profiter, pour les Bourbons, de toutes les chances qui se présenteraient.

Napoléon s'en alla rejoindre son armée; on sait combien chaque victoire lui devint funeste; comment il marcha vers sa fin, abandonné qu'il fut par sa mauvaise fortune. Dans ce moment, se répandit le bruit d'un fait fort extraordinaire : on prétendit que les gens de service du château des Tuileries, par une nuit éclairée d'un très

beau clair de lune, virent apparaître les fantômes de Louis XVII, de Louis XVI, de Louis XV, de Louis XIV, de Louis XIII et de Henri IV qui, la couronne en main, rentraient dans leur palais.

Le jour du départ de l'empereur pour la campagne de 1812, un coup de vent enleva la bande rouge de l'étendard qui flottait au grand pavillon du milieu, il ne resta donc que les bandes blanches et bleues, anciennes couleurs des Bourbons aînés; on se rappela aussi que, dans la nuit du premier de l'an 1814, une main téméraire alla couvrir ce même drapeau d'un crêpe noir qui, l'enveloppant entièrement, ondulait au gré du vent; ce fut une plaisanterie sinistre, elle causa un vif chagrin à Napoléon.

On a prétendu enfin que le roi de Rome, à la même époque, se réveilla durant plusieurs nuits en pleurant de ce qu'un petit garçon, qui portait comme lui une couronne, le poussait hors de son lit et le jetait à la porte des Tuileries. Marie-Louise s'effraya de cette vision qui se répéta quatre à cinq fois : la superstition plaît à l'homme.

CHAPITRE X.

Agonie de l'empire. — Ma conversation avec le roi d'Espagne (Joseph Bonaparte). — Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely vient augmenter l'embarras de Sa Majesté. — Tous tendent à quitter Paris. — Une jolie Basquaise vient m'annoncer l'entrée de S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Politique paternelle en Autriche. — Je détermine le comte Fabre de l'Aude à ne pas quitter Paris. — Le duc de Rovigo chez moi, lui non moins effrayé que les autres. — Je vais chez la comtesse Olympe D... — Je me sers d'elle pour faire peur au ministre de la police. — Lettre qui me sert à jouer celui-ci. — Mon collègue avec le duc de Rovigo. — Il avale la pilule. — Je tente le dernier coup. — Conseil d'ami que je donne au roi Joseph. — Assemblée du 27 mars. — Elle peut éloigner la catastrophe. — Que je détermine par mon apparition nocturne aux Tuileries. — Effroi de Marie-Louise, du roi d'Espagne, des conseillers impériaux. — Le transfert à Blois du siége de la régence est résolu. — Courrier autrichien. — Leurre du cabinet de Vienne où Marie-Louise se laisse prendre. — J'appelle des sénateurs. — Ce dont je conviens avec eux. — Détails curieux et circonstanciés de ces dernières journées de l'empire. — Les sénateurs pactisent avec les royalistes.

Le roi d'Espagne (Joseph Bonaparte) me pria de venir le voir le 25 mars; on venait de recevoir la veille, ou l'avant-veille seulement, la nouvelle fâcheuse de l'entrée du duc d'Angoulême,

à Bordeaux, et de la réception royale que la ville et les autorités lui avaient faite; tout cela joint aux progrès des alliés plongeait dans une stupeur morne la famille de l'empereur qui ne recevait plus des nouvelles de celui-ci.

Je trouvai le roi se promenant de long en large, il me reçut avec cette politesse exquise qui le distingue, s'informa des nouvelles de ma santé, et enfin me dit:

« Savez-vous la nouvelle?

— Laquelle? « repartis-je, » il y en a tant, et on en fait un si bon nombre.

— Oh! je parle de la seule qui soit vraiment extraordinaire, la rébellion des Bordelais.

— Ah! répliquai-je, il y dans les noms une magie!

— Toutes les communes de la Gironde, des Landes, des Pyrénées-Occidentales, des Hautes-Pyrénées, du Gers, les portions de la Haute-Garonne, où les Anglais ont pénétré, du Tarn-et-Garonne, ont suivi le même exemple; si lord Wellington s'empare de Toulouse, tout le Languedoc suivra le même exemple, et arborera l'étendard des Bourbons; mon frère n'est donc

pas aimé, on n'est pas sincère dans ces provinces, car on lui a prodigué tant de témoignage de respect et d'amour....

— La terreur de la conscription, la persistance des mesures de rigueur, » dis-je, « ont désaffectionné les départements, excédés de la longueur de la guerre et du poids des réquisitions.

— Prince de Talleyrand, voilà trois jours que l'empereur n'a donné de ses nouvelles, et pourtant les alliés marchent sur Paris.

— Je crois le bruit faux, » dis-je, « les alliés n'oseraient pas tenter un si grand coup; mais, puisque Votre Majesté daigne me parler de ce fait, est-ce qu'il ne serait pas plus prudent de prévenir le moment où S. M. l'impératrice et le roi de Rome sortiront de Paris? il vaudrait mieux que, sur-le-champ, ils partissent quand il n'y a pas de danger, que lorsque la certitude du péril jettera les esprits dans un découragement dont les conséquences seront incalculables.

— C'est donc là votre avis;

— Oui, sire.

— Eh bien! c'est le mien aussi; il me semble que les ordres seraient mieux donnés dans une

ville moins exposée, nous pourrions établir à Orléans ou à Blois le siége du gouvernement.

—D'ailleurs,» ajoutai-je, « l'empereur m'a fait l'honneur de me dire que sa volonté expresse s'opposerait toujours à ce que la famille impériale attendît ici l'entrée de l'ennemi.

— Ah! il vous l'a dit aussi.

— Peu de jours avant son départ, c'était le 20 janvier dernier.

— Dans ce cas, prince, comme vous serez appelé au premier conseil que l'on convoquera, je me flatte que vous répéterez les propres paroles de mon frère. »

Sur ces entrefaites, on vint dire au roi que le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely demandait l'honneur d'une prompte audience pour affaire pressée; je voulais prendre congé.

« Non, » me fut-il dit, « restez; vous pouvez, vous devez tout savoir. »

On introduisit l'honorable comte Regnaud : c'était assurément, c'était bien l'homme-lige de l'empereur, le plus dévoué à sa personne; celui-là ne manquait ni de capacité, ni de science; infatigable au travail, toujours soumis aux volontés

impériales, on le savait presque amoureux de l'empereur; eh bien! il nous apparut pâle, la figure renversée, et sans, je crois, me voir d'abord.

« Ah! sire, » s'écria-t-il, « tout est perdu! le bruit de la mort de l'empereur, tué dans une bataille livrée du côté de Montereau, décourage la garde nationale, et relève les espérances des amis des Bourbons. Tenez, sire, voyez ce qu'on m'écrit : on m'enjoint, sous peine d'être brûlé vif, de faire prendre la cocarde blanche par ma légion. »

En disant ceci, il présentait une de ces mille lettres anonymes, occupation ordinaire d'un parti comprimé.

« Se peut-il, comte, que vous croyiez à une nouvelle aussi fausse. L'empereur est plein de de vie; il a hier remporté une victoire décisive; l'ennemi est en pleine déroute, et tout porte à croire qu'il ne se ralliera pas; croyez-moi, allez inspirer aux autres votre courage et votre zèle.

— Je me flatte, » repartit Regnaud, « de faire preuve de l'un et de l'autre pour la personne sacrée de leurs majestés; mais est-ce que S. M. l'impératrice prolongera son séjour à Paris? Ne vaudrait-il pas mieux qu'entourée de tous ses su-

jets les plus soumis, elle allât dans une ville de l'intérieur, à Limoges, par exemple, où l'action du mouvement ne serait pas comprimé?

— Allons, » pensai-je en moi-même, « en voici un autre qui ne demanderait pas mieux que de se sauver; tous ces dévouements effarouchés feront faire quelque sottise à la femme du grand homme, car elle n'est pas une grande femme. »

Je pris congé du roi Joseph; je rentrais à peine chez moi lorsqu'un de mes parents vint me dire qu'il y avait dans la cour un jeune Basque à la figure charmante, mais crotté à faire pouffer de rire, qui voulait absolument me parler; il vient de Bordeaux, prétend-il, dont il serait parti le 16.

A ce mot magique de *Bordeaux*, je donnai ordre que le joli Basque me fût amené; je n'eus qu'à jeter un regard sur son pied, sur ses mains fines et pures, quoique brunies par le hâle, sur les traits délicats de sa figure, pour métamorphoser le courrier masculin en une fille enchanteresse; l'émotion, la fatigue de la route, je ne sais quoi encore, peut-être l'enthousiasme qui se détendait, agissant à la fois, cet hermaphodite

d'apparence tomba évanoui, des hommes s'avançaient pour le secourir.

« Non, non, » leur dis-je, « ce ne sont pas vos affaires, appelez les dames de la maison. »

Celles-ci accoururent, et, une heure après, on me conta que S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême voulant me faire tenir un message, le choix était tombé sur un jeune gentilhomme basque, qui, avec toute sa famille, avait suivi le prince à Bordeaux; lui, ayant reçu ses instructions écrites et de bouche, était rentré chez son père pour l'embrasser avant de partir; mais, dans l'escalier, il s'était foulé la jambe. Sa première douleur, dans ce moment, avait été de songer à la commission de confiance qu'il n'accomplissait pas et à l'honneur dont il priverait sa famille; alors sa sœur, vieille de dix-huit ans, avait pris son costume de déguisement, le bâton qui renfermait les papiers, et ayant appris par cœur les instructions verbales, elle était partie accompagnée d'un brave soldat vendéen. Dans neuf jours, elle avait fait la route à pied, et la force ne lui avait manqué qu'en entrant dans mon cabinet.

Cette délicieuse héroïne que je ne nomme pas, on en saura plus tard la raison, me montra le fanatisme du royaliste porté à son plus haut comble; au seul nom des Bourbons, elle pleurait, elle riait, elle était folle; je ne pouvais croire qu'il fût possible qu'elle ressentît un autre amour, j'étais dans l'erreur, elle m'en fournit la preuve.

Les dépêches reçues de Bordeaux coïncidant avec les autres, je demeurai convaincu de la sincérité des alliés, de leur détermination à ne pas traiter avec Napoléon, et à reconnaître les Bourbons pour souverains français, pour peu que la nation les redemandât; j'avais appris également que l'empereur d'Autriche, qui, par pudeur, n'avait pas voulu s'enrichir aux dépens de sa fille et de son petit-fils, s'était décidé à enlever le trône de France au roi de Rome, afin d'être, lui, souverain plus paisible de toute la Haute-Italie; j'admirai cette capitulation de la conscience paternelle.

Sur ces entrefaites, le comte Fabre de l'Aude vint me voir : c'était l'un des purs de la révolution, l'une des probités de vieille roche, sans courage moral aucun, mais incapable jamais de faire mal.

Sa visite avait pour but de m'annoncer que, bien qu'il eût reçu, comme les autres membres du Sénat, l'injonction de partir avec l'impératrice, il s'était déterminé à demeurer à Paris pour y attendre les événements; il me dit, avec une franchise plus admirable que politique, d'abord ce que je viens de dire, qu'il ne partirait pas, puis il ajouta :

« Prince, tout va mal, le gouvernement pèse trop sur la France, je suis loin de regarder comme une calamité publique la prise de Paris; je ne sais ce qui en résultera, mais je présume que de cette reddition il ressortira quelque chose d'avantageux pour la patrie. De qui attendre ce changement en mieux? je ne peux pas le dire; peut-être nous rendra-t-il nos princes exilés, peut-être contiendra-t-il Napoléon à mettre des bornes à sa dictature? car c'est lui qui gouverne et non pas les lois; je trouve naturel que l'empereur, établi depuis plusieurs années sur un trône que les chances de la guerre ébranlent dans ses fondements, sente lui-même le besoin de se rallier la nation par des concessions qui lui rendront sa liberté. »

Je l'écoutai avec une attention tellement réflé-

chie que d'abord je ne lui répondis pas; puis ensuite, et lui faisant la physionomie la plus gracieuse, je lui demandai de n'avoir aucune réserve, de me regarder comme son ami. Le comte, alors saisi d'un redoublement de franchise, se montra royaliste bien au delà de ce que je le croyais; je méditai ma réponse, je balançai, hésitant, moi aussi, d'aller trop en avant; mais, venant à songer que, dans cette circonstance, il fallait donner beaucoup à la fortune, je lui dis à peu près :

« Monsieur le comte, vos pensées sont celles d'un bon Français, vous avez vu avec sagacité que le moment où nous sommes est celui qui doit rendre à la France ce que nous devons avoir de liberté compatible avec la tranquillité puplique. La révolution dure encore, le fait est positif; il conviendrait à des hommes tels que vous de la terminer; il serait très impolitique, en des conjonctures pareilles, de s'éloigner de Paris, c'est ici que tout se réglera pour le mieux; de quelle manière, je n'en sais rien encore; les évènements nous prescriront la marche à suivre; dans tous les cas, abandonner la ville aux alliés serait une

faute impardonnable. Restons, vous, moi et quelques autres, où nous sommes, afin de répondre aux questions qu'on pourra nous adresser, et de servir d'intermédiaire entre les alliés et les Français. Je vous conseille de tenir le même langage à tous ceux de vos confrères qui ont en vous de la confiance; eux et vous en aurez du profit et de l'honneur. »

Le comte Fabre me quitta. Sa voiture devait être à vingt-cinq pas de mon hôtel, lorsqu'on m'annonça le duc de Rovigo. Avant de raconter ce que nous nous dîmes, il est bon que je prenne le fil de plus haut

Au début de ce volume et lors de mon compte rendu de la fin malheureuse du duc d'Enghien, j'ai cité, pour la première fois, une de mes amies avec laquelle nous avons passé la vie à faire assaut d'épigrammes et d'échanges de bons procédés, selon l'usage commun et le ton de bonne compagnie qui la distingue. Du reste, son royalisme épuré lui avait procuré la mission, dans l'année 1813, d'aller à Hartwell. Elle avait vu le roi, et le roi avait été charmé de la voir.

Madame Olympe du... comptait le duc de Ro-

vigo parmi ses adorateurs. Je craignais que ce garçon de peu d'esprit ne tînt à demeurer à Paris, et comme je tenais, moi, à ce qu'il en sortît, et qu'en même temps je savais à fond que son imbécillité le porterait à prendre pour vrais les fagots qu'on lui présenterait sérieusement, en conséquence j'en préparai un, et je le mis à la disposition *de la femme de qualité.*

J'allai chez elle, à la nuit tombée, avec mes gens, en souquenille grise : avec plus de jeunesse et d'autres dispositions, j'aurais pu me figurer être en bonne fortune.

« Je viens à vous, » dis-je, « pour réclamer un service important, et qui concerne des gens que vous aimez par dessus tou »

Elle me pria de m'expliquer.

« J'ai, » dis-je, « à vous donner une lettre de votre frère (il était émigré et servait dans l'armée coalisée). »

La fine mouche explora la lettre, eut l'air de soupçonner ce qui était, qu'elle n'était pas de son frère. Cependant elle me dit :

« Dans quel but la montrerais-je au duc de Rovigo ?

— Dans celui de servir nos princes légitimes. Il faut absolument que l'impératrice quitte Paris; si les coalisés l'y trouvent, tout sera perdu. La galanterie de l'empereur Alexandre l'emportera sur la politique; il déposera en franc chevalier son épée de bataille aux pieds de Marie-Louise; il s'empressera de la déclarer régente. L'empereur d'Autriche alors ne voudra plus déshériter son petit-fils, et si nous échappons à ceux-là, nous ne savons trop dans quelles mains nous tomberons.

— Mais, prince, de grâce, à quoi servira cette lettre?

— A faire peur au duc de Rovigo, et celui-ci fera peur à Marie-Louise, à ses beaux-frères, à l'archichancelier, à M. Le Brun et aux autres.

— Vous, faire peur au duc de Rovigo, y songez-vous? c'est un homme de courage.

— Oui, sur un champ de bataille, mais dans un cabinet, point. Avez-vous oublié comment, il y a dix-huit mois, Mallet Guidal et Lahorie réussirent à se faire *ducs de la force?* Aujourd'hui nous obtiendrons le même succès; le souvenir de la mort du duc d'Enghien l'engagera à pronon-

cer quelque mesure de prudence : soyez tranquille, je sais mon monde ; je ne me laisse pas effrayer par de gros mots et de longues moustaches. »

Cela fait, je lui donnai lecture de cette lettre.

« Ma chère sœur,

» Nous arrivons, et Dieu aidant, la bannière » de lis remplacera bientôt l'odieux étendard tri- » colore; nous arrivons déterminés à purger la » France des assassins de la famille royale. Pour » ma part, j'ai juré d'attacher à la queue de mon » cheval les meurtriers de monseigneur le duc » d'Enghien, il n'y aura pas de grâce pour eux; » leur supplice peut seul satisfaire aux manes » du héros immolé. Tous nos amis pensent » comme moi ; malheureux le misérable qui le » premier tombera sous nos mains, etc., etc. »

Madame du C... consentit à prendre sa part dans cette mystification ; elle ne manqua pas de tendre le piége où le duc de Rovigo vint se prendre. Dès qu'il eut lu la fatale lettre, il accourut chez moi. Je reconnus à sa mine consternée que mon coup d'épée avait porté. Il commença par me faire part de la victoire de l'affaire champe-

noise, remportée par Napoléon le 27 mars, et qui fut la palme dont il honora son tombeau. Lorsque le duc eut traité ce point, il me regarda entre les deux yeux, et puis, se décidant à parler :

« Croyez-vous, » me dit-il, « que l'impératrice fait bien d'attendre les alliés? Ne sera-ce pas chose honteuse que de la voir fuir devant eux, il me semble.... »

Je l'interrompis.

« Je ne présume pas, » dis-je, « que sa majesté se détermine à sortir de Paris sans un ordre exprès de l'empereur.

— L'ordre... existe..., » dit-il en hésitant.

« Alors pourquoi résiste-t-elle?

— C'est que l'empereur veut que le conseil de régence décide l'opportunité du moment, et, si votre opinion était conforme à la mienne, on pourrait, afin de conserver la majesté de l'empire, proposer à l'impératrice... » Il s'arrêta, et moi, froidement, j'achevai la phrase :

« Un acte de lâcheté ou de faiblesse, si vous aimez mieux; est-ce convenable d'enlever l'impératrice du milieu de ses fidèles sujets?

— Oh ! prince, » me dit le duc de Rovigo furieux, « je ne vous croyais pas d'humeur aussi belliqueuse; mon attachement, certes, ne peut être contesté : j'ai fait mes preuves de bravoure, et, pourtant, je soutiens qu'il sera plus honorable que la femme et le fils de l'empereur sortent aujourd'hui de Paris, lorsque rien ne les y retient, que dans huit jours peut-être, lorsque le départ se changera en fuite. »

Le voyant monté où je le voulais, et craignant de perdre mon avantage :

« Au fait, » dis-je, « je ne vois pas pourquoi je dispute avec vous : comme militaire, vous m'êtes supérieur, et ceci étant un cas de guerre, je soumets mes lumières à votre opinion.

— A la bonne heure, » reprit-il en jubilant, « vous êtes l'homme de France le plus sage, on vous fait entendre raison facilement; c'est donc une chose convenue; il ne s'agit que de faire tenir le conseil, et nous l'emporterons par notre union. Au reste, je vous annonce que l'archi-chancelier est des nôtres : Madame Du....., endiablée royaliste, lui a fait une telle peur de la colère des émigrés que, si on ne sort

pas de Paris, lui tout seul se mettra en route.

Ce propos me fit connaître que la spirituelle femme de qualité m'avait servi par delà mes désirs, et que je pouvais compter sur l'assistance de Cambacérès, l'un des Français en qui Marie-Louise eut le plus de confiance.

Je vis qu'il fallait frapper le grand coup : je vins trouver le roi Joseph, et, ne lui dissimulant pas les inquiétudes des fidèles conseillers de la couronne, j'ajoutai :

« Prince, le péril vous environne; vous devez avoir une égale crainte des dangers du dedans et de ceux du dehors. Ici nous avons les royalistes qui vont prendre les armes, et qui, par leur attaque imprévue, ajouteront à la conflagration générale. Ils peuvent vous égorger, et quelle honte pour l'empire que la captivité de la femme et du fils de l'empereur? Vous-même, savez-vous le sort qu'on vous prépare? N'est-il pas à redouter qu'on vous livre au roi Ferdinand VII, qui doit être déjà rentré dans ses États, comme un gage contre vos prétentions à venir? ne seriez-vous pas exposé tout au moins aux outrages des Espagnols vainqueurs qui pénétreront ici avec les coalisés?

Voulez-vous livrer Paris aux horreurs qui suivent une attaque furieuse? vous chargerez-vous de l'exécration de toute la capitale? La chose dépend de vous; réfléchissez aux conséquences d'une telle responsabilité. »

Le roi Joseph, quoi que depuis on ait pu dire, manqua d'énergie en cette occurrence : il ne possédait pas la vigueur d'ame de l'empereur; il penchait pour la retraite; d'ailleurs, elle lui était expressément commandée par un ordre formel de Napoléon. Dans une telle perplexité, ne sachant que faire et à qui entendre, il se résolut, le 27, à assembler le fameux conseil.

On discuta sur ce qu'il fallait; on mit en avant des sentiments très nobles, et on n'en conclut pas moins à l'évacuation. Cambacérès, quoique trembleur, s'y opposa, je ne sais pourquoi. Cette fausse démarche indisposa tant les Bourbons que, dans le premier moment, ils lui montrèrent peu de bienveillance; enfin Joseph sortit de son calepin une lettre de l'empereur qui ordonnait impérieusement de fuir les alliés et, sous aucun prétexte, de rester, elle ou son fils, dans une ville dont ils seraient maîtres. Le départ fut donc résolu, mais

les criailleries de certains firent que le moment précis n'en fut pas fixé.

Oh! pour le coup, je tentai le dernier enjeu. A minuit, et lorsque toutes les portes étaient fermées aux Tuileries, je m'y présente; je veux parler à l'impératrice : l'état des choses, mon nom font ouvrir les barrières; je suis introduit auprès de S. M., qui me demande ce qui m'amène à cette heure indue.

« La nécessité, » répondis-je, « mon désir de sauver la vie de sa majesté.

— Que dites-vous? que se passe-t-il?

— Un complot est formé : les royalistes demain, ou, au plus tard, la nuit prochaine, tenteront d'enlever le roi de Rome; qui sait même s'il n'y aura pas des mains parricides? ah! votre majesté ne survivrait pas à un pareil malheur.

— Non, sans doute, » me fut-il répondu avec la véhémence pareille qu'elle m'aurait dit : *Monsieur de Talleyrand, je vous prie de donner des gimblettes à mon chien.* Je poursuivis :

« Cette tentative infernale se combinera avec une attaque générale et acharnée des alliés. L'incendie de divers quartiers, le pillage des plus ri-

ches magasins détourneront l'attention publique de ce qu'on entreprendra contre les Tuileries. »

Je poursuivis, je conjurai Marie-Louise de ne pas s'exposer à cette furie de presse. Le départ décidé en principe, je l'engage à faire appeler le roi Joseph, afin de lui faire part de ce qui se passe; l'impératrice, cependant troublée, accéda à ma prière. Nous attendions que le roi parût, lorsqu'un incident, dont je ne m'étais pas mêlé, survint et m'assura la victoire. Voici un courrier qui arrive en parlementaire, porteur d'une lettre de l'empereur d'Autriche : elle prévenait Marie-Louise que son père avait appris qu'un complot effroyable et que des dangers sans nombre allaient s'entasser autour de la mère et du fils. Le père et l'aïeul priait sa fille de s'éloigner d'une ville qui, le surlendemain, serait cernée complètement. La dernière phrase disait à peu près, et je crois bien me rappeler les mots :

« Dès notre entrée à Paris, je réponds de tout. » Nous tenons à effacer la honte de ses entrées » à Vienne, à Berlin et à Moskow. Cette chose » obtenue, soyez sans crainte, ma chère fille, je » veux la paix, on la fera avec mon gendre : on

» lui laissera avec toute l'ancienne France la Bel-
» gique et les départements du Rhin. Allez le
» rejoindre, employez votre tendresse et votre in-
» fluence à accepter ces conditions meilleures
» qu'il ne peut espérer à la suite de si grands dé-
» sastres, ou décidez-le à traiter dans son intérêt,
» dans le vôtre et dans celui de son fils, qui est
» aujourd'hui le mien, etc., etc. »

Dans le temps que nous lisons et commentons cette lettre, le roi Joseph se présente. Je lui rapporte ce qui est projeté, et l'impératrice lui donne connaissance de la lettre. Si on m'eût mis en cette position, et qu'un autre dénouement m'eût été agréable, j'aurais commencé par faire vérifier, d'une part, mes allégations, j'aurais, de l'autre, bien examiné le matériel de la lettre; mais c'est plaisir que de tromper des gens enchantés de l'être. Le roi Joseph donna son consentement; un autre conseil fut tenu pour la forme, et l'évacuation de Paris déterminée eut lieu le 28.

Lorsque je me fus débarrassé de l'impératrice, avec laquelle partirent les grands dignitaires, tous les ducs, les ministres, les chefs de corps, les conseillers d'État, les tribunaux, les administra-

tions, il ne resta d'hommes du gouvernement que moi, car ceux des sénateurs qui ne l'aimaient pas avaient pris la fuite; il ne resta que moi, dis-je, et des agents de la très basse police. Alors j'écrivis au comte Fabre de l'Aude, ainsi qu'à quatre de ses collègues, Lanjuinais, Boissy d'Anglas, de Peré et d'Ambarrère. Le comte Fabre fut le plus leste à venir : il me trouva environné de plusieurs royalistes de choix que j'avais réunis : l'archevêque de Malines, monseigneur de Pradt, M. Bellard, Roux La Borie, Beugnot, Royer-Collard, de Montchal, une douzaine d'anciens noms tous dévoués; je fus à lui, et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre :

« Comte, » dis-je, « voilà la famille impériale partie. Le roi Joseph a lui-même pris la fuite; c'est, en politique, une faute immense, une faute capable de leur faire perdre la couronne; qui quitte la partie la perd. Que pensez-vous de ce qui se passe?

— Ma foi, monseigneur, » me répondit-il, « la catastrophe pèse trop sur nous pour me laisser, au moment où elle nous accable, la facilité de vous exprimer les mouvements de mon cœur. Je

vois que nous sommes dans l'abîme, qu'il faut en sortir, mais comment? je l'ignore.

— Eh bien ! » répliquai-je, en homme qui a son parti arrêté, « ce sera à moi de vous l'apprendre : une seule voie de salut nous reste, rappelons les Bourbons. »

Ces mots, si bien en harmonie avec ses sentiments secrets, ne le frappèrent pas moins que s'il eût senti la foudre tomber sur sa tête. Cependant son émotion, sa crainte peut-être étaient telles qu'il se taisait. Je lui demandai s'il n'était pas d'accord avec nous (en lui montrant mes amis) sur ce point.

« Je ne balance plus, » répondit-il, « dans ce qui nous reste à faire pour assurer le bonheur de la France : s'il dépend des Bourbons, je tomberai à leurs pieds; nous ne sommes pas les hommes d'un homme, mais bien les régulateurs de nos concitoyens. »

A ces mots, divers personnages se rapprochèrent de nous.

« Messieurs, » dis-je, « voici un des nôtres que je vous présente. »

On le félicita, nous nous embrassâmes. Un

grand nombre de sénateurs arrivèrent successivement, et je parvins à leur faire entendre que, dès l'entrée des alliés, le sénat s'assemblerait, et, tout à la fois, prononcerait la déchéance de Napoléon et proclamerait le retour de Louis XVIII au trône de ses pères, auquel on présenterait les bases d'une constitution sage qui, en calmant les inquiétudes, devienne un palladium sacré.

CHAPITRE XI.

Opinion d'un *civil* savant militaire. — Faute du roi Joseph. — La police en fuite. — Le duc de Trévise. — Le duc de Raguse. — Ce qu'il pensait et ce qu'il dit. — Le 29 mars. — J'écris à l'empereur Alexandre pour qu'il vienne loger chez moi. — Sa réponse autographe. — Le duc de Caulaincourt. — Notre conversation. — L'abbé de Pradt. — Épigramme contre lui. — Préparation du mouvement royaliste. — Noms de ceux qui les premiers suivirent le drapeau blanc. — Entrée des alliés. — Détails à ce sujet. — Ma première conférence avec le czar. — J'obtiens qu'il consentira au rétablissement des Bourbons. — Madame Olympe Du... — Madame de Semalé.

Tout était préparé, j'étais certain que je ne trouverais aucune résistance dans les militaires pétris à l'obéissance ; depuis quatorze ans lassés de guerre et ne demandant qu'à jouir de la paix, ils se flatteraient aisément qu'une nouvelle famille royale leur conserverait tous les avan-

tages dont on les avait comblés naguère; d'ailleurs, ces pauvres hommes, si fermes, si grands sur un champ de bataille, étaient tous souples et rampants à l'excès.

Il est rare de trouver dans les militaires officiers et au dessus cette noblesse de sentiment qui fait préférer la misère à l'avancement; à leurs yeux, leur grade est chose sacrée, chose indispensable à leur vie, il n'est aucune humiliation à laquelle ils ne se soumettent plutôt que de s'en laisser priver. Les démissions par point d'honneur politique sont rares, je regarde comme très dignes de louange la quantité d'officiers qui ont pris ce parti en 1830; encore ce n'a été que parmi des nobles que l'on a trouvé cette crainte excessive de manquer à un serment antérieur; j'ai toujours eu un respect extrême pour l'homme qui n'a, dans toute sa vie, prêté qu'un seul serment.

Un des actes qui firent le plus de tort au roi Joseph fut sa proclamation aux Parisiens, dans laquelle il disait qu'il ne les quitterait pas, qu'il s'ensevelirait avec eux sous les ruines de la capitale plutôt que de céder, et qui, entraîné sans doute par des considérations impérieuses, s'é-

loigna de la ville assiégée avant son entier investissement.

Tout était préparé, ai-je dit au début de ce chapitre; on n'attendait que la présence des alliés pour proclamer les Bourbons. La haute police, la préfecture de police, qui seules auraient pu l'empêcher, avaient aussi pris la fuite ,depuis le ministre et le préfet jusqu'aux divers chefs de bureaux; il ne restait que des employés remplis de zèle, mais trop accoutumés à une obéissance passive pour oser remplacer complétement leurs chefs.

Les maréchaux, duc de Trévise et duc de Raguse, gouvernaient Paris avec une autorité toute de circonstance, et qu'ils ne conduiraient pas loin; eux-mêmes, que pouvaient-ils faire, n'ayant pour les seconder que vingt-cinq à vingt-six mille hommes de troupes de ligne? Quant à la garde nationale, il ne faudra, à toute époque de guerre extérieure, la compter que pour des éloges à lui adresser et des décorations à lui donner.

Le duc de Trévise, brave militaire, manquait de capacité politique; parfait sur un champ de

bataille, il ne fallait ailleurs le compter pour rien; homme fait et consommé à la tête d'un corps d'armée, il devenait un enfant de tous points dans la vie civile, où il ne se montrait que rempli de la préoccupation, commune à tout officier, celle d'être mis sous la remise.

Le maréchal Marmont, bien supérieur à celui-là par son esprit, ses connaissances et même son génie, n'était guère plus à redouter; car il voyait trop bien; ne se leurrant plus des illusions napoléoniennes, il comprenait que le terme fatal du grand homme était arrivé, et cette certitude, corroborée de tout ce qui la constatait, lui enlevait cette énergie que détruit l'assurance d'un revers, que tous les efforts humains ne pouvaient détourner.

Je le vis le 28 mars, je mis sous ses yeux l'état des choses, la détermination des souverains de ne plus traiter avec Napoléon, et de rétablir les Bourbons sur leur trône; l'inutilité des efforts de l'empereur pour éviter son destin funeste, et combien il conviendait, en une occurrence de ce genre, de ne pas se laisser entraîner dans sa chute. Le maréchal me parut tout dévoué à Na-

poléon, il ne voulait pas voir ce qui frappait les yeux, il le proclamait invincible dans son enthousiasme, lorsque la froide raison lui démontrait clairement que tout était perdu.

Ses ennemis, certes, ne l'avaient pas aperçu dans ce moment décisif; il ne consentit à aucune de mes propositions, et me répondit qu'il serait fidèle tant qu'il pourrait combattre, ou tout au moins, tant que la nation ne le releverait pas de ses serments. Sur ces entrefaites, il reçut du roi Joseph l'autorisation de traiter de la reddition de Paris; il laissa tomber par terre cet ordre, et il me dit d'une voix étouffée :

« Prince, je suis perdu, on ne verra que le signataire de la capitulation, on ignorera qui m'a ordonné de cesser la lutte, et la France me chargera de ses imprécations.

—Vous les partagerez au moins, » dis-je « avec le maréchal Mortier, qui sans doute signera comme vous. »

Cette fiche de consolation le satisfit peu, et pourtant lui et moi étions loin de prévoir que le nom de M. de Trévise serait oublié et que toute

la responsabilité de cette mesure retomberait uniquement sur lui.

Le dernier jour, l'armée, les élèves de l'École polytechnique, des gardes nationaux, anciens militaires, manifestèrent une bravoure admirable; elle n'empêcha pas la prise des hauteurs de Belleville et de Montmartre. Les barrières allaient être forcées, les maires de Paris vinrent aux deux maréchaux et les déterminèrent à traiter le 30 mars.

Le 30 mars!... Ce devait être un grand jour; on verrait, après vingt-deux ans, l'empire de la royauté; on avait cru l'anéantir dans les proscriptions, l'exil, la captivité et les supplices, et elle renaîtrait jeune et pleine de force.

Je me hâtai d'écrire à l'empereur Alexandre pour le conjurer de venir loger chez moi; à cela peut-être était attaché tout le succès de l'entreprise. Si le czar voulait des Bourbons, le roi de Prusse en voudrait aussi, et lors même que les Anglais et les Autrichiens eussent voulu autre chose, ils auraient été contraints à suivre l'impulsion populaire soutenue par le vœu de ces deux

puissants monarques qui seuls encore auraient guerroyé et vaincu.

J'attendis avec anxiété la réponse, elle fut charmante.

« Prince, je soupçonne que votre intention, » en m'attirant chez vous, est de m'y dresser » un guet-apens, n'importe; la cause que vous » défendez est si belle que, pour m'y trouver » opposé, il faudrait voir contre elle les dix-neuf » vingtièmes des Français. »

Je lisais encore cette épître si parfaite, lorsque je vis entrer le duc de C...; il m'apportait, de la part de Napoléon, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix aux conditions qui lui seraient imposées. Napoléon aurait accepté jusqu'à une régence; et, en retour du service important que je rendrais à la famille impériale, le comtat avec Avignon me reviendrait en souveraineté indépendante pour en jouir ma vie durant, et à ma mort mes héritiers auraient également, avec tous les droits réguliers, la principauté d'Orange, augmentée jusqu'à cent mille ames de population, ou une portion du comtat, Avignon excepté, également populeuse; de plus à moi, six millions de

rente annuelle et deux millions à mes successeurs.

Dès que tout cela m'eut été annoncé et montré écrit de la propre main de S. M. I., le duc de C... entra dans les détails de ce que je devais faire pour gagner l'empereur de Russie. Alors j'interrompis le négociateur.

« Monsieur le duc, » dis-je, « une difficulté s'oppose à ce que j'accepte le rôle qu'on veut me faire jouer. Je ne suis plus le sujet de celui qui vous envoie et je suis redevenu celui de S. M. Louis XVIII; ce sont les intérêts de ce monarque, ceux de sa famille dont je me chargerai dorénavant.

—Qu'entends-je? » s'écria M. de C..., « n'êtes-vous pas grand feudataire de l'empire, grand dignitaire de la couronne; n'êtes-vous plus sujet de S. M. l'empereur et roi?

— Nullement, » répliquai-je; « je me suis soumis à lui en 1799, nous étions égaux, c'est à dire deux Français, lui avec une réputation colossale, moi avec celle d'un homme qui a le sens commun et à qui on accordait quelque talent de conduite et d'habileté d'esprit; nous nous en-

tendîmes et résolûmes la ruine du gouvernement républicain dont la nation ne voulait pas. Depuis, manquant à sa parole, il se fit empereur, et, au lieu de me bien traiter, il n'a cessé de me ballotter, de me chagriner, de me poursuivre avec une persistance qui d'un compagnon a fait de moi un ennemi. A quoi a-t-il tenu qu'un jugement à la d'Enghien ne me mît à mort? Qui m'a sauvé? la bienveillance, la prudence de Cambacérès : or, comme Napoléon était mon égal, qu'il n'a aucun droit à la couronne que celui de l'avoir prise, je me crois très en droit de revenir à mes maîtres légitimes ; et, puisque la France veut un roi, Louis XVIII remonte sur le trône de ses pères, voilà ce que ma franchise ne veut pas vous cacher. »

J'ajoutai ce que je savais, je lui en dis un peu plus peut-être, car on a toujours raison lorsque l'on se grandit en présence de son adversaire, et je jetai le cher diplomate dans un état dont il eut de la peine à se retirer. L'illusion de la puissance impériale était telle que cet honnête homme me voyait déjà pendu à la potence d'Aman. Ne pouvant néanmoins rien tirer de moi, persuadé qu'il

essaierait en vain à me ramener à son bord, il me demanda si je mettrais obstacle à ce qu'il vît l'empereur Alexandre.

« Aucun, » répondis-je, « pourvu que je le voie avant vous.

— Il est l'ami de Napoléon. »

A cette bonhomie trop forte, et vu notre ancienne liaison, je me mis à chanter à son oreille : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, va-t'en voir s'ils viennent!* puis, reprenant le ton sérieux, je lui dis :

« Quoi! vous êtes un vrai politique, et vous faites fond sur les sentiments du cœur; vous admettez la sensibilité en son rang dans le protocole. Que Napoléon demain apparaisse avec trois cent mille hommes, et le czar sera son cher ami; maintenant Napoléon sera heureux si on lui sauve la prison perpétuelle. »

Je crus que M. de C.... se trouverait mal, rien qu'à m'entendre parler. Pour l'achever, survinrent MM. de Sesmaisons, je crois, et l'abbé de Pradt : le premier venait me prévenir que, le lendemain, à huit heures du matin, le drapeau blanc serait relevé, promené dans les rues de Pa-

ris, et qu'on le porterait au devant des empereur de Russie et roi de Prusse. L'abbé, l'un des directeurs de cette tentative, se montra, malgré tout son esprit, si ridiculement belliqueux, que le duc ne put s'empêcher de me dire devant lui :

« Prince, prenez garde à ne pas laisser approcher du feu M. l'ambassadeur en Pologne ; car, s'il vient à faire explosion, chargé comme il est à mitraille, je ne réponds pas de la vie de vos hôtes et de vous. »

Le bon sens de l'*aumônier du dieu Mars* lui fit sentir l'âcreté du badinage ; il balbutia quelques mots et s'en alla, selon toute apparence, continuer à mettre le feu aux quatre coins de Paris.

La soirée du 30 mars s'écoula pour moi à donner des audiences. J'étais le seul homme important demeuré à Paris, et on m'accordait un pouvoir que je n'avais pas, et dont je profitai sans façon. Je continuai de catéchiser les sénateurs, qui s'empressaient de m'inviter à les conseiller, et surtout de me mettre à leur tête : je le leur promis.

Je craignais un mouvement antiroyaliste. J'eusse été moins inquiet s'il se fût divisé et s'il

eût eu des républicains et des bonapartistes en collision dans la rue ; je tournai donc mes soins vers ce dernier moyen ; j'envoyai des émissaires sûrs vers les jacobins qui sommeillaient. J'aurais presque voulu qu'il restât dans la ville un ou deux régiments pour former le noyau impérial ; mais les deux maréchaux, en capitulant, les avaient tous fait partir ; je me rabattis sur la garde nationale, ne pouvant pas croire que, tout entière, elle abandonnât Napoléon.

Ainsi je préparais tous les éléments d'une révolution nouvelle : union des royalistes pour marcher au succès, division des centres, tout me seconderait. Ma maison était le rendez-vous de tous les amis des Bourbons : ils accouraient à moi avec l'empressement égal que, plus tard, ils ont mis à me fuir. Alors ils ne juraient que par moi, n'espéraient qu'en moi et ne voulaient que moi pour chef. Ainsi va le monde, et celui-là est bien fou ou bien sot qui se figure qu'il demeurera perpétuellement dans la situation où une circonstance favorable l'a porté.

Je ne me livrai pas au repos dans la nuit du 30 au 31 mars. Ce ne fut que vers les quatre heure

du matin de ce dernier jour que je reçus l'assurance positive que S. M. l'empereur de Russie logerait chez moi. Dirai-je que plus de quatre-vingts hôtels lui avaient été offerts, entre autres ceux des plus foncés bonapartistes : j'aime à croire que ceux-ci voyaient dans cette petite bassesse une sauvegarde pour leur mobilier somptueux.

Le 31 mars, à neuf heures du matin, M. de Vauvineux parut le premier sur la place Louis XV, où tous les royalistes s'étaient donné rendez-vous : M. de Chateaubriand y arriva aussitôt que lui. Ils furent rejoints par MM. de Lévis (Leo), de Lostanges, de Quinzonnas, d'Hautefort, de Montmorency (Mathieu), de Montaignac, de Tholozan, Royou, de Périgord, de Luxembourg, de Rippert, Michaud, Pigeon, Thibaut de Montmorency, de Vitrolles, Dalberg, de Jaucourt, Beurnonville, ces trois-ci ayant déjà promis d'accepter la nomination que le sénat ferait de l'abbé de Montesquiou-Fezensac et de moi pour former le gouvernement de transition, le passage de Bonaparte à Louis XVIII. Les comtes d'Adhémar, le marquis de Louvois, le comte de Semalé, de Kergorlay, le marquis de La Roche-Jacquelin, le ba-

ron Charles de Newkerque et trente ou quarante encore furent les premiers à présenter le drapeau blanc à la populace étonnée de Paris.

Presqu'en même temps accoururent dans leurs voitures décorées de rubans et de flammes royalistes mesdames de Choiseul, de Semalé, de Montlezun, de Soyecourt, de Vaudineux, de Rohan, de Duras, de Mailly, de Dubois de Lamothe, de l'Hospital, etc., qui, avec un dévouement admirable, affrontaient les dispositions incertaines du gros des citoyens, de la garde nationale et de la police. La comtesse Olympe Du .... courait en calèche sur le boulevart, distribuant des cocardes, auxquelles depuis quinze jours travaillaient les dames bien pensantes; aussi, au moment venu, il s'en trouva des corbeilles toutes remplies dont on gratifia les premiers venus.

Ce cortége descendit la rue Royale, il alla sur les boulevarts, à la rencontre des alliés, peu grossi il est vrai; beaucoup le regardaient avec indifférence, quelques uns avec colère, le plus grand nombre avec plaisir; mais Napoléon n'était pas mort, et on ne cessait de redouter le lion en vie. Un détachement de garde nationale se montra

même hostile; mais, lui passé, les autres laissèrent faire, la police ne parut aucunement, ce qui augmenta mes espérances; car, à tout instant on venait me raconter ce qui se passait, et j'augurais beaucoup de cette nonchalance apparente.

Les barrières livrées au dehors, à l'armée alliée, s'ouvrirent seulement le 31 à midi, heure marquée pour l'entrée des souverains qui, à la tête de trois cent mille hommes, pénétrèrent dans Paris par la porte Saint-Martin, le faubourg de ce nom et les boulevarts. L'empereur Alexandre, ayant à sa droite le roi de Prusse et le prince de Schwartzenberg, chefs de l'armée autrichienne, à sa gauche, le grand-duc Constantin, son frère, s'avança le premier, accompagné d'un état-major brillant et nombreux. Les troupes, habillées avec soin, ne présentaient pas cet ensemble misérable, ni cet aspect hideux sous lesquels on les avait dépeintes naguère dans les bulletins français.

Une foule innombrable de Parisiens garnissaient les contre-allées, chaque fenêtre ouverte était remplie de monde. Les drapeaux blancs étaient déployés de toutes parts. Le silence morne

qui régnait d'abord cessa vers le théâtre des Variétés; on commença à entendre crier *Vive le roi! vive Alexandre! vive Guillaume! vivent les alliés!* de l'empereur d'Autriche, pas un mot; ce monarque, mal conseillé dans l'intérêt des siens, n'avait pas hâté son voyage, il se trouvait maintenant à Dijon; il en résulta que son absence donna gain de cause au parti des Bourbons.

LL. MM. conduisirent l'armée des coalisés aux Champs-Élysées; là ils la passèrent en revue, et ce soin de première étiquette pris, chacun, talonné par la faim, se rendit au logis qui lui avait été assigné. L'empereur Alexandre vint chez moi. Instruit de son approche, je vins l'attendre à la porte de la rue de mon hôtel, mais un aide de camp arrivant d'abord me dit que S. M., voulant ne descendre de cheval que dans la cour, me priait de rentrer au pied de l'escalier. Cette attention si gracieuse me charma, et j'allai prendre position où l'on me l'avait indiqué.

L'empereur, ayant mis pied à terre, daigna m'embrasser affectueusement, il écouta ma très briève harangue, me répondit en Henri IV affamé, et, après un court temps de repos dans le

salon et dans sa chambre, passa dans la salle à manger. Je voulais avoir l'honneur de le servir, mais il s'y opposa avec une persistance parfaite, il me contraignit à prendre place. Le dîner fut vite expédié. L'empereur savait qu'il restait beaucoup à faire; et moi, qui connaissais la valeur des minutes, je tenais à battre le fer pendant qu'il était chaud.

« Prince, » me dit S. M., pendant qu'on lui servait le café, « prenez votre tasse et passons dans *votre cabinet*, j'ai force choses à vous dire.

— L'empereur, » répliquai-je, « oublie qu'il est chez lui. »

Après l'assaut ordinaire de compliments, nous trouvant seuls, puisque nous étions sortis du salon, S. M. s'asseyant, en *m'en demandant la permission*, tant sa fatigue était entière, me contraignit à faire comme lui.

« Eh bien! prince, » poursuivit-il en interrompant un débat qui m'était personnel et que je tais par cette raison, « que pensez-vous de ce qui se passe?

— Je ne craindrai pas, » repartis-je, « d'être démenti par l'empereur, si je lui dis que la Pro-

vidence vient de briser la verge dont elle s'était servie pour châtier la nation.

— Oui, oui, c'est cela, je regarde ma présence à Paris comme un miracle; oui sans doute, Dieu veut ceci, Dieu seul conduit tout ceci; j'y vois son doigt marqué pleinement; mais quels seront les conséquences, les résultats de ceci?

— La paix de l'Europe, la consolidation des trônes, le raffermissement de la morale, enfin la fermeture irrévocable de la révolution. (Je croyais, certes, ce que je disais; je le croyais avec pleine confiance du cœur : quel aigle assez perspicace aurait pu, dès ce jour, apercevoir dans l'avenir tout ce qui s'y est trouvé?)

— Je le désire, » répliqua l'empereur; « mais comment parvenir à ce grand, à ce beau résultat?

— Par une mesure de sagesse, de justice, en rendant aux Bourbons le trône de France.

— Et l'empereur d'Autriche? » me fut-il dit.

« Comme père, il souffrira sans doute; mais, en sa qualité de souverain, il doit préférer l'intérêt de son peuple à ses affections de famille. Avec le roi de Rome, Napoléon régnera toujours

dans quelque lieu qu'on le mette, dans quelque position qu'on le place. Les Français, avec son fils sur le trône, n'obéiront qu'à lui et non à la régente : dès lors, sire, tout est en question; dès la coalition dénouée, dès la France reposée, la guerre recommencera terrible, implacable, et si ses chances sont pour Napoléon, malheur aux dynasties régnantes; instruit par l'expérience, ne croyant plus à leurs serments d'amitié, il les renversera, dépécera les États et donnera ces fragments sans force à ses créatures.

— Vous avez raison, prince, oui, vous avez raison, la guerre actuelle est entre cet homme et nous une guerre d'extermination; nous ne pourrons traiter sûrement avec les Bonaparte; mais, d'un autre côté, quel droit avons-nous pour imposer les Bourbons aux Français s'ils n'en veulent pas?

— La réponse à cette forte objection est faite. Les Français en voudront, ils en veulent et ils vont en fournir les preuves à l'empereur : acceptera-t-il comme tels une déchéance de Napoléon et de sa dynastie et un rappel de S. M. Louis XVIII que le Sénat prononcera et demandera l'adhésion

du Corps législatif, celle du conseil de la commune de Paris, du conseil du département de la Seine, des grandes villes de tout le royaume, enfin celle des grands dignitaires, des cours de justice, des tribunaux, des généraux de l'armée?...

— Mais à ce compte, prince, ce serait toute la France.

— Oui, sire, toute la France, moins quelques jacobins incorrigibles et une poignée de bonapartistes à sentiments. »

L'empereur se mit à rire, puis prenant la parole:

« Vous flattez-vous de séparer les militaires de.... Bonaparte?

— Eh, mon Dieu! » dis-je, « ils seront les premiers à saluer le soleil levant; nos guerriers si terribles l'épée à la main, ils sont pires que les courtisans en politique; la frayeur de perdre leur solde les rendra toujours souples comme des gants; mais, » ajoutai-je et en parodiant un vers du rôle d'Achille dans la tragédie d'Iphigénie en Aulide:

Mais c'est perdre le temps en des discours frivoles,
Il faut des actions et non pas des paroles.

« Que l'empereur se rende à l'empressement des

Russes et des Français qui brûlent de le voir. Je vais rassembler le Sénat, et je suis certain d'en obtenir tout ce que je viens de dire. »

J'allais sortir lorsque Alexandre, me retenant : « Avant tout, » me dit-il, « il faut un gouvernement provisoire, nous ne savons à qui nous adresser. »

J'admirai alors mon étourderie qui me faisait oublier l'essentiel; je fis part à S. M. du choix déjà fait des cinq membres qui formeraient le gouvernement provisoire, je les lui nommai, il les connaissait tous et approuva; alors je le priai de me permettre de lui présenter une dame fidèle entre les fidèles, et qui, je le savais, attendait avec une impatience de mort de pouvoir solliciter de S. M. le retour des Bourbons, ses idoles chéries : c'était madame Du....; elle n'eut pas la première audience; madame Semalé, animée du même amour, l'avait déjà devancée; j'avais négligé de le dire; Alexandre m'ayant demandé qui était cette dame, je la lui fis connaître en deux mots, et la permission accordée de la lui amener, j'allai la chercher.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Madame Du... chez le Czar. — Colloque entre Caulincourt et moi. — L'abbé de Pradt, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. — Nomination du gouvernement provisoire. — Abbé de Montesquiou. — Sa manie. — Duc de Dalberg. — Comte de Beurnonville. — Marquis de Jaucourt. — Baron de Vitrolles. — M. de Chateaubriand. — Les souverains alliés à l'Opéra. — *Où sont les bonapartistes.* — Histoire d'un Louis XVII. — Déchéance de Napoléon. — Ses alliés me rendent justice. — Nouveau ministère français.

En sortant de chez l'empereur de Russie, je passai d'abord dans une chambre où m'attendaient le duc de Dalberg et le général comte de Beurnonville. Je les charmai en leur apprenant qu'ils étaient agréés; je m'étonnai de ne pas voir avec eux le marquis de Jaucourt et l'abbé de

Montesquiou : ni l'un ni l'autre ne pouvaient se débarrasser de la foule qui déjà sollicitait la récompense de son dévouement et qui les assiégeait dans l'escalier de mon hôtel ; il fallut, au pied de la lettre, les envoyer délivrer par M. de Beurnonville, qui dut faire évacuer le passage au moyen des sentinelles russes. Cependant je conduisis la comtesse Olympe Du... auprès de l'empereur ; elle se jeta prestement à ses pieds ; lui la releva avec ses belles manières, en s'écriant :

« Eh madame! que faites-vous? jamais noble épouse de preux ne s'est agenouillée en face d'un chevalier.

— Sire, » répondit-elle avec véhémence, « on se prosterne devant Dieu pour en obtenir une grâce, vous êtes son représentant; accordez-nous le bonheur que votre seule majesté peut nous rendre; notre joie sera double de revoir Louis XVIII conduit par le grand monarque du Nord.

— Il est donc bien vrai que la France chérit encore cette famille respectable?

— Elle avait seule hier notre amour, aujourd'hui il dépend de l'empereur d'en obtenir une partie.

— Ainsi les dames françaises sont royalistes, c'est parfait; elles partagent votre enthousiasme?

— Oui, oui, sire, et leurs maris, et leurs proches aussi, et tous les autres encore.

— Dans ce cas, » répliqua l'empereur, car je crois me rappeler presque exactement ce colloque, « dans ce cas, ce seront les Français qui rappelleront leurs princes, nous n'aurons eu d'autre mérite que de le leur ramener; qu'eux se prononcent déterminément et vite, et ils obtiendront ce qu'ils paraissent tant désirer. »

Madame Du..... allait riposter lorsqu'on vint avertir Alexandre qu'un général français demandait à le voir. Je partis, et madame Du... avec moi, celle-ci tellement folle, tellement en délire, qu'elle marchait en chancelant comme une personne ivre.

C'était le duc de Vicence, si je m'en rappelle bien, qui nous remplaça. Son influence me tourmentait peu; j'étais sûr que les injustes inculpations touchant le meurtre du duc d'Enghien qu'on ne lui épargnerait pas énerveraient son crédit, et qu'il perdrait à se justifier le temps qu'il lui aurait fallu pour la défense de son maître.

Comme j'étais à me déshabiller, le duc de Vicence survint. Dès que nous fûmes seuls :

« Vous avez, » dit-il, « levé le masque ?

— Non, » répondis-je, « j'ai seulement poursuivi la guerre que depuis six ans on m'a déclarée avec une constance déplorable.

— L'empereur est bien fâché de ce qui s'est passé.

— Je le crois.

— Allons, ne boudez plus; réparez le mal que vous avez fait, vous aurez une principauté souveraine, celle des sept îles de l'Adriatique : aimeriez-vous mieux le comté de Nice, quatre cent mille ames avec vingt millions comptant; une somme pareille de meubles, argenterie, tableaux, bijoux et six millions de rente viagère, dont deux millions à votre famille, avec la principauté de Monaco avec une population de cent mille ames?

— J'aurai mieux : la paix universelle, l'Europe tranquille, les bénédictions de la France; est-ce avec un tel leurre qu'on peut me prendre? Suis-je un enfant? Duc, allez porter à votre maître mon dernier mot : IL EST TROP TARD. Il y a des ins-

tants décisifs qu'on ne doit pas dépasser; lorsqu'on le fait, il n'y a plus moyen de reculer. »

Caulincourt, véritablement attaché à Napoléon, me sollicita avec chaleur; je lui échappai, grâce à l'abbé de Pradt qui força la porte. A entendre celui-ci, il avait tout fait pendant cette journée, et il venait afin qu'en retour de son coup de main je le misse dans le gouvernement provisoire : il y aurait tout bouleversé. Je dus cependant lui fermer la bouche et le contenter en le nommant grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. Celui-là, avec tout son esprit, ne devina pas que c'était un poste où certes il ne ferait pas de vieux os. La bouffonnerie d'un choix pareil aurait fait mourir de rire tout Paris en une autre circonstance; mais dans celle-ci les évènements immenses arrivaient avec tant de rapidité, que ma plaisanterie passa inaperçue. L'abbé, *ex-aumônier du dieu Mars*, gagna à ces fonctions de quelques jours le grand cordon et dix mille livres de rente dont il a joui jusqu'à sa mort.

Cette nuit encore, je dormis peu, je la passai presque tout entière à recevoir les sénateurs demeurés presque tous à Paris; je les encourageai,

ils en avaient besoin, Bonaparte leur faisant plus de frayeur que le diable. Je trouvai des récalcitrants, ceux-ci presque tous furent d'anciens nobles, s'avisant, eux déjà, d'être fidèles *quand même*. Celui qui fut le plus tôt gagné, parmi les incertains, qu'on le devine..., c'est le comte Grégoire. Oui, vraiment il topa d'abord au principe, et puis il se mit à faire du jacobinisme royal. C'était à en lever les épaules. Cet homme-là, dis-je, ne tardera pas à se ruiner; il a la rage d'écrire, et les sottises qu'il imprimera tarderont peu à dégager les Bourbons de la reconnaissance qu'ils lui devront pour sa part de consentement à la déchéance.

Le 1er avril 1814 fut un grand jour : le sénat, rassemblé sous ma présidence, écouta les rapports qui lui furent faits; je déclarai, au nom des monarques alliés, qu'aucun ne reconnaîtrait désormais Bonaparte, ni sa famille; que cette exclusion donnée, les mêmes souverains laissaient au peuple français le choix du gouvernement à établir et la nomination de la famille royale qui régnerait sur nous. On m'écouta avec un silence religieux, puis on convint qu'il était impossible

de déterminer aussi promptement de l'avenir de la nation; qu'avant tout d'ailleurs, et pour sortir de l'anarchie où l'on était depuis le départ de la régente, il convenait d'abord de nommer une autorité souveraine provisoire qui régulariserait les actes à venir.

En conséquence de cette détermination, on décida que le gouvernement transitoire serait formé de cinq membres, savoir : moi président, l'abbé de Montesquiou-Fezensac, le duc de Dalberg, le marquis de Jaucourt et le comte de Beurnonville. Le baron de Vitrolles devint le secrétaire d'État de ce nouveau pouvoir exécutif. Ainsi ce monsieur qui, la veille, était conducteur des diligences, le lendemain fut l'un des acteurs les plus importants du drame qu'on allait jouer.

La réputation de l'abbé de Montesquiou datait de l'assemblée constituante; il s'y était fait une renommée d'éloquence facile. On l'y avait cru un administrateur accompli, et de plus il avait su, tout en demeurant prêtre, se revêtir du manteau philosophique, ce qui ne lui avait pas nui. Louis XVIII, grand amateur des voltairiens, je ne sais trop pourquoi, faisait un cas infini de ce

capitan, je savais que déjà il lui destinait *in petto* un portefeuille.

Dès la mort de Louis XVI, l'abbé de Montesquiou était devenu, à Paris, le chef suprême du gouvernement occulte que le régent et puis le roi avaient opposé jusqu'en 1814 à la Convention, aux comités, au Directoire et à Bonaparte. Assurément ce gouvernement avait peu fait; on lui devait les malheurs de la Vendée, la pauvre levée de boucliers en 1799, les désastres de Lyon. J'aime à croire qu'il n'avait dirigé ni les poignards de la conspiration d'Aréna et de Cerrachi, ni l'explosion de la machine infernale; mais il devait prendre tout à son compte la série de sottises et d'âneries qui avaient amené la perte du duc d'Enghien, de Pichegru, de George Cadoudal et de ses Vendéens intrépides; tels étaient les droits de l'abbé de Montesquiou; quant à son caractère, le voici : faiblesse, jactance, nonchalance, esprit froid, fin, peu étendu, mais brillant. C'était un personnage très en état de dresser un rapport, de combiner une intrigue, d'en assembler les fils...; là s'arrêtait sa puissance, l'action lui devenait impossible. L'abbé n'aurait su jamais conduire à

une réussite heureuse ce qu'il aurait préparé avec tant de sagacité ; déguisant son impuissance complète sous une réserve froide, une paresse digne, il ne parlait que pour recommander d'attendre... Attendons, attendons..., ce mot ne sortait pas de sa bouche.

« Le roi, » disait-il, « est vieux, est lassé ; laissons-le dormir sur l'une et l'autre oreille. »

Ce n'était pas *le roi* qu'il aurait dû dire, mais plus franchement M. l'abbé de Montesquiou-Fezensac ; oui c'était celui-là qui, accablé du poids de sa nullité vieillie, avait besoin, non de lutte ou de marche rapide, mais de repos et d'inertie complète et perpétuelle. Le mal que celui-là a fait en 1814 aux Bourbons et à la France est incalculable ; il a lui seul assumé sur sa tête la moitié de 1815.

Le duc de Dalberg, dont j'ai tracé ailleurs le caractère, était très propre à remplir le poste provisoire qu'on lui confiait. Il en était de même du marquis de Jaucourt, homme d'esprit, de sens, philosophe sage, calviniste par dessus le marché, ce qui, en avril 1814, procurait au gouvernement provisoire un vernis libéral (le libéralisme com-

mençant à naître) qui lui rallierait la faction jacobine, dont le *Constitutionnel* est devenu depuis l'étendard.

Le comte de Beurnonville, militaire distingué, connu dans l'armée, était encore un choix excellent : il n'embarrasserait pas, il s'effacerait au moment convenu, et il ne formerait obstacle en aucun temps, en aucun lieu ; je pouvais donc me regarder comme le chef réel du gouvernement provisoire, à cause de la liaison étroite qui existait entre l'abbé de Montesquiou, le duc de Dalberg et moi, bien que, divisés souvent de votes, les mêmes principes, les opinions pareilles nous réunissaient.

Mais j'allais trouver une pierre d'achoppement dans le sixième personnage du gouvernement provisoire, dans le plus infirme de tous, dans M. de Vitrolles enfin, le chef du comité royaliste et occulte que déjà Monsieur, comte d'Artois, avait établi en France, et qui se préparait à contrecarrer tout ce que l'on ferait au nom de Louis XVIII.

Le baron de Vitrolles, Provençal, de noblesse de robe, âgé de quarante ans en 1814, était dé-

voré de tous les feux réunis du ciel natal, d'un corps ardent, d'un royalisme impétueux, irrité contre tout Français qui avait servi l'*usurpateur*. Le gouvernement provisoire lui était odieux; il voyait en nous des *satellites de Bonaparte*. L'abbé de Montesquiou ne lui plaisait guère davantage à cause de ses manières voltairiennes, de sa tolérance philosophique. Le baron de Vitrolles ne voulait aucun accord avec les bonapartistes, aucune concession de circonstance; il fallait, selon lui, tout réserver aux fidèles, et, par un acte prompt, effacer la révolution, et, dès le 1er avril 1814, rétablir la France comme elle était en 1789 : c'était folie, et peut-être pis. Il fallut donc lutter en commençant : je vis le péril, je me hâtai d'en donner connaissance à Louis XVIII. Ce sage monarque, avant son retour, paralysa des imprudences qui eussent achevé de tout perdre avant que rien fût gagné.

Le gouvernement provisoire, nommé le sénat, désigna une commission qui devait délibérer sur les mesures à prendre dans la circonstance. Quant à nous, notre soin premier fut d'adresser

aux Français une proclamation dans le but de les rallier à la cause de la légitimité.

Quand je rentrai chez moi, j'allai rendre compte à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse de la besogne de la matinée; tous les deux en parurent charmés, le dernier surtout, à qui Napoléon était insupportable, et qu'il redoutait pis que du feu; ils n'avaient vu en ce jour-là que des royalistes; ils demeuraient donc convaincus que la majorité des Français voulait les Bourbons; S. M. prussienne me demanda pourquoi je n'avais pas placé M. de Chateaubriand dans le gouvernement provisoire.

« Sire, » répliquai-je, « personne ne le remplacerait à la brèche où il combat avec tant de valeur. »

En effet, sa brochure *de Bonaparte et des Bourbons*, imprimée avec tant de courage et de promptitude, et qui parut ces jours-là, produisit une sensation immense, elle acheva d'écraser le gouvernement impérial. Je savais que son auteur s'attendait à être du nombre des cinq. Je ne le choisis pas, par la crainte que ce beau génie ne

mêlât trop de poésie au positif dont nous avions tant besoin. M. de Chateaubriand ne me pardonna point mon oubli : ce fut un rude adversaire que j'eus encore à combattre.

Il est à remarquer que, dès le 2 avril 1814, les royalistes se divisèrent et ne s'entendirent plus : ce fut une seconde confusion de la tour de Babel.

Le soir, les souverains alliés se rendirent à l'Opéra sur ma prière. J'avais organisé la compagnie de telle sorte que chaque femme vêtue de blanc, coiffée en blanc, tenait à la main un bouquet de fleurs blanches ; les hommes avaient au chapeau une cocarde, et à la boutonnière une cocarde blanche pareillement. Des vivat accueillirent Leurs Majestés, et une voix unanime leur demanda les Bourbons. On y revint à trente reprises, et ce cri les accompagna dans les rues où ils passèrent. Sur la place Louis XV, une multitude les conjura de leur rendre une famille chérie, un père désiré de ses enfants.

« Mais où sont donc les bonapartistes? » me dit l'empereur.

« Il n'y en a plus, sire ; la France ne renferme

que des sujets dévoués de la maison de Bourbon.

— Que le sénat se prononce, et cette belle cause sera gagnée.

— A demain donc, sire, le rétablissement de la légitimité. »

A deux heures du matin, l'on me réveilla : j'avais donné l'ordre que mon sommeil ne fût pas respecté, tant je craignais une fausse démarche.

« Qu'est-ce ?

— Un messager de Joséphine.

— Elle a peur; la pauvre femme, je n'ai point pensé à elle. »

C'était un parent de cette auguste dame; il m'apportait une révélation étrange; la voici tout entière :

« Joséphine venait, comme veuve du vicomte Alexandre de Beauharnais, d'épouser le général Bonaparte. Celui-ci était à peine à la tête de l'armée de l'Italie en 1796, lorsqu'une dame, amie de la nouvelle mariée, lui conta que Louis XVII, détenu à la prison du Temple, en avait été enlevé positivement au jour même où, comme défunt, on l'ensevelissait. Caché d'abord

dans Paris pendant deux mois environ, chez la dame Baratrice, il en était sorti pour être transporté dans la Vendée. Là, deux attaques consécutives d'empoisonnement, et trois tentatives dans le but de le livrer à ses premiers bourreaux, avaient déterminé Charette et Stofflet, seuls en possession du secret, à faire partir le jeune roi pour Lisbonne.

» Toutes les preuves possibles, celles écrites surtout de ce fait, furent mises sous les yeux de madame Bonaparte. On voulait, par elle, gagner son mari, dont la réputation pointait, et l'engager, avec le concours de son armée victorieuse et de celle des Piémontais et des Napolitains qui se trouvaient dans ces parages, de tenter la contre-révolution.

» Joséphine, en vraie folle, topa au projet; elle en écrivit à son mari, qui la fit outre-quereller par ses frères Joseph et Louis; il lui fit défense de se mêler de billevesées pareilles, et Joséphine donc rompit la négociation, et les choses en restèrent là. Plus tard Napoléon, devenu premier consul, s'étant rappelé la chose, se fit dire par sa femme le nom de la dame entremetteuse : il l'en-

voya chercher. Elle était morte depuis un mois, mais son fils vivait; il répondit à l'attente de Bonaparte, et remit dans ses mains les papiers montrés auparavant à Joséphine, et dont sa mère ne s'était plus dessaisie; de plus ce monsieur, sorti d'une des plus illustres familles du département de Paris, instruit des détails de l'affaire, la révéla complètement au premier consul; il en résulta pour celui-ci une rapide et superbissime fortune, que son seul nom et sa position ne suffisaient pas à expliquer, et qui, depuis, a eu des vicissitudes, sans jamais redescendre pourtant. Aujourd'hui même, et plus que jamais, son étoile se ravive; tout me prouve que le secret mystérieux est pour lui un bon talisman; *que M. le baron de R.....t passe sa vie à le redouter, il fera bien :* à bon entendeur salut.

» A entendre Joséphine, Napoléon, dès ce jour-là, obtint la preuve entière et irréfragable de l'existence de Louis XVII; il en recueillit de toutes parts des lumières, si bien que souvent il disait dans son interrègne : « Quand je voudrai, je semerai la discorde dans la famille du prétendant. »

1814 venu, Joséphine avait reçu de Napoléon l'ordre exprès de me communiquer ce que je rapporte. Il envoyait un double, certifié conforme par lui, des actes, titres, pièces, documents, en un mot tout, hors les originaux, et les originaux seuls étaient nécessaires; car, comment s'embarquer dans une affaire aussi capitale sur la foi d'écrits sans valeur; je ne m'y arrêtai pas un moment; je ne vis là qu'une des mille roueries dont Fouché avait donné le modèle, et je congédiai l'honnête parent de Joséphine, en lui recommandant un secret dont la divulgation exposerait sa vie. Lui, qui en comprenait l'importance, a tenu parole, et, tant qu'il a vécu, n'en a soufflé mot; aussi sa réserve lui a toujours valu une position fort agréable et quelque argent comptant.

Je ne perdis pas une heure pour faire à S. M. Louis XVIII le récit de la bizarrerie de cet incident, dont je ne parlai ni à l'empereur de Russie ni au roi de Prusse. Le premier, à la suite de la seconde visite qu'il fit à la Malmaison, me parut instruit de ce fait bizarre; il me demanda ce que j'en pensais.

Je battis la campagne d'abord afin de prendre

conseil avec ma diplomatie ; puis, affermi sur mes étriers :

« L'empereur sait qu'en temps de guerre et envers les ennemis toutes ruses sont bonnes.

— Une ruse...., je ne vois pas pourquoi Joséphine voudrait....

— Et si Bonaparte veut par là diviser les royalistes, si la guerre civile vient à s'allumer entre eux, lui ne profitera-t-il pas de leur querelle?

— Soit ; mais si Louis XVII existe?

— Eh bien! qu'il paraisse, l'heure est favorable; les juges naturels (les monarques alliés) sont assemblés ; qu'il réclame ses droits avec ses titres, alors on le reconnaîtra ; mais si un prétendant apparaît sans preuves ou si les preuves nous sont communiquées sans la présence du prétendant, la prudence diplomatique veut qu'on se refuse à donner dans le panneau. »

L'empereur, ne me paraissant revenu qu'à demi, me dit :

« Vous avez raison, il faut que Joséphine me fasse connaître le lieu où se cache le fils de Louis XVI ; Napoléon doit le savoir.

— Tout me prouve qu'il lui sera plus facile de réunir çà et là des documents que de vous procurer la vue du jeune roi ; en attendant, poursuivons la restauration de la monarchie, les monarques ne feront faute pour la diriger. »

L'empereur me crut sur parole, je n'allai pas à la Malmaison, et Joséphine s'avisa de le laisser mourir tout à coup d'une esquinancie fâcheuse ; dès lors, il ne fut plus parlé de Louis XVII.

Le 2 avril (je reviens sur mes pas), le sénat réuni en nombre comptant, et après avoir entendu le rapport de la commission, vota d'une voix unanime : 1° la déchéance de Napoléon Bonaparte et du droit d'hérédité établi dans sa famille ; 2° le cri du serment de fidélité imposé au peuple français et à l'armée.

Ce grand coup d'État fut aussitôt affiché, publié, proclamé dans Paris et envoyé à toutes les villes du royaume pour qu'il reçût sa pleine et entière exécution ; moi-même je me rendis en hâte auprès des deux souverains ; ils étaient ensemble et allaient se rendre à je ne sais quelle revue ; je les abordai en agitant au dessus de ma tête le decret du sénat.

« Voilà, » dis-je à L. M., « la rupture de notre chaîne; Napoléon ne règne plus sur nous; vivent les Bourbons!

—Ah! oui! » s'écrièrent les deux grands princes, « vivent *les Bourbons et* VIVE CELUI A QUI ILS DOIVENT LEUR COURONNE!

—J'aime à voir, » dis-je en riant, « que Vos Majestés se rendent justice.

—Monsieur de Talleyrand, » répliqua d'un ton sérieux le roi de Prusse, « ne feignez pas de prendre le change, notre propos s'adresse, *non à nous qui aurions accepté pour chef du gouvernement français le premier venu, si la nation nous l'eût présenté*; mais le Monck de la France, celui qui, par son dévouement et son énergie, a seul remis la couronne au front de ses maîtres légitimes, vous enfin. »

Je demeurai ému et charmé de cet éloge; au reste, je crois l'avoir mérité, et ce qu'il y a de mieux, c'est que j'ai, une deuxième fois et à un an de distance, recommencé la même besogne.

L'empereur de Russie reprenant parla de la même manière, et tout cela fut dit devant plus de cinquante royalistes français, qui en eurent une

jalousie furieuse, leur physionomie ne put la cacher; Alexandre, s'en étant aperçu, se pencha à mon oreille:

« Prince, » dit-il, « il y a ici des gens que votre belle action importune, je crains que vous n'obligiez que des ingrats. »

Moi, voulant détourner la conversation qui devenait embarrassante, je communiquai à LL. MM. la composition du cabinet provisoire: *affaires étrangères*, comte de Laforest; *justice*, Henrion de Pansey; *intérieur*, comte Beugnot; *guerre*, le général comte Dupont; *marine*, baron Malouet; *finances et trésor*, baron Louis; *police générale*, comte Anglès; *directeur général des postes*, Bourienne. Les ministres titulaires avaient tous abandonné Paris, et dans ce moment formaient autour de l'impératrice le soi-disant conseil de régence.

CHAPITRE XIII.

Les souverains se prononcent contre Napoléon. — Harangue du czar au Sénat. — Maladresse du Sénat. — Les maréchaux abandonnent Napoléon. — Défection de Cambacérès et de Rovigo. — Position pénible du duc de Raguse. — Napoléon vaincu épouvante les alliés. — Traité de Fontainebleau. — Abdication de Napoléon. — Détails politiques. — Fautes commises par les royalistes. — Monsieur entre à Paris. — Ceux qui firent foule autour de ce prince, — Ma première conversation avec lui. — Nous nous brouillons. — Désagrément que le czar lui fait éprouver. — Le gouvernement provisoire se démet. — Millions donnés à Monsieur et dévorés par ses amis.

Dès le 1er avril, le conseil du département et municipal de Paris s'était prononcé par une proclamation foudroyante, dont j'avais tiré bon parti pour déterminer le sénat à prononcer la déchéance; ce grand acte obtenu, je demandai aux deux souverains de faire à leur tour une déclara-

tion éclatante qui rassurât les Français, je tenais à les engager irrévocablement avant la venue de l'empereur de Russie; en conséquence, nous prîmes jour; il fut convenu que, le lendemain 3, le sénat en corps viendrait leur présenter le décret de déchéance.

La chose eut lieu, nous partîmes du Luxembourg en cortége de cérémonie, escortés seulement de la garde nationale, afin de constater l'indépendance de notre détermination; je haranguai l'empereur Alexandre au nom de ma compagnie, et lui, après nous avoir répondu de la manière la plus bienveillante, ajouta :

« Un homme qui se disait mon allié est arrivé dans mes États en injuste agresseur, c'est à lui que j'ai fait la guerre et non à la France, je suis l'ami du peuple français; ce que vous venez de faire redouble encore ces sentiments, il est juste et sage de donner à la France des institutions fortes et libérales, qui soient en rapport avec les lumières actuelles; mes alliés et moi ne venons que pour protéger la liberté de vos décisions; pour preuve de cette alliance durable que je viens contracter avec votre nation, je lui rends tous les

prisonniers français qui sont en Russie. Le gouvernement provisoire me l'avait déjà demandé, je l'accorde au Sénat, d'après les résolutions qu'il a prises aujourd'hui. »

Ce discours fut le dernier coup de massue sous lequel l'empire s'écroula ; les partisans ou plutôt les employés du gouvernement de Bonaparte ne doutèrent plus de sa ruine, nous les vîmes tous abandonner l'empereur et la régente revenir à Paris, et protester de leur dévouement à la dynastie légitime; ceux que des circonstances retardaient sur la route envoyèrent leur adhésion signée au décret de déchéance donné par le Sénat, le 2 avril, et promulgué le 3, officiellement.

Le Sénat, charmé du succès de son œuvre, s'avisa de vouloir la compléter : enivré des caresses qu'on lui prodiguait, il se crut quelque chose, il alla jusqu'à s'imaginer que ce serait lui qui rendrait la couronne à Louis XVIII; en conséquence, il crut pouvoir lui dicter des conditions; j'essayai de l'arrêter dans cette nouvelle voie, mais les jacobins du corps, redoutant pour leur avenir, persistèrent à vouloir lier le roi ; nous, et le Sénat à peu près d'accord, bâclâmes une charte

qui devint sa perdition; un article surtout jeta sur ce corps, au fond vénérable, un mépris dont il ne se releva plus, celui par lequel la dotation du Sénat devenait propriété particulière à chaque sénateur.

Dès ce moment il y eut un cri d'indignation, un *tolle* universel contre l'avidité de nos pères conscrits : leur enfant chéri, attaqué d'abord par l'avocat Bergasse, le fut après par tous les royalistes. Les souverains le virent éclore avec peine, et le mécontentement alla au point que les sénateurs n'osèrent plus se montrer.

En revanche, les salons de l'empereur de Russie, qu'ils abandonnaient momentanément, furent envahis par la foule immense des militaires de haut grade, tous venant à la curée, tous jurant de leur amour, de leur fidélité servile envers une famille que, la veille, ils auraient envoyée au supplice : Berthier, Ney, Macdonald, Mortier, Serrurier, Pérignon, Davoust, Masséna, Marmont, Oudinot, Victor accoururent les premiers; ils avaient hâte de fuir Bonaparte; il n'en resta pas un seul, parmi ses grands officiers, pour lui adoucir l'amertume de sa position.

Les alliés étaient ébahis de tant d'ingratitude et d'effronterie, ils s'étaient attendus à voir des héros, ils ne rencontraient que des valets brodés; tout ce qui était enfant de la république se pressait de se donner; les seuls nobles qui avaient pris du service dans les maisons militaire et civile de Napoléon conservèrent quelque pudeur à ce moment décisif, ils ne se pressèrent pas, tandis que Soult, Suchet, Augereau, Brune, Davoust, dès que les communications furent libres, ne trouvaient jamais leur tête assez abaissée à leur gré devant le trône restauré.

Dès le 9 avril, Cambacérès envoya son adhésion, l'architrésorier l'ayant devancé; le même jour, je vis paraître le duc de Rovigo, il était pâle, embarrassé; mais, à l'entendre, il n'avait occupé la police que pour la rendre agréable aux Bourbons; il me conjura de parler de lui si favorablement, qu'on se vit dans la nécessité de lui rendre son portefeuille; il alla même plus loin; car, dans la vivacité de son zèle, il offrit par mon organe, au gouvernement provisoire, de faire la police en son nom et contre les partisans du pouvoir déchu.

J'ai bien vu dans ma vie des voltes-faces; celle-là les surpassant toutes me fit tomber de mon haut. Je répondis au duc que je lui conseillais de se tenir tranquille et à l'écart : « surtout les royalistes, » ajoutai-je gaîment, « ont pour vous tant d'estime qu'ils vous redoutent, et ils pourraient, dans cette occurrence, vous faire un mauvais parti. »

Lui alors me contraignit à lui donner un ordre, afin que le *Moniteur* insérât dans ses feuilles son adhésion à la déchéance ; je fis selon son vœu, avec d'autant plus de contentement que je le voyais se perdre, et à l'avance je le punissais ainsi de ses calomnies odieuses; il n'a pas jugé à propos de donner place dans ses mémoires à la démarche que je révèle aujourd'hui.

Le maréchal Marmont parut avec un front soucieux, il comprenait de quel poids funeste il venait de charger sa réputation, il n'avait fait que céder à la nécessité, et on lui reprocherait ce que la fatalité seule l'avait contraint à faire. La joie du bon duc de Valmy était celle d'un enfant, il avait repris son cordon rouge de Saint-Louis dès le 2 avril, et on reconnaissait en lui

un contentement véritable. Son fils, autre héros, pensait comme lui à cette époque comme pense aujourd'hui son brave et illustre petit-fils.

Monsieur marchait vers Paris; Louis XVIII se disposait à quitter l'Angleterre, les autres princes accouraient de leur côté; mais Bonaparte ne s'éloignait pas encore; cantonné à Fontainebleau, dernière retraite du lion traqué, il réunissait autour de lui une armée encore formidable sous la conduite d'un pareil chef; chaque jour lui enlevait plusieurs de ses chefs, et chaque jour aussi venait augmenter le nombre de ses grognards invincibles; cet homme faisait peur à tous, tous craignaient de le pousser à bout; les Anglais mêmes tremblaient à la pensée de la résolution qu'il pourrait prendre; lord Castelreagh vint chez moi nuitamment, il me conduisit auprès d'Alexandre; là il nous conjura de faire un pont d'or à Bonaparte, de lui accorder tout ce qu'il demanderait, n'importe l'importance du pays; il alla même jusqu'à proposer que la Sardaigne lui fût offerte.

Le lendemain où ceci avait été convenu, le duc de Vicence reparut; il portait l'*ultimatum* de

son maître, que nous acceptâmes à belles baise-mains; c'était, comme on sait, l'île d'Elbe en toute souveraineté, et une rente annuelle sur le grand-livre de deux millions, dont un reversible à Marie-Louise; protection de son pavillon contre les Barbaresques; don des duchés de Parme, Plaisance, Guastalla à Marie-Louise, pour passer à leur fils; gratifications de rentes annuelles faites à la famille, inscrites sur le grand-livre, savoir: 300,000 fr. à Madame mère, 500,000 au roi Joseph et à sa femme, 200,000 au roi Louis, 400,000 à la reine Hortense et à ses enfants, 500,000 au roi Jérôme et aux siens, 300,000 à sa sœur Éliza, 300,000 à Pauline; que ces princes et princesses conserveraient leurs meubles et immeubles, un milliou à Joséphine, un établissement convenable au prince Eugène, hors de France; remise par lui du domaine privé et extraordinaire sur lequel on préleverait deux millions que lui, Napoléon, distribuerait à son gré; il rendrait les diamants de la couronne, la liste civile paierait ses dettes, douze cents hommes de sa garde au moins le su raient à son embarquement; la frégate de

son passage lui appartiendrait, il emmenerait quatre cents de ses braves; facilité, aux Français qui le suivraient, de rentrer après trois ans de séjour à l'île d'Elbe, etc.

Ces conditions approuvées, acceptées, signées par les délégués de toutes les puissances, sans excepter l'Angleterre qui, par là, lui reconnut son titre impérial, il se détermina, le 11 avril, à signer l'acte d'abdication conçu en ces termes :

« Les puissances alliées, ayant proclamé que » l'empereur était le seul obstacle au rétablisse- » ment de la paix en Europe, l'empereur, fidèle » à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui » et ses enfants, au trône de France et d'Italie, et » qu'il n'est aucun sacrifice, même de sa vie, » qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la » France. »

Ce fut le dernier acte de sa grande et première tragédie. Il hésita néanmoins encore, ne voulut pas d'abord partir; enfin, le 20 avril, il se mit en route, et, conduit par les commissaires de la Russie, de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Prusse, il traversa la France, gagna la côte de

Fréjus et débarqua heureusement à l'île d'Elbe, où l'on pensait que désormais il ferait son paisible séjour.

Ici, encore, je ne m'abaisserai pas à contredire un pillard, un misérable qui, ayant arrêté à main armée les voitures de la reine de Westphalie, osa dire, pour se disculper, qu'il tenait des Bourbons et de moi en leur nom le mandat d'aller assassiner Bonaparte sur la route. Le mépris public m'a suffisamment vengé.

Le gouvernement provisoire poursuivit sa course au milieu d'une foule d'embarras renaissant chaque jour; la facilité avec laquelle le peuple et l'armée s'étaient soumis aux alliés inspirait à ceux-ci des prétentions qui devenaient désagréables; par exemple, la remise spontanée des places fortes occupées par nos troupes dans toutes les parties de l'Europe avait été déjà exigée; nous avions répondu qu'un tel acte de souveraineté appartenait au roi.

Ce refus irrita les monarques, ils me reçurent plus froidement; on parla de nous abandonner, par forme de punition, aux émigrés et aux royalistes fanatiques.

« Qu'on le fasse, » répliquai-je, « et avant deux mois, la France entière aura repassé sous l'obéissance de Napoléon. »

Cette ferme réplique en imposa; on ne nous dit plus rien, mais notre cœur était déjà brisé : nous voyions à quelles mains le pouvoir allait être remis; on connaissait quelle influence le comte de Blacas d'Aulps exerçait sur le roi, et laquelle aussi l'abbé de Latil et le comte Jules de Polignac s'arrogeaient sur Monsieur; il y avait en outre une foule de volontés occultes, d'autorités mystérieuses qui tarderaient peu à se développer, et sous lesquelles nous serions accablés. Le clergé parlait déjà de ressaisir la dîme, de se réintégrer dans ses biens vendus ou non, la noblesse de province menaçait du roi et des alliés les détenteurs de ses domaines.

Au lieu de compléter la fusion si habilement commencée par Bonaparte, on vit, dès la chute de celui-ci, les royalistes se retirer à part d'abord et ensuite entre eux se trier, se séparer : ici furent les tièdes; là les échauffés; plus loin, les ardents; au sommet, les fanatiques; qui n'est rentré qu'avec la famille royale a seul des droits à sa faveur; on

redresse les listes des émigrants, année par année, mois par mois, semaine par semaine, presque jour par jour.

De là, et la royauté n'est pas encore reconstruite qu'elle est minée, ébranlée, menacée de chute; qu'elle renferme des signes de désorganisation. La paix régnait naguère parmi les citoyens, et voici la discorde venue avec les haines, les imputations, les mensonges, les calomnies, les dénonciations, les inculpations fallacieuses, ses compagnes ordinaires; les étrangers sont surpris à leur tour de voir tant de castes, de classes, de catégories, de bandes, de groupes se détestant, s'accusant, s'anathématisant les uns et les autres et tous se proclamant à part purs et parfaits, montrer que la défiance devient vertu envers chacun en particulier.

Les femmes surtout, les femmes firent germer parmi nous mille semences de haines diverses et d'insoumission : chaque fois qu'elles voyaient un bonapartiste résigné, un républicain soumis, on accourait à eux, et là, à force d'insultes, d'outrages, d'impertinences, on les repoussait et des gens qui, au fond, ne demandaient pa

mieux que de pactiser avec eux, ils s'en faisaient en un tour de main des ennemis irréconciliables et d'autant plus dangereux qu'ils avaient de l'énergie, de la force et de la popularité.

Ce fut de cette façon qu'en moins de dix mois tous les militaires qui s'étaient les premiers déclarés royalistes tournèrent le dos, et à la vue de Bonaparte accoururent à lui comme à leur prince légitime, comme à leur libérateur; et puis on s'étonna de leur détermination. Je le demande, que leur restait-il à faire lorsque, depuis le 3 avril 1814, on n'avait pas voulu entendre parler d'eux : ce qu'il y a de plaisant, c'est que leur volte-face vers Bonaparte leur fut imputée à crime universellement.

Monsieur, comte d'Artois, entra dans Paris le 12 avril, ai-je dit. Ce fut une belle, une heureuse journée. A voir l'œuvre générale, on aurait pu la croire unanime. S. A. R. fut reçue avec des transports, des acclamations qui lui firent présumer possible tout ce que lui et les siens enfanteraient. De cette erreur funeste découla une longue suite de calamités publiques.

Ce prince, dès son arrivée, vit autour de lui

l'abbé de Latil, les évêques et archevêques de la Fare, de Caux, de Vintimille, de Crouy; de Talleyrand-Périgord, mon oncle, grand-aumônier de France, cardinal, archevêque de Paris; de Clermont-Tonnerre, MM. les ducs de Maillé et de Fitz-James, MM. de la Tour-du-Pin, de Chastenay, de Gain-Montaignac, de la Roche-Aymon, de Gand, de Chambord, de Sesmaison, de Wals, de Chabrillant, de Bourbon-Busset, Charles de Maillé, de Bréon, de Puységur, d'Escars, Armand et Jules de Polignac, de Puyvert, de Vitrolles, de Bourmont, de Marcellus, de la Bourdonnaye, etc., etc.; que sais-je encore?

Des femmes, ayant des pensées égales, une même ignorance des choses, ne se doutant pas de l'aplomb de la nouvelle France, étaient toutes persuadées qu'au moyen d'un fouet de poste on ferait rentrer à mille pieds sous terre les parvenus insolents. Dans le premier mois, ceux-là insultèrent ceux-ci; la riposte fut si cruelle, si dure, si véhémente, malgré la présence des alliés, que la terreur saisit les messieurs d'autrefois. Aussi se hâtèrent-ils d'appeler le pouvoir à leur aide. Hélas! que pouvait le gouvernement, ballotté

entre les divers partis, mal servi par les ministres? il ne savait à quoi se résoudre, et, comme il hésitait encore, voici Bonaparte qui s'empare de tout.

Avant de raconter les évènements extraordinaires de 1815, je dois compléter l'histoire de ceux de l'année précédente; Monsieur, le soir même de son arrivée vers onze heures, me fit appeler. Dès qu'il me vit :

« *Monsieur de Talleyrand,* » dit-il, « qu'est-ce que ce gouvernement provisoire qui s'est installé de lui-même? Où a-t-il pris son autorité, son droit?

— Dans la nécessité, monseigneur, » répliquai-je. « Si, le 1er avril, le gouvernement provisoire n'avait agi, le 2, un gouvernement central, au nom du roi de Rome, s'installait.

— C'est un conte; dès le 31 mars, tout Paris nous appelait.

— Ah! monsieur! » m'écriai-je tristement « que l'on a eu hâte d'égarer Votre Altesse Royale. Non, la cause de la légitimité n'était pas gagnée ni le 31 mars, ni le 1er avril, ni le 2 même; elle ne l'a été que le 3, après le décret de dé-

chéance rendu par le Sénat et l'approbation des corps constitués et des souverains. Le 31, une poignée de royalistes ont sillonné les boulevarts, mais seuls, sans suite, sans aucune sympathie : la terreur de grands souvenirs, d'une part; l'ignorance dans laquelle la capitale était du sort de votre famille de l'autre; l'action de la police; tout, en ce jour, paralysa si bien le mouvement royaliste, que, le soir venu, plus de trente, des soixante proclamateurs du matin, étaient rentrés chez eux, pâles et consternés, croyant tout perdu.

— Cela est étrange..., fort étrange..., très étrange, » répéta le prince en arpentant sa chambre; « on m'a juré que l'enthousiasme avait, ce jour-là, accompagné l'unanimité, et vous avez mal vu les choses.

— J'étais pourtant à les diriger, et du moins on ne dira pas de moi, prince, que, me tenant à l'écart, j'ai profité des circonstances sans m'être exposé au péril. »

La vivacité me fit jeter à la légère ce propos dont la portée fut terrible. Je vis le prince pâlir; il s'arrêta, bégaya : je me sentis perdu et perdu sans ressource. Je venais de commettre une faute qui

ne me serait jamais pardonnée. Ah! quelle école! elle était faite... Ce fut ma seconde depuis douze ans. Je me tus, le prince reprenant avec aigreur :

« Que se passe-t-il donc? quel mal-vouloir égare le gouvernement provisoire? Convenait-il à son royalisme de refuser aux monarques la remise des conquêtes de l'usurpateur? Dans quel but a-t-on répondu ainsi? veut-on déjà nous brouiller avec les puissances?

— Je répondrai à Monsieur que l'acte en question est d'une telle importance que le gouvernement provisoire, en se le permettant, se serait rendu coupable envers le roi. Savez-vous, Monseigneur, qu'il s'agit de cinquante-quatre places fortes, gage par lequel la France peut espérer de se relever de ses malheurs?

— Tout cela est bel et bon; mais les souverains le veulent et on ne doit pas le leur refuser. Quant à moi, je vous avertis que je ne veux pas relever du gouvernement provisoire; je ne le reconnais pas. Tout ce qui s'est fait depuis 1789 est une suite d'usurpations. Je suis ici au nom du roi que je représente; je prends en main l'administration. »

Touché de la rigueur de ces paroles, je tombai de mon haut. Voici donc, pensai-je, comment on me récompense d'une couronne rendue. Ces gens-là vont faire tant de fautes que, les étrangers partis, ils tarderont peu à être eux-mêmes congédiés. Peu charmé de continuer un pareil colloque, je me tus, me contentant de dire que je ferais part à mes collègues des volontés de Monsieur : sur cela, je fus congédié.

Je me rendis chez l'empereur de Russie, qui leva les épaules lorsque je lui eus conté la chose. Monsieur y vint peu après que je fus sorti; il venait, en qualité de lieutenant-général de la couronne, traiter d'un cas d'administration. Alexandre l'arrêta dès qu'il eut pu deviner de quoi il s'agissait, et d'un ton sec et ferme à la fois :

« Altesse royale, » dit-il, « je vous préviens que, pour la régularité du service et en raison des convenances, il faut, avant de vous mettre à la tête du pouvoir, que le gouvernement établi se démette et vous accrédite à sa place; nous l'avons reconnu en qualité de pouvoir exécutif; ce serait lui faire un affront bien gratuit que de le traiter sans cérémonie. J'espère, » poursuivit le Czar et d'une voix

plus solennelle, « que la maison de Bourbon n'oubliera, dans aucune circonstance, qu'elle doit la couronne au zèle, à l'énergie et à la fidélité du prince de Talleyrand. »

Un coup de foudre aurait moins étonné Monsieur que ces rudes paroles.

« En vérité, » reprit-il, « depuis mon entrée en France, je ne vois que des agents qui nous ont remis en main le sceptre que je croyais que mon frère ne devait qu'aux souverains ses alliés.

— Monsieur, » je vous le répète, « la régence serait aujourd'hui en pleine activité si le prince de Talleyrand, si le gouvernement qu'il dirige eussent fait pour l'impératrice autant qu'ils viennent de tenter pour la cause sacrée du roi. »

On doit présumer que le conseil donné à S. A. R. par le noble autocrate ne servit qu'à me faire haïr un peu plus.

Quant à moi, j'avais couru porter ceci à mes collègues; ils étaient furieux, entre autres M. de Montesquiou, qui prétendait retenir l'autorité jusqu'à la venue prochaine du roi. Je le laissai pérorer à son aise, et, quand il eut achevé, je le re-

pris en œuvre, lui montrai le péril pour nous dans une lutte avec l'héritier présomptif de la couronne au moment de son retour; chacun nous abandonnerait; il valait mieux se retirer avec les honneurs de la guerre, et les rieurs et le bon droit de notre côté. M. Jaucourt topa à mon plan. On entendit le duc d'Alberg; il aurait voulu faire comme l'Abbé; mais Beurnouville ayant pris de mes almanachs, il fut déterminé que nous donnerions sur-le-champ notre démission entre les mains de Monsieur. La chose eut lieu sans retard, après toutefois que nous eûmes intimé les ordres exprès de hâter le retour du pape dans ses États d'Italie, la cessation de l'embargo mis sur les cardinaux demeurés prisonniers, encore en France, ainsi que sur l'infant don Carlos retenu à Perpignan, tandis que son royal frère suivait paisiblement la route de Madrid; enfin nous déshéritâmes de leur rang, par décret du 13 avril, la cocarde et le drapeau tricolores : les couleurs royales lui furent universellement préférées.

Le premier acte de Monsieur fut de recevoir soixante millions que l'intègre baron de la Bouillerie ramenait de Blois, en vertu des traités; savoir :

quarante millions en diamants, quatre millions en vaisselle plate, deux millions d'objets précieux et quatorze millions en or, monnaie et pièces neuves de vingt et quarante francs à l'effigie de Bonaparte; cette somme ne fit pas un long séjour dans les coffres de l'État où le roi ne trouva rien.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Dilapidation. — On me propose de rentrer au séminaire. — Fautes commises. — Comtesse Potoska. — Ce que je lui dis. — *Les commères languedociennes*. — Anecdote historique. — L'abbé d'Erse. — Le dîner de Louis XVIII. — Récompense des grands services. — Louis XVIII, portrait de ce grand monarque. — Certificat de véracité. — Mon désappointement. — Ma juste colère. — L'empereur Alexandre vient à mon secours. — Il me venge. — Rouerie royale. — Je prends ma revanche. — Baiser de Judas. — Détails.

Dès que le gouvernement provisoire se fut démis de ses fonctions, nous fûmes cinq qui rentrâmes dans la vie privée; les quatorze millions revenus de Blois furent tout à coup diminués dans une matinée, d'un quart à peu près (trois millions cinq cent mille livres), que les

courtisans qui environnaient le prince se partagèrent avec une légèreté qui nous charma.

Le même jour, une convention folle abandonna les cinquante-quatre places fortes encore défendues par nos troupes et renonça à toute autre limite de la France que celle existante au 1er janvier 1792. Les munitions de guerre et de mer, les armes, bagages, approvisionnements de siéges et de camp, renfermés dans ces citadelles, seraient à jamais perdus pour la France; les prisonniers rendus réciproquement, et en retour du sacrifice de la valeur d'un milliard, et consommé d'un trait de plume par S. A. R., on nous accorda la paix.

Une telle mesure indigna l'armée et les vrais royalistes; les alliés ne revenaient pas d'avoir tant obtenu sans, de leur part, qu'ils eussent à rendre quelque forte indemnité; les dupes, les sots et les malins portèrent aux nues la loyauté de Monsieur. La comtesse Potoska, sorte de vieille folle polonaise, précieuse à faire avoir des vapeurs, s'avisa de s'écrier devant moi en raison de ce beau trait d'extravagance :

« Ah! que Monsieur est grand!

— Oui, madame, » repartis-je, « mais à la

manière des fossés; plus on les creuse, plus on leur ôte de la terre et plus ils augmentent d'étendue. »

Le mot fit fortune, il n'est pas de moi, je ne veux pas me parer du bien d'autrui; *suum cuique.*

Au nombre des pertes que Monsieur imposa à la France, je compterai onze mille canons en bronze et mille en fer, trente-un vaisseaux de ligne, douze frégates, des corvettes, des péniches, etc. Une guerre d'extermination n'aurait pu produire un résultat aussi funeste.

J'avais pris mon parti, je m'étais mis de côté, je regardais faire. Ne voilà-t-il pas qu'un beau matin entrent chez moi monseigneur de Clermont-Tonnerre, évêque, comte, pair de Châlons, de la Fare, évêque de Nancy, le marquis de Rivière, qui, au nom du prince, me proposent de me jeter dans un séminaire, d'entrer en retraite et de reprendre mon ancien habit.

Dirai-je que je fus anéanti d'un coup pareil; j'en étais frappé, je n'osais croire à son existence et me demandais si j'étais bien éveillé; cependant la mauvaise humeur me gagna, et je répondis à

mes exorcistes de manière à leur ôter la fantaisie de se charger une autre fois d'un pareil message; la façon dont je m'y pris me fut inspirée par le souvenir d'une anecdote que ma mère m'avait contée, dans ma jeunesse, et qui, dès ce moment, n'était jamais sortie de ma mémoire, la voici :

Dans une des villes du Languedoc, ou mieux en sa capitale, Toulouse, il y avait une marquise d'Assonne, femme d'esprit, beaucoup du grand monde, qui depuis longtemps, ayant jeté son bonnet par dessus les moulins, ne se tourmentait guère d'une réputation dont d'ailleurs elle aurait fait bon marché. Les dames de la ville qui la repoussaient de leur intimité ne la voyaient que dans les occasions solennelles où les maisons sont ouvertes par l'usage à ceux qui s'y présentent; d'ailleurs la haute position de cette marquise, tant du côté de ses grands parents que de celui de son mari, ne permettait pas qu'on lui fît l'impertinence entière, celle de fermer sur elle la porte des bonnes maisons.

Dans une circonstance, madame Le Mazurier, femme de M. le procureur général du parlement de Toulouse, étant relevée de couche, l'usage or-

donna des visites solennelles, dont la marquise d'Assonne ne fut pas dispensée; elle arriva au moment où la nouvelle accouchée était environnée d'un gros d'amies qui, faisant le fonds du cercle, restaient à demeure dans la chambre; là, chaque fois que des dames de vertu ou galantes venaient dire leur mot et partir, Dieu sait de quelle façon on tombait sur leur friperie, et comme on déchiquetait leur bonne ou mauvaise réputation.

La marquise, écoutant parler ces commères, comprit comment, à son tour, on la draperait après sa retraite; aussi, loin de s'en aller, elle demeura, espérant que la phalange causeuse se dissoudrait, que quelques unes de celles-là partiraient et qu'alors les suivant, on diviserait sur toutes ce qu'on aurait dit d'elle seule si elle fût sortie d'abord.

Elle se trompa dans son calcul. Les amies ne se séparaient pas, elles soupaient ensemble ce soir-là. Or, comme la visite de la marquise se prolongeait outre mesure, madame la procureuse générale lui proposa de rester pour souper aussi.

« Je ne le peux pas, madame, » répondit la marquise, se déterminant enfin sur le parti qu'elle

avait à prendre; « je veux m'en aller; mais, voyant de quelle manière vous accommodez les dames qui viennent vous voir, je dois croire que, moi partie, on ne m'épargnera pas ici, et afin qu'à l'avance je prenne ma revanche, voici, mesdames, ce que, dans Toulouse, on dit de vous cinq : vous madame Le Mazurier, on prétend que l'enfant que vous venez de mettre au monde est le vrai portrait de l'abbé de Beaumont, grand-vicaire de notre archevêque; vous, madame d'Olive, que vous a qui veut ; vous, madame et chère cousine de Papus, qu'un valet de chambre vous dédommage de votre pruderie apparente; à vous, madame de Bonrepos, on vous donne deux conseillers de grand'chambre, un chevalier de Malte, un officier d'infanterie, votre neveu; et vous enfin, madame de Lagorrie, on affirme que vous ne pouvez garder une jolie caméristé, à tel point vous les lutinez. Quant à moi, j'ai eu tous vos maris, la moitié de vos amants, et j'ai dit fi! du reste. Adieu, maintenant, point de gêne sur mon compte, surtout point de secret; car, pour ma part, je vous affirme que je ne le tiendrai pas,

et redirai à toute la ville la scène où, certes, je ne joue pas le plus vilain rôle. »

Cette philippique, d'un genre nouveau, débitée avec une volubilité sans pareille, surprit, consterna si bien l'assemblée, que ces femmes, bien que furieuses, n'eurent pas le loisir de riposter. D'ailleurs, qu'y avait-il à dire à une personne qui s'exécutait elle-même avec tant de franchise et de dévergondage. La marquise d'Assonne tint sa parole, et la bonne compagnie de Toulouse, pendant quinze jours, ne fut occupée que des révélations à brûle-pourpoint, qui avaient fait connaître les allures de la procureuse générale et de ses amies; ce fut une vraie jubilation pour les collets montés de l'endroit.

Je tiens cette anecdote piquante d'un abbé d'Ercès, homme de qualité, satyre réel, prêtre sacripan, rude étalon de cour, comme le nommait Champeenets, qui, l'ayant connu vieux, le qualifiait plaisamment de Priape en ruine, le confondant avec les antiques statues de ce dieu des jardins.

Revenons à moi et à 1814; croirait-on qu'à la suite du coup de collier que je venais de don-

ner, je demeurai seul pendant quelque temps; les amis de Monsieur me qualifiaient d'apostat; ce prince me faisait mauvais visage, ne pouvant se consoler de me devoir quelque chose. Or, sa froideur apparente attirait sur moi l'attention de tous; je me nourrissais de couleuvres. L'empereur Alexandre ne revenait pas d'une pareille ingratitude, il me faisait fête du retour du roi; le roi, à l'entendre, réparerait tout, me rendrait pleine justice, récompenserait la grandeur du service que j'avais rendu; le roi querellerait Monsieur; enfin il m'annonçait des merveilles; pauvre imbécille! je les tenais pour vraies. Ce fut bien pis, le roi venu; or, écoutez cette belle première réception.

Louis XVIII, qui, en 1791, le 22 juin, avait quitté la France en sa qualité de comte de Provence, Monsieur, frère du roi, débarqua souverain, le 24 avril 1814, à Calais; le 28, il arriva à Compiègne, où je ne pus pas me présenter devant lui, parce que j'étais vivement indisposé, quoi que les journaux en aient dit; ce fut à Saint-Ouen qu'eut lieu ma première audience.

Les gentilshommes de la chambre en exercice

étaient alors le duc de Richelieu, le duc de Duras, le duc d'Aumont; le comte de Blacas d'Aulps était grand-maître de la garde-robe, et MM. d'Avaray et de Boisgelin exerçaient sous lui; je m'adressai au comte de Blacas, pour être introduit. Celui-là me fit répéter deux fois mon nom, m'écouta avec une indifférence marquée, me salua froidement sans me répondre et entra chez le roi.

J'en eus au moins pour deux heures à attendre, je vis passer avant moi toute la terre, je ne sais même ce qui serait arrivé si mon oncle, l'archevêque de Reims, et grand-aumônier de France, ne fût venu à passer. Sa présence m'embarrassa, je présumai qu'il devait partager contre moi l'opinion de tous ces revenants; aussi, me rejetant en arrière, je me tenais à l'écart : me vit-il, ou la bienveillance de l'abbé Frayssinous me nomma-t-il à mon excellent parent, tant y a-t-il que celui-ci, dès que son attention eut été éveillée sur mon compte, fendit la foule et vint à moi les bras ouverts. Charmé, heureux de cette démarche encourageante, je le serrai dans mes bras avec une émotion profondément sentie; lui alors éle-

vant la voix, et moi j'aurais payé mille francs chacune de ses paroles :

« Mon cher neveu, » dit-il, « je vous rends grâce, au nom de tous les serviteurs du roi, de votre belle, bonne, franche et honorable conduite dans la circonstance actuelle; le roi n'ignore rien de ce que vous avez fait pour lui, il vous en témoignera son contentement pour nous pauvres exilés qui, en définitive, vous devons notre rentrée; ce serait un lâche parmi nous celui qui ne vous manifesterait pas pleine et sincère reconnaissance; n'est-ce pas, monsieur d'Aire, n'est-ce pas comte de Blacas ? »

Celui-ci rentrait; interpellé ainsi par un homme qui avait son franc-parler, il fit bon cœur contre mauvaise fortune, et, se rapprochant de moi, m'adresa du bout des lévres un compliment qui faillit l'étrangler ; il le termina pour m'annoncer que le roi me recevrait seul dès que je ne sais quelle députation serait sortie ; ce ne fut pas long, j'entrai enfin.

Louis XVIII, que je n'avais pas vu dès 1790, c'est à dire depuis vingt-quatre ans, me parut changé à son désavantage : en 1790, il était encore

un assez beau jeune homme ; il marchait quoiqu'en se dandinant ; ses cheveux avaient leur nuance blonde naturelle, et aucune ride ne déparait sa physionomie fraîche et riante ; aujourd'hui la main du temps avait ployé ses épaules arrondies, elle avait manié monstrueusement des hanches énormes ; ses jambes cachées sous des guêtres de velours noir, entièrement difformées, ressemblaient à celles d'un éléphant ; sa chevelure complètement blanchie et rare sur le front, ses sourcils blancs aussi ; une foule de vallées profondes creusées sur son front et sur ses joues par les veilles, les fatigues et les soucis, attestaient que les années écoulées ne lui avaient pas été douces et faciles ; mais son œil grand, superbe, serein, conservait un éclat, une majesté sans pareille ; la bouche bien coupée, l'ensemble du visage fort gracieux faisaient du roi un beau vieillard ; en retour, ses regards pétillaient d'esprit, de vivacité, de finesse ; son sourire prenait parfois une expression charmante de bienveillance et parfois devenait tel qu'il n'était pas possible de définir ce qu'il voulait dire.

Je le voyais devant moi, ce prince tant calom-

nié, ce monarque qui, ayant eu tant à souffrir, avait opposé sa constance inébranlable, sa sagesse, la force de son caractère aux vicissitudes de la fortune; en France, il s'était fait une double réputation d'esprit et d'ambition concentrée; à l'étranger, et régent, il développa des moyens qu'on ne lui connaissait pas; il lutta contre les haines de ses proches, les préjugés de ses fidèles émigrés, l'avide insolence des cabinets étrangers, jamais il ne se laissa vaincre, et si on ne l'aima pas, si on ne put croire à sa franchise, du moins y eut-il force à lui accorder sa vénération et son estime; enfin, devenu roi, il se montra sous un nouvel aspect, sous le plus digne; les calomnies ne tinrent pas contre la sincère énergie de ses actes, jamais il n'abaissa la hauteur de son rang devant l'orgueil des puissances inférieures; roi détrôné, il fit voir à l'Europe *le roi*, celui de France, connu partout sous ce titre générique; les cabinets comptèrent avec lui, Bonaparte le craignit, les monarques le consultèrent, et par l'importance du rôle qu'il joua, il put se faire illusion au point de dater sa rentrée *de la dix-neuvième année de son règne.*

Tel m'apparut en 1814, tel en effet était Louis XVIII; certes, il ne revenait pas dans des circonstances faciles, ce n'était pas un roi rappelé par son peuple, rentrant à la suite d'une révolution intérieure, et n'ayant de grâces à rendre qu'à ses sujets; c'était, au contraire, un monarque malheureux succédant non à une anarchie sanglante, mais à un gouvernement tout de force, d'énergie, de puissance et d'éclat; un grand homme dormait la veille jusque dans ce lit où il se reposerait le lendemain; il trouverait une armée nombreuse, accoutumée aux douceurs de la richesse, fière de sa gloire dernière, aigrie par des revers récents, haïssant ces bandes étrangères derrière lesquelles le roi était revenu. Un peuple aux idées neuves, aux principes d'égalité, indifférent à la royauté séparée de la victoire et convaincu que le sceptre du souverain ne pouvait être désormais que l'épée du conquérant; une jeunesse toute belliqueuse, un âge mûr accoutumé à se passer des Bourbons, un esclavage finissant, ce qui, par nécessité, amenerait une liberté exagérée dégénérant en licence furieuse; des impôts à réduire et des charges énormes à

conserver; enfin des étrangers vainqueurs, avides, exigeants, inquiets, voulant usurper, et reprochant à la France ses envahissements, se mourant d'envie de la molester, de la réduire, de l'appauvrir, de la déjouer, et, d'une autre part, ne marchant qu'avec crainte sur ce volcan prêt à faire explosion, et, par un contraste étrange, ses vainqueurs épouvantés de leur triomphe, en jouissant sans oser s'y trop confier, balançaient entre le désir de prolonger un séjour dans cet autre paradis terrestre et la terreur que, des dents d'un dragon nouveau semées dans ces champs fertiles en moissons de gloire, il n'en vînt à naître des millions d'exterminateurs.

Les campagnes désolées, les populations harassées, le clergé divisé, la noblesse impatiente de ressaisir ce qu'elle avait perdu, et des paysans déterminés à tout plutôt qu'à rendre ce qu'ils avaient acheté et cultivé à la sueur de leur front; des travaux agricoles interrompus faute de bras, des routes à construire, des canaux à creuser, partout de l'argent à répandre, des consolations à prodiguer, des braves à calmer, des opinions à fondre ensemble, telle se présentait la France à

son nouveau chef, et tel celui-ci, d'un regard capable, envisageait déjà l'immensité de la tâche qui commençait; elle si gigantesque auprès de celle qui venait de finir naturellement.

Ces graves intérêts, ces méditations profondes, ces pensées de génie, occupaient peut-être Louis XVIII, lorsque le comte de Blacas me présenta; de sorte que je devrais leur imputer l'indifférence de son regard, la nullité de son sourire, le ton froid de sa conversation; il me parla comme si nous nous étions vus la veille, me questionna sur des minuties mortes dans ma mémoire et conservées nettes et vivantes dans la fraîcheur de la sienne; il me demanda des renseignements sur des objets si peu dignes d'égard que j'en fus humilié; je vis qu'il ne comprenait pas Bonaparte, il m'en parla avec un ton de mépris ridicule, avec un dédain pitoyable, il s'était fait un renard du gigantesque lion. Les conceptions sublimes de cette divine intelligence, il les expliquait par des maximes d'opéra comique. Quand nous avions à traiter des intérêts de la France et de l'Europe, il me cita Horace et se crut très supérieur à Napoléon, disant : celui-ci

ne sait *diffugere nives, et impavidum ferient ruinæ.*

Le temps s'écoulait, et de mon intervention dans la révolution dernière, pas un mot; le roi allait dîner, et, après ce repas, *à demain les affaires sérieuses;* j'étais sur les épines...; je le fus bien plus lorsque le comte de Blacas, soit qu'un signe secret lui en eût donné l'ordre, soit qu'il l'eût pris de sa volonté, sortit et, à diverses reprises, rentra en amenant du monde; le roi lançait à chacun un mot aimable, continuait à causer avec moi, puis se mit à les inviter à s'asseoir à sa table; alors il ne me dit plus rien.

J'allais, je venais, je faisais presque du bruit pour le faire ressouvenir de ma présence, pour qu'il m'épargnât l'affront d'aller dîner hors de son appartement, honneur qu'il accordait devant moi à des gens mes inférieurs en rang, en titres, en position sociale; je me consumais à petit feu, je cherchais à prendre une mine indifférente, mais ce n'était pas possible, mon cœur était horriblement torturé, je mordais mes lèvres, j'étouffais un soupir, je regardais le ciel une fois;

je me portai immobile à deux pas du roi (1); il me vit, il sourit avec une malice infernale, et sa bouche alla derrière moi inviter un obscur garde national.

Or, ce coup-là me fut trop rude; le prolonger m'aurait tué, je sortis enragé et comme en délire; j'allais tomber, mon étoile me fit rencontrer mon neveu, à qui je dis de me tirer de là; on me conduisit dans un arrière-cabinet, là je pus m'évanouir à mon aise.... Oh! la reconnaissance au cœur des rois!!!.... que les rois méritent bien la vengeance que parfois l'on tire d'eux!

Je n'étais pas remis en entier de mon accablement, lorsque je vis devant moi l'empereur

(1) Cette scène, décrite avec tant de verve par le prince, n'a pas été embellie ni dénaturée sous son pinceau. Le hasard a voulu que le père de mon éditeur, M. Le...re, alors garde national, se trouvât de service, et dans la salle même où l'anecdote a eu lieu. M. Le...re fit attention au manége du roi, au dépit, au serrement des lèvres du prince, et à sa sortie précipitée. Retrouvant ce fait dans les épreuves du tome III des *Extraits des Mémoires du prince de Talleyrand*, il est venu lui-même le 27 juillet 1838, à sept heures du soir, corroborer de son affirmation ce que j'avais copié sur le manuscrit autographe du prince.

(*La comtesse Olympe Du....*)

Alexandre venu à Saint-Ouen incognito, pour voir le roi; je n'ai jamais su et lui n'a jamais voulu me dire qui lui avait appris ce qui venait de se passer; il m'apparut donc comme un fantôme; sa présence me rendit la vie, je sentis le sang circuler dans mes veines avec violence; je me levai et m'approchant de S. M. I., je lui dis d'une voix tremblante de colère :

« Eh bien! sire, les pronostics de Votre Majesté se sont réalisés étrangement, le roi a bien réparé la faute du comte d'Artois, autre Joseph II; il m'a bien demandé, comme à un autre Buffon, mes œuvres oubliées par son père. Oh! oui, il n'y a pas manqué... »

Et, à la suite de ce début, je lui racontai ce qui venait de se passer; il me prêta une attention flatteuse, ne dit mot, me laissa aller au bout, et cela fait et tout bâclé, et mon couroux mitonné, à dire d'expert, lui me quitta brusquement et s'enferma avec le roi; parlerai-je de ce qu'il lui dit? il lui fit une scène entière et véhémente, lui exposa les faits dans leur crudité, ne lui dissimula rien; que la couronne de France était restée trois jours suspendue à la clef de mon secrétaire, que

j'aurais pu la donner à qui j'eusse voulu, que les souverains, à leur entrée dans Paris, auraient accepté le roi de Rome, le roi Joseph, le prince Eugène, le prince royal de Suède, le prince d'Orange, le duc d'Orléans, aussi bien qu'un autre Bourbon; que, si l'on s'était rattaché à Sa Majesté, c'était parce que je n'en avais pas désigné d'autre; qu'un tel service, qu'un si riche présent, valaient gratitude et reconnaissance; que manquer à l'une et à l'autre, c'était pis qu'une mauvaise action; car c'était acte de haute imprudence; que le roi, s'il avait été distrait, devait réparer son tort par toutes les gracieusetés posssibles; qu'enfin le roi songeât bien que, par sa conduite à mon égard, il donnerait aux autres souverains la mesure de l'ingratitude cachée qu'il leur réservait sous de beaux compliments.

Louis XVIII, assurément, n'avait été à pareille fête; jamais paroles si dures, si lourdes, si promptes n'étaient tombées sur sa fierté; atteint et convaincu, en outre, de fausseté en cette sensibilité exquise dont il aimait tant à faire parade, en posant la main sur son cœur, il écouta d'un air contrit cette semonce véhémente, et puis pre-

nant sa défense, jura ses grands dieux n'avoir rien su de ce qu'on lui apprenait; que les lettres que, depuis un mois et demi, il recevait de France n'étant toutes chargées que de jactance de la part des écrivains, à les en croire, chacun aurait fait la contre-révolution; qu'il avouait avoir eu tort de ne pas distinguer dans les miennes l'accent de la vérité; qu'enfin des préjugés contre moi provenant de ma conduite de jeune homme, abbé, évêque, député, ministre, ma participation à la mort du duc d'Enghien, à l'escamotage d'Espagne, mon apostasie, tout cela, ajouta-t-il, avait pu égarer son opinion sur mon compte; mais que maintenant, mieux instruit, il réparerait tout et sans retard.

Voilà ce que l'empereur de Russie me conta le même soir, en revenant ensemble à Paris. Dès que le roi eut achevé, il appela le comte de Blacas et le chargea de venir me chercher. Je parus, Alexandre voulait sortir, le roi s'y opposa, afin, dit Sa Majesté, qu'il fût témoin de la satisfaction que j'obtiendrais.

Louis XVIII, me faisant approcher de son fauteuil, me prit la main, et avec la sincérité

d'un vieux juge, me conjura d'oublier le passé.

« Mon cousin, » me dit-il, « vous datez pour moi du 31 mars dernier, je date pour vous de ce jour-ci, 4 mai; dès lors, ce sera entre nous une amitié d'ancienne confraternité d'armes. Je ne vous connaissais pas, Dieu vous a mis entre Bonaparte et moi pour opérer une grande œuvre; vous ne me quitterez plus, et serez mon seul et constant conseiller. »

Je ne savais plus où j'en étais, j'écoutais ces phrases flatteuses sans leur accorder beaucoup de sens; enfin elles prirent plus de considération, mon front se rasséréna, mon cœur brisé se raffermit; je tombai aux pieds du roi, et je baisai sa main qu'il me livrait avec un abandon de père, je fus heureux un instant; mais Alexandre s'étant tourné vers la fenêtre pour escamoter une larme, moi, portant un mouchoir à mes yeux, surpris, dans ce temps rapide, un signe moqueur et fallace de mon candide et sensible monarque, signe adressé au comte de Blacas, et qui faisait un jeu de ce qui me touchait tant. Désenchanté, je rentrai dans la vie ordinaire et reçus avec froideur des protestations qui d'abord m'avaient rendu si heureux.

Le roi, au fond, n'aimait personne; il avait des fantaisies, voilà tout; ses favoris en sont la preuve; jamais il ne les a traités avec bienveillance lorsque la force des choses a déterminé leur disgrace. MM. de Blacas et Decazes ne me démentiront pas en ceci.

CHAPITRE XV.

Je suis bien traité par la famille royale. — Le comte de Blacas. — Voulait faire et fit fortune. — Comment il éloignait les autres du roi. — Comment je parviens à éluder sa surveillance. — M. Dambray. — Comte Dupont-Chaumont. — M. Dandré. — Ses âneries. — Première mystification. — Seconde mystification. — Tout le monde gouvernait en 1814. — Traité de Paris. — Fautes de la nouvelle cour. — Conduite maladroite envers les gens de lettres et les journalistes. — MM. Étienne et de Jouy. — Le *Nain jaune*. — *Le retour d'un bon père*, caricature. — Dîner d'amis. — Le *Journal de l'Empire*. — Les chaises à porteur. — Propos du roi. — Carnot et son mémoire. — Mathieu de Montmorency. — Trois anecdotes qui le concernent. — Monseigneur le duc d'Orléans. — Sa première rentrée en France. — Comment il est reçu avec bonté par la famille royale. — La sainte alliance fidèle à Marat en 1814. — L'abbé de Pradt. — Calembourg de Carle Vernet. — *J'abhorre les bavards*, dicton d'un bavard sempiternel. — Le cardinal Maury. — Révélations à ce sujet. — Un de ses propos en 1790. — Épigramme de la duchesse de Chevreuse. — Monseigneur fuit les amis pauvres.

Je dois rendre justice à qui de droit : Louis XVIII, dès la scène dont j'ai rendu compte au dernier chapitre et malgré le peu de sincérité de son repentir, ne cessa plus de me bien traiter; je fus admis dans tous les conseils intimes. Monsieur dut me faire des compliments, et à part le

choix des ministres auxquels je ne pus rien et dont je faisais partie, j'aurais pu me faire illusion et me croire un favori.

Je ne l'étais pas pourtant : le comte de Blacas possédait à lui seul la confiance intime du roi ; ce seigneur, d'ancienne noblesse et de jeune mérite, succombait à tout pas sous le poids de son impuissance ; accoutumé aux intrigues étroites, mesquines d'Hartwel ; n'ayant à lutter que contre de vieux serviteurs, courtisans héréditaires, il ne revenait pas de l'indiscipline de la France. Hors d'état de rien décider des questions majeures, perdu dans sa nullité, il diminuait sa charge en se rendant nuisible, en ne parlant à personne ou en n'ouvrant la bouche que pour dire des riens, plus étranger en France que le roi et son auguste frère, il ne revenait pas de ce que le peuple, chez nous, était autre qu'en Autriche ou en Russie ; dans sa mauvaise humeur, il aurait bien pris des mesures rigoureuses ; mais la clémence, la patience, la mansuétude avaient tant été recommandées par les alliés qu'il n'osait agir contre leurs instructions.

Le comte de Blacas voulait vite faire fortune :

lui et le petit Thiers sont les hommes qui se sont, chez nous, enrichis le plus vite. La rapidité avec laquelle ils ont enflé leur coffre-fort est incroyable; les millions rendus par Bonaparte en diamants, pierreries, bijoux, objets précieux aidèrent le comte de Blacas à accomplir son projet; le roi ne lui répondit jamais par un refus et ne lui a fait rendre compte de rien.

Au reste, il veillait sur son maître avec une tyrannie risible et odieuse; nul ne parlait au roi sans que le comte de Blacas ne fût présent: je trouvais cette surveillance insupportable; aussi, dans une circonstance où je désirais ne pas l'avoir pour témoin de ce que j'avais à dire à S. M., je vins le trouver et feignant de la gaîté:

« Monsieur le comte, » dis-je, « votre modestie m'est connue; je sais combien l'éloge vous déplaît; je vous préviens que je dois, ce matin, parler à S. M. de vos mérites, de vos talents; au nom de Dieu, ne soyez pas là, sans quoi j'abrégerais la moitié du panégyrique. »

Il donna dans le piége, et j'évitais sa présence. Le roi, m'ayant appelé aux conférences secrètes dans lesquelles on discuta pour la forme sa charte

ou ordonnance de réformation, nomma son ministère : Chancelier, *ministre de la justice*, Dambray, ex-avocat général au parlement de Paris; magistrat sans renommée avant 1789, il ne s'était plus occupé de jurisprudence dès cette époque; homme de peu et de maigres moyens; fort religieux, royaliste fanatique, il eût fallu le laisser à l'écart; vainement on l'étaya de l'ancien garde des sceaux, Barentin son beau-père; ni l'un ni l'autre, à eux deux, ne firent un homme d'État complet; le roi tarda peu à le reconnaître, et lorsqu'une malheureuse circonstance nécessita un remaniement du cabinet, M. Dambray fut envoyé présider la chambre des pairs, et un garde des sceaux prit sa place.

Affaires étrangères : moi; on reprit l'ancienne dénomination, celle des *relations extérieures* disparut avec l'empire.

Département de l'intérieur : l'abbé de Montesquiou-Fezensac; je l'ai fait connaître, il débuta par une faute en choisissant lui, prêtre, M. Guizot comme secrétaire général; le clergé s'indigna de ce choix qui ouvrit le ministère aux vrais ennemis de la royauté.

Département de la guerre : le comte Dupont-Chaumont; je n'ai connu à celui-là d'autre titre que d'avoir été puni sévèrement, sans colère et avec justice par l'empereur. Le général Dupont manquait de capacité et de conduite; il laissa ses subordonnés se livrer à des concessions odieuses; son ministère fut un pillage perpétuel, un dédale, un chaos où rien ne se faisait; il ne répara aucune des pertes de la guerre dernière, et son successeur fut sur le point de provoquer sa mise en accusation, tant il fut épouvanté de la désorganisation du matériel de l'armée marine; le vicomte Dubouchage, brave militaire, instruit, capable, qui mourut en fonction et qui ne fit pas grand'chose parce que les Anglais s'étaient arrangés pour qu'il n'y eût rien à faire.

Département des finances : le baron Louis; *Maison du Roi* : comte de Blacas; *Police* : M. Dandré, celui-ci avait de l'esprit, et il agit en imbécille; Fouché d'une part, celui-là passe, mais Rovigo de l'autre, le jouèrent à qui mieux mieux; on se servit de son couvert, de ses dépêches, de ses émissaires, de ses courriers, pour organiser sûrement la conspiration qui, l'an d'après, ramena

Bonaparte. La crédulité jobarde de M. Dandré était sans pareille, il n'était de bourdes qu'on ne lui fît croire, et en voici une que j'ai lue de la première main :

Quatre jeunes gens des meilleures familles du royaume, voulant donner une fête à la maîtresse de M. Dandré, qui était avec l'un d'eux en cours de galanterie, décidèrent que les frais en seraient faits par les fonds de la police et que M. Dandré les ordonnerait lui-même ; cela déterminé, on distribua les rôles, et la scène commença.

Un beau matin, un révélateur demande à parler à Monseigneur, non qu'il aille niaisement s'adresser au concierge ou au secrétaire intime, c'eût été trop commun ; mais, deux jours consécutifs, une lettre mystérieuse lui réclame une audience dans une voiture de place; on y viendra masqué ; seulement les gens du ministre fouilleront l'inconnu.

La tournure étrange de la chose pique l'homme, il tope à tout, monte en fiacre, se rend sur le quai, sous le palais de la Légion-d'Honneur ; là un individu le rejoint, vêtu sous son manteau d'un domino complet ; il n'a pas d'armes, le char

roule, ayant à l'arrière deux gendarmes déguisés en laquais, et plus de soixante autres qui, sous diverses costumes, veillent à la sûreté du bonhomme que nul, certes, ne veut immoler, en vertu de l'axiome fameux :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Cependant la révélation commence, la voici :

« Monseigneur, vous saurez que *Buonaparte* est déjà venu deux fois à Paris.

— Monsieur, c'est son droit, cependant il ferait mieux de s'en abstenir, à moins qu'il ne s'adresse à moi, et si ses affaires l'exigent ou si sa santé l'appelle aux eaux, je ne vois pas qu'on puisse, sans manquer à l'humanité....

— Puisqu'il conspire...

— Bah! tous le disent.

— Je le prouve, il loge chez mon oncle; là il rassemble tous les maréchaux, les généraux, les colonels, les officiers, les sergents, les caporaux, l'armée entière, puis les administrateurs, les sénateurs sous la remise des conseillers d'État congédiés, les auditeurs oubliés; cela est dangereux. »

Dandré ne fait pas la réflexion qu'il n'y a pas de logis à Paris assez vastes pour conte-

nir cette foule immense; il se trouble, questionne, veut en savoir davantage; on lui parle surtout d'une correspondance qui éclaircirait beaucoup de choses; mais il faut se la faire livrer; bref, on lui demande douze mille livres, et à ce prix on lui remettra la cassette avec les lettres qu'elle renferme, et on lui facilitera la prise de Bonaparte lui-même, qui se préparait à venir rejoindre ses partisans une troisième fois.

Dandré accepte, compte les douze mille francs; en revanche, on lui fait savoir que Bonaparte est dans l'atelier de gros en peinture, et on lui fait passer une cassette où sont les lettres d'amour écrites par M. Dandré à sa maîtresse; il faillit en mourir de colère et de dépit.

Dans une autre occasion, on lui signala l'impératrice Marie-Louise avec son fils, cachée chez M. Lacretelle jeune; M. Dandré fait investir le logis de l'académicien; on fouille l'appartement, et l'on trouve sur une de ces boîtes d'or que M. Lacretelle jeune a reçues de tous les gouvernements, une miniature représentant la fille des Césars et le roi de Rome.

Tel était le personnage par lequel on remplaçait Fouché et Saint-Réal.

Le Ministère, dès son début, fit des fautes continues par des fautes; cela ne se pouvait autrement; à une volonté seule, ferme, éclairée, impassible succéda celle de dix mille individus; en 1814, tout le monde était maître, chacun régnait, qui plus qui moins. Le Roi, le comte de Blacas, Monsieur, ses douze ou quinze favoris, le duc d'Angoulême, la duchesse, le duc de Berri, le clergé, l'émigration, les gentilshommes, les jésuites, que sais-je encore, jamais on ne vit un chaos pareil.

Ne pouvant m'accoutumer à cette manière de gouverner, voyant baisser mon crédit parce que mes ennemis revenaient à la charge, je m'empressai, avant que j'aie signé le traité de paix du 30 mai, de solliciter mon envoi au congrès de Vienne, où j'avais charge d'aller représenter la France, soutenir ses intérêts et ceux de ses alliés naturels.

Je comprenais que les Bourbons, en revenant, avaient pris leur rôle à rebours; il auraient dû suivre le cours des idées nouvelles, au lieu qu'ils

tentèrent de faire adopter les leurs par tous; cela ne se pouvait point; il est, certes, plus facile à six ou sept personnes d'en copier trente-quatre millions dans leurs manies, que de déterminer ces trente-quatre millions à se régler sur les six ou sept.

Une des fautes du nouveau pouvoir fut sa rigueur et son dédain à l'encontre des littérateurs et des journalistes : on bouda ceux qui ne s'agenouillèrent pas; on repoussa les coquetteries de certains qui avaient de l'influence; on ne pouvait imaginer que des *gens de rien* pussent beaucoup, et, parce qu'autrefois les hommes de lettres se mettaient sous le patronage des grands seigneurs, on s'irrita de ce que ceux d'aujourd'hui, riches d'ailleurs, restaient dans leur indépendance; on les qualifia de jacobins, parce qu'ils ne s'humiliaient pas; on s'en fit des ennemis terribles, dangereux et irréconciliables.

Les journalistes maltraités devinrent hostiles. MM. Étienne Jouy et autres, que l'empereur s'était acquis en les payant bien, se refusèrent à aller gratis au pouvoir; ils se retirèrent dans leur tente, firent aux Bourbons une guerre active,

guerre qui a cessé dès qu'un roi mieux éclairé a soldé le mérite de ces messieurs à leur valeur. *Le Nain-Jaune* fut établi, journal tout de malice et de méchanceté, dirigé uniquement contre les royalistes que chaque jour on y livrait à la risée des lecteurs. Vainement on tenta la contre-partie; les épigrammes contre les bonapartistes ne réussirent pas, et les seules caricatures à la mode furent celles qui insultaient les Bourbons.

On vit, par exemple, Louis XVIII en croupe d'un cosaque dont le cheval foulait des cadavres de soldats français; au fond, une ville brûlait, ainsi que les moissons; une femme était violée, et au bas on avait écrit : *Le retour d'un bon père.* Dans une autre, les souverains de la *Sainte-Alliance* dînaient aux dépens de la France, servis dans les plats, et les Bourbons, vêtus en laquais, servaient derrière les convives : *Comme on satisfait la faim des amis!*

Napoléon était dans un café lisant *les Débats*, qui portaient pour titre *l'empire*; Louis XVIII, en humble posture, lui disait : « *Monsieur, l'empire après vous.* » Napoléon, montrant du

doigt le roi de Rome qui jouait près de lui, répondait : « *Cet enfant l'a retenu avant vous.* »

Dans une quatrième, on apercevait des émigrés vêtus ridiculement, et tous assis dans des chaises à porteur sans bâtons; le duc de Berri, l'épée à la main, leur disait : « *Gentilshommes français, votre roi vous appelle.* — *Prince,* » répondait-on, « *comptez sur notre zèle; nous n'attendons que des hommes pour nous porter en avant.* »

C'était ainsi que l'on se revanchait des préférences maladroites et bien dangereuses; je tâchais de ramener à des idées plus saines, c'était peine perdue. Il y eut mieux : le roi s'imagina que je voulais le dominer, et lui, qui se laissait conduire aveuglément par le comte de Blacas, s'effaroucha des bons avis que mon expérience pouvait lui donner. Chaque fois que j'ouvrais la bouche à bonne intention, elle m'était fermée par une phrase formule : « *Dieu merci, prince, ce temps n'est pas celui de Bonaparte, et l'exil m'a laissé le loisir de méditer sur ce que j'aurais à faire à mon retour.* »

Je devais donc me taire ; je devenais importun. Cependant j'étais le mieux placé pour voir ce qui se passait ; tous les mécontents venaient à moi, et il y en avait beaucoup. Dans le nombre, je remarquai Carnot. Je compris quel mal cet homme pouvait faire avec son mémoire qu'il lisait déjà manuscrit. J'allai chez le roi ; je lui dis qu'il fallait fermer la bouche à cet ennemi, en le contentant ; qu'on lui rendît son grade d'activité, qu'on lui payât une pension de dix mille francs que Bonaparte lui faisait.

Je crus que le roi me chasserait, tant qu'il se mit en colère ; il fit sonner bien haut le régicide de cet homme illustre ; et quelques mois plus tard Fouché entra au Conseil. Bien loin de rien faire pour Carnot, on lança contre lui les requêtes de la cour ; on l'injuria si bien, que lui, sortant du repos, publia son mémoire, et fit par là une brèche énorme au respect dû à la royauté.

Je voudrais tracer quelques portraits de ces messieurs qui entouraient nos princes ; mais hélas! ce sont toutes des figures si décolorées, si incertaines, qu'il n'y a pas moyen de les représenter autrement qu'en silhouette. Que dire de Mathieu

de Montmorency, bien qu'il ait été renégat, gouverneur du duc de Bordeaux, ambassadeur, membre de la Constituante, pair de France et saint? je cherche dans sa vie un trait saillant, je n'en trouve aucun. Je me rappelle uniquement qu'à une des séances de l'Assemblée nationale, l'abbé Maury, occupant la tribune, se remuait beaucoup en gesticulant. Mathieu de Montmorency, alors peu considéré, se tenait sur l'escalier de la tribune, attendant son tour de pérorer. Ennemi de l'orateur, et dans la malicieuse pensée de le troubler, il lui dit, après l'avoir vu faire un geste assez brusque :

» Monsieur l'abbé, prenez-y garde, vous me donnez des coups de pied dans les os des jambes.

« Descendez deux marches, » repartit l'insolent provincial, « et je vous les donnerai dans le cul. »

A la même époque, Mathieu fut le premier à demander à la noblesse, au nom de la nation, de renoncer à ses titres, et il offrit les siens; à cette offre pitoyable, Maury, à son tour, placé près de l'orateur, lui crie :

« On doutait s'il y avait encore des Montmo-

rencys; vous venez décider la question; non, Bouchard, vous n'êtes pas de cette race antique, nul Montmorency n'a brisé son écu, ni ne s'est lui-même dégradé de noblesse.

Parmi les caricatures du temps, comme l'abbé Sieyes avait été précepteur de Mathieu de Montmorency, et que l'avarice de l'abbé était connue, on désigna Sieyes depuis 1789 sous le titre d'abbé Fesse-Mathieu, par double allusion aux flagellements de la jeunesse de l'élève et au prêt à la petite semaine du précepteur.

Un personnage non attendu, auquel même nul ne pensait, survint tout à coup : monseigneur le duc d'Orléans. Il était à Palerme lorsqu'un vaisseau arriva apportant la nouvelle de la révolution d'avril 1814; le prince sur-le-champ, sans écrire ni demander une permission qu'on lui aurait refusée peut-être, traverse la mer, débarque à Marseille, se fait rendre les honneurs dus à son rang, passe les troupes en revue, riposte aux harangues, accepte les repas de l'Hôtel-de-Ville, court à Lyon, recommence la même et habile prise de possession; parvenu à Melun, il s'arrête alors et écrit au roi qui m'envoie chercher.

« Venez, » me dit en riant S. M., « que je vous gronde; voici mon cousin le duc d'Orléans à qui vous n'avez pas songé; il est accouru sans avis, et par respect il attend mes ordres à Melun; j'aurais dû lui écrire, vous auriez dû m'y faire songer. »

Pendant que le roi me parlait ainsi, je pensais à tout autre chose, j'allais ouvrir la bouche pour traiter de cette question, mais je me retins et me contentai de recevoir la semonce légère. On envoya au prince un gentilhomme ordinaire, en le prévenant que le Palais-Royal était mis à sa disposition.

Dès le lendemain de son arrivée, S. A. R. me fit l'honneur de me faire une visite, elle me parla de son beau-père, dont la coalition sacrifiait les intérêts, en soutenant Murat sur le trône de Naples; je lui répondis que déjà j'avais protesté contre cette injustice, et que, rendu au congrès, je ne cesserais de déclamer contre, et que ce ne serait pas ma faute si Murat n'était chassé des États qu'il occupait. Je sus du prince qu'il resterait peu de jours à Paris, son projet était d'al-

ler à Londres intéresser le prince régent en faveur du roi de Sicile.

Ce sujet épuisé, monseigneur le duc d'Orléans se montra sans aucune fortune, et attendant tout des bienfaits du roi; à la manière chaude dont il me parla, je vis combien il tenait à ses propriétés; certes, le roi y tenait moins, car il les rendit à son cousin à la première demande que celui-ci lui en fit. On le réintégra dans tout l'apanage et dans tous ses autres domaines qui purent revenir à lui sans trop faire crier le public; je dois dire que le roi, Monsieur, Madame Royale, monseigneurs les ducs d'Angoulême et de Berri, firent assaut en cette circonstance de munificence et de générosité; au reste, l'obligé en ressentit une reconnaissance dont il n'a pas tenu qu'à lui de donner des preuves éclatantes; les circonstances seulement n'ont pu le servir.

Le duc d'Orléans en effet, après dix ou quinze jours d'arrêt à Paris, gagna Calais et s'en alla à Londres; là il perdit ses soins et son temps; là il apprit que la sainte alliance s'était promis de tenir ses engagements avec une fidélité scrupuleuse; que jamais on ne détrônerait Murat, à

moins que celui-ci ne fît de lui-même quelque tentative coupable contre la paix de l'Europe; que son trône, moins ce cas, serait aussi solide que celui de Bernadotte et de tous les autres souverains.

Navré d'un si cruel refus, S. A. R. repassa la mer, et de Paris où elle fit encore un séjour bref, s'en retourna à Palerme chercher S. A. R. sa femme et monseigneur le duc d'Orléans, et S. M. la Reine des Belges, nés tous les deux en Sicile. Je crois aussi que la princesse de Wurtemberg a la même patrie, je n'ai pas sous les yeux, à l'instant où j'écris, un almanach royal pour m'en assurer (1).

Parmi les gens fâchés de la restauration, l'un de ceux dont la colère a été la plus vive et la moins méritée, quoique la plus comique, fut l'évêque de Poitiers, archevêque nommé de Ma-

(1) Le prince a raison. Madame la duchesse de Wurtemberg, altesse royale française, est née à Palerme le 2 avril 1813.

Monseigneur le duc d'Orléans est né dans la même ville, le 3 septembre 1810, et S. M. la Reine des Belges le 3 avril 1812.

(*Note de l'Éditeur.*)

lines, abbé de Pradt; celui-là s'était démené au 31 mars; il avait pris un enrouement à force de crier *vivent les Bourbons*, quoiqu'il fût encore aux gages de Bonaparte, et que, de là même, il se fût qualifié d'aumônier du dieu Mars.

Je sais que tout service mérite récompense; mais enfin le cordon de la Légion-d'Honneur, la charge provisoire de grand-chancelier dudit ordre, troquée ensuite contre une pension annuelle de dix mille francs, me semblaient des rémunérations suffisantes pour une extinction de gorge de deux à trois jours. Eh bien! monseigneur ne pardonnait aux Bourbons ni de lui avoir enlevé *sa charge*, bien charge, disait Carle Vernet, ni de ne pas lui avoir donné l'archevêché de Paris; ces deux griefs le jetèrent dans cette opposition où il s'est maintenu jusqu'à sa mort.

C'était assurément un homme d'esprit, un écrivain spirituel, mais un véritable *prélat Scapin*, épithète dont il avait plus mal à propos affublé Napoléon qu'il n'y avait d'inconvenance à la lui retourner. Monseigneur de Pradt était possédé de la rage de conseiller : la fable de Garo,

dans La Fontaine, avait à l'avance été faite pour lui; il conseillait les cabinets de l'Europe, les républiques du Nouveau-Monde, les noirs de Saint-Domingue, les blancs, partout, ses amis, le saint-siége, son bottier, son tailleur; il n'était pas jusqu'au concierge de son hôtel garni, rue Neuve-des-Augustins, auquel il ne donnât journellement des règles de conduite à désespérer la femme du pauvre hère qui ne pouvait, elle, placer son mot.

Toute conversation avec monseigneur de Pradt se résolvait en monologue; il fallait l'écouter et se taire; compter sur un arrêt de temps devenait impossible, il crachait en parlant. Cette manie, sur la fin de sa vie, était devenue insupportable; il ne permettait à ses plus intimes que des monosyllabes, une phrase de loin en loin, une période jamais; il aimait à dire : *Moi qui parle peu!!! j'abhorre les bavards*. Oh! la poutre, la poutre de l'Évangile, admirable livre qui a prévu l'aveuglement de monseigneur de Pradt sur son compte!

Un autre grand parleur, mais pas à ce degré, à qui la restauration coupa le sifflet, et bientôt

même après enleva la vie, fut le célèbre abbé Maury, connu comme bon prédicateur et homme de lettres habile ; dès avant 1789, il se fit une réputation brillante et méritée d'orateur à la tribune de l'Assemblée nationale ; discuteur véhément des droits du roi, du clergé et de la noblesse, il combattait sans conviction, pour une cause qui ne l'aveuglait pas. Un soir qu'il venait de prononcer un discours admirable, et qu'il était environné de députés de son bord, gens honnêtes, sans doute, mais tous sans talents, je m'avisai de lui faire compliment sur ce qu'il avait débité, et je finis par lui dire qu'il donnait bonne chance à sa partie.

« Monseigneur, » me répondit-il avec vivacité, et en me montrant du doigt le cercle de niais dont nous faisions le centre, le moyen de gagner la belle avec ces f.... cartes, sans rime ni raison ! »

Accoutumé à ses expressions qu'il ne ramassait pas dans la lecture des Pères de l'Église, je me mis à rire et reconnus qu'il avait raison ; il émigra, et fit bien. Le pape crut devoir récompenser cet orateur sublime ; il le fit cardinal. Louis XVIII le nomma son ambassadeur à Rome.

L'un et l'autre eurent tort; Maury, s'il avait du génie, manquait de tact, il était ambitieux et avare; aussi, dès que Napoléon se fut développé, lui, Maury, se hâta de lui vendre les secrets de son maître, et quand il ne put plus trahir le cabinet de ce dernier qui l'avait découvert, il écrivit sa fameuse lettre, par laquelle il se ralliait à la cause impériale.

Il arriva à Paris et se logea d'abord rue d'Enfer, ce qui fit dire à la duchesse de Chevreuse, auquel il nommait cette rue comme étant celle de sa demeure : *Quoi! déjà, monseigneur?* L'épigramme le blessa tant que, le lendemain, il changea de logis, et planta son pavillon à l'hôtel d'Angleterre, rue Jacob, n° 22. Là était, à un premier étage, une dame chez laquelle il alla en visite chaque jour pendant cinq mois, sans en manquer un; la dernière fois, comme il s'y rendait, la portière, l'arrêtant, lui dit que cette dame, venant de perdre un procès, avait pris un appartement au troisième, dans un autre escalier; lui, sans plus écouter, s'éloigna et n'a jamais reparu chez une personne qu'il soupçonna avoir dès lors besoin de lui.

CHAPITRE XVI.

État de la France à la restauration. — Que Louis XVIII d'abord ne voulait pas de gouvernement constitutionnel. — Les souverains l'obligèrent à donner une charte. — De quelle manière il joua les alliés. — Comment il finit par s'attacher à son œuvre. — Ce qu'il m'en dit et ce qu'il en dit à son frère. — Opinion du duc de Richelieu de M. de Villèle. — Celle de Charles X. — La nation d'autrefois. — La nation d'aujourd'hui. — Ma conversation politique avec Monsieur. — Elle est sans résultat. — *Les cinq cadavres*, anecdote anglaise de 1814.

La restauration plaça la France dans une situation particulière, c'est à dire dans un état incertain au milieu duquel rien n'était stable. La famille royale revenait contrainte à faire bon accueil à des gens qui lui étaient insupportables, et forcée à punir des actes et des maximes qui, au

fond, résumaient sa pensée et son désir. Elle avait cru facile de reprendre la plénitude de sa puissance; et, quoi qu'on ait dit, quoi qu'il soit arrivé, il est assuré que le roi, à son retour, n'apportait aucun projet de constitution : il se flattait de remonter pleinement sur le trône de Louis XIV, et tout au plus de donner à la nation quelque chose en rapport avec la déclaration de Louis XVI, au 23 juin 1789.

Grande donc fut sa surprise lorsque l'empereur Alexandre lui eut écrit en manière d'*ultimatum* que, s'il voulait régner en France, il fallait accepter la constitution du Sénat; le prince régent lui en dit autant; le roi de Prusse lui chanta la même chanson, et ce qui acheva de le consterner fut la déclaration qui lui fut faite de ne pas le soutenir dans le cas où il se refuserait à ce qu'on lui demandait.

Au premier moment, il répondit par un refus formel; voilà pourquoi, au lieu d'arriver en dix ou douze jours comme il aurait pu et dû le faire, il ne se montra que vers la fin d'avril à ses sujets. On lui repartit qu'à son refus on traiterait avec celui de la famille qui consentirait à régner

en vertu d'une charte. La frayeur d'une ambition de sang le détermina; il céda, mais en trompant tout le monde. On avait sous-entendu que le nouveau pacte fondamental serait inébranlable. Lui, profitant de l'inattention des autres, présenta sa charte, non en forme de contrat synallagmatique, mais en concession volontaire, en charte de réformation librement octroyée, et que le monarque retirerait lorsque la chose lui conviendrait, soit plus tôt, soit plus tard.

Je donne ceci comme positif; mais avec une sincérité égale, je dois dire que le gouvernement ainsi fondé ne marchait pas depuis six mois, que Louis XVIII, en ayant apprécié tout l'avantage, s'attacha à son œuvre, reconnaissant que, pour régir une grande nation, il n'y a aucune donnée administrative préférable à la constitutionnelle. Le roi s'identifia avec la charte, en fit sa fille chérie, ne jura plus que par elle, et jamais aucune influence ne serait parvenue à la lui faire violer.

Combien de fois m'a-t-il dit, après les Cent Jours, que sans la charte Napoléon aurait reconstruit l'empire; que la charte était le palladium

du trône et du peuple; que le premier et le second ne pourraient exister sans elle.

« Prince, » ajoutait-il, « mon frère mal conseillé croit qu'il y a mieux au delà; Dieu veuille qu'il ne tente point l'expérience fatale de sortir de la charte; car, s'il l'essaie, il sera perdu : désormais, croyez-le bien, charte et Bourbons sont inséparables en France. »

C'était son idée, et à l'heure de la mort il n'en avait pas changé. Je tiens de bonne part qu'un mois avant sa fin, dans la dernière conférence politique qu'il eut avec son frère, il lui dit textuellemen :

« Souvenez-vous que vos plus cruels ennemis seront ceux qui tenteront de vous séparer de la charte; avec elle, vos enfants nous succéderont; sans elle, vous rouvrirez l'abîme de la révolution que j'ai fermé par elle; son bris donnera de la force à toutes les ambitions, et vous aurez à lutter avec désavantage contre ceux qui proposeront de se soumettre à ce pacte national. »

Le roi, il faut aussi le dire, était seul à peu près à penser ainsi; le duc de Richelieu et moi, plus tard M. de Villèle, lui aussi converti par

l'expérience, lui tînmes le même langage; mais que la partie contre nous était forte, ayant en tête Monsieur, tous ses amis, et ce qu'on appela *la congrégation*, qui n'était que les antichartriers. Ceux-là, pour emporter le succès, essayèrent, dès 1814, de renverser la charte. Des hobereaux, par leurs folles attaques, épouvantèrent les républicains, les bonapartistes, les acquéreurs de biens nationaux et le nouveau corps, cette caste particulière qui, dès la même époque, s'établissait en France, dont les progrès furent rapides, et qui aujourd'hui forme uniquement la nation.

Oui, la nation; qu'on ne la cherche plus parmi l'ancienne bourgeoisie, les agriculteurs et les hommes de corporation, comme elle était autrefois; maintenant elle se trouve dans la seule catégorie des industriels ayant manufacture, atelier et commerce; eux seuls à peu près, dans les villes et à Paris surtout, composent la garde nationale, et aujourd'hui la garde nationale est le véritable peuple français.

Or, je ne sais, dès 1814, quel démon pernicieux, voulant perdre les Bourbons au moment même où ils espéraient rétablir leur trône sur une base

solide, leur aliéna les seuls citoyens capables de les soutenir. Je me ressouviens, à ce sujet, d'une conversation importante que j'eus en 1814, peu de jours avant de partir pour le congrès de Vienne, avec S. A. R. Monsieur le prince, qui, ai-je dit plusieurs fois, ne me voyait pas de bon œil. Cependant, obligé de convenir que je lui avais rendu quelques services ainsi qu'à ses proches, il me parlait encore, ce que, plus tard, il ne daigna plus faire. Le roi, effrayé de la tendance que ce prince prenait, me pria de causer avec lui et de l'éclairer sur le tort que ses amis lui faisaient. Je trouvai l'occasion favorable, et je mis le chapitre sur la situation respective des castes en France.

« Monseigneur, » dis-je, « il n'y a plus de clergé, il n'y a pas non plus de noblesse ; à peine compterait-on dans le royaume trente mille familles ayant droit aux honneurs et distinctions nobiliaires, et quand bien même chacune de celles-là serait composée de vingt membres, ce qui est impossible, cela ne ferait encore que six cent mille individus des deux sexes. Qu'est-ce dans un État qui s'élève à une population de plus de trente millions d'individus et dont le chiffre augmente

tous les jours ? Puisque le tiers-État, par l'effet des circonstances, est devenu chez nous LE TOUT, il faut donc régner pour lui et non pour des fractions tellement minimes qu'elles sont imperceptibles.

— Ainsi, prince, nous devons appeler les gens de peu aux honneurs de la cour.

— Et le grand mal, monseigneur, si ces *gens de peu* sont *hommes de beaucoup* ? Mais il ne faut pas outrer la chose ; il ne s'agit pas de vivre en intimité avec ceux qui n'ont ni vos goûts, ni vos manières, ni vos habitudes : il faut les ménager, leur être agréable, se montrer persuadé de leur importance, les accueillir bienveillamment lorsqu'ils se présentent ; enfin leur réserver des jours, et même leur ouvrir un palais qui sous l'empire leur était accessible, et dont il leur paraîtra pénible d'être exclus par ceux-là même qu'ils ont accueillis avec tant d'amour et d'enthousiasme.

— Oh ! » s'écria MONSIEUR, « vous y voilà ; madame Laffitte viendra s'asseoir parmi les duchesses.

—MONSIEUR, » repartis-je, « Dieu veuille que,

dans un moment de péril, les ducs de l'ancien régime vous soient d'une utilité aussi positive que vous seront nuisibles le dépit, l'amour-propre blessé et la vengeance des jeunes notabilités!

— Vous êtes un prophète de malheur.

— Une seconde Cassandre.

— Le commerce nous est hostile.

— Il ne l'a pas été à votre entrée...; qu'avez-vous fait pour lui? quelle vanité avez-vous caressée? Je ferai observer à Monsieur que, dans le siècle où chacun proclame l'égalité, il n'y a pas un homme qui ne soit dévoré d'orgueil, et qui ne rêve des honneurs et des ordres de chevalerie. »

Je vis que mon insistance déplaisait, je me tus. S. A. R., au lieu de rester sur le terrain où je l'avais amenée, changea de conversation, et pour, sans doute, m'empêcher de revenir au point que nous traitions, se mit à me raconter elle-même l'anecdote suivante qui frappait par sa singularité :

En Angleterre, dans le comté d'Yorck, vivait au fond d'un château gothique une famille ancienne de nom et d'origine normande. Le baronnet Rideville, homme riche et considéré, était

parvenu à quatre-vingt-trois ans. Marié quatre fois à vingt ans de distance, il avait eu un fils de chacun des deux premiers mariages et deux filles également.

Sa dernière épouse, avec laquelle il avait allumé le flambeau d'hyménée le jour où il était entré dans sa quatre-vingt-unième année, possédait son âge. Fille d'un de ses vassaux et parmi les plus humbles, elle avait joué néanmoins un rôle majeur pendant tout le temps de sa longue carrière. Aimée de lui lorsqu'elle avait quinze ans, il s'était perpétué dans cette passion qui tarda peu à être adultère, puisqu'à sa vingtième année le baronnet Rideville s'était uni à la fille d'un pair du royaume.

Cette dame mourut après une union de quatre ans ou, pour mieux dire, disparut dans une partie de pêche faite sur la mer d'Allemagne qui baignait la côte auprès de laquelle son château s'élevait; on perdit de vue lady Rideville; on la chercha en vain; sa trace s'effaça sur cette terre, et son mari, inconsolable, jura qu'il ne convolerait pas d'autres nœuds : plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il rompit son serment.

Il avait quarante ans accomplis, lorsqu'un procès considérable qu'il soutenait contre une famille du voisinage, et où la meilleure portion de sa fortune était englobée, fut sur le point d'être jugé à son désavantage; ses avocats mêmes n'osèrent pas le tromper, ainsi qu'ils le font si souvent, et le prévinrent que, selon toute apparence, la décision à intervenir lui serait contraire. Sa partie adverse était une noble, mais âgée d'environ trente ans; des amis communs s'entremirent. Un bon contrat de mariage mit fin à la discussion. La naissance successive d'un fils et d'une fille acheva de confondre des intérêts qui, déjà, n'étaient plus divergents.

Trois ans après la noce, lady Rideville se fit enlever par le fils de son jardinier, gars d'environ vingt-cinq ans, après qu'elle eut soustrait à son mari une somme de 12,000 liv. st., et depuis cette époque, malgré tous les soins des deux familles, on ne put découvrir le lieu de la retraite de cette mère insensée et coupable.

L'hymen n'était pas favorable au baronnet; il y renonça plus que jamais, se consolant d'ailleurs avec sa maîtresse dont j'ai parlé et qui demeu-

rait à Londres où lui allait la voir fort souvent; cette liaison inconvenante irrita le public, il blâma le gentleman; les familles qualifiées cessèrent de le voir, et il approchait de sa soixantième année, lorsqu'il se trouva contraint de vivre dans une solitude, cause de sa mauvaise humeur et de ses vifs chagrins. Son fils aîné, ses deux filles s'étaient mariés; son second fils, entré dans la marine royale, y commençait une carrière honorable.

Sur ces entrefaites, la veuve d'un Nabab vint s'établir dans un manoir voisin du château du baronnet : cette dame ayant environ cinquante ans était prodigieusement riche, et elle souffrait que sa considération personnelle ne fût pas à la hauteur de sa fortune. Un ministre, doyen du saint Évangile, entreprit de la donner pour troisième femme au baronnet; celui-ci, voyant dans cet hymen la possibilité d'accroître énormément son opulence et de pouvoir, avec le secours d'un faste inusité, effacer le luxe de ses voisins dont il avait à se venger, ne répondit pas négativement à la proposition qui lui fut faite; il vit la veuve, lui plut, et comme il commençait sa

soixante et unième année, il se trouva enrôlé dans la bienheureuse confrérie.

La lune de miel s'écoula avec ses charmes ordinaires; mais six mois n'étaient pas révolus, que la nouvelle épouse, jalouse de la vieille maîtresse qui avait dix ans de plus qu'elle, entra dans une voie de querelles, de scènes violentes qui, loin de s'apaiser, furent poussées si loin, qu'un beau matin, pendant que le baronnet était à Londres, lady Rideville, se jetant en présence de tous ses domestiques dans une chaise de poste, et n'emmenant qu'une seule femme de chambre, quitta le manoir conjugal, annonçant publiquement qu'elle allait s'embarquer à Portsmouth, afin de revenir aux grandes Indes, où étaient ses plus belles propriétés.

Y fut-elle, était-ce une ruse? Quoi qu'il en soit, dès ce jour aussi, le baronnet fit, pour la rejoindre, des tentatives inutiles; on ne put constater son départ d'aucun des ports de la Grande-Bretagne; elle ne parut en aucun lieu des trois royaumes pas plus qu'aux Indes, et comme par contrat de mariage elle avait donné sa fortune aux enfants de son époux, ceux-ci, avec une délicatesse par-

faite, multiplièrent les démarches afin de la retrouver; le succès ne couronna pas leurs efforts, et aucune lumière n'éclaira davantage cette disparition que celle de la seconde femme dont pourtant l'acte mortuaire était arrivé au baronnet quinze ans après sa fuite et daté d'une ville d'Italie.

M. de Rideville n'était pas chanceux; il attendit, selon l'usage, vingt autres années, et l'*octante* accomplie, on le vit se marier en apparence avec sa maîtresse antique, car elle avait son âge, moins quelques mois. Le scandale de ces nœuds combla de douleur la famille nombreuse du baronnet; elle se recula de lui : ce dernier abandon le fit tomber dans un redoublement d'humeur noire, car jamais il n'avait été fort gai; on le vit s'éloigner des ministres de l'Église anglicane et se rapprocher des prêtres catholiques, et cela au point de laisser croire qu'il était prêt à faire abjuration.

Les choses étaient ainsi, lorsqu'en sa quatre-vingt-troisième année, sa dernière femme allant à l'office, les chevaux prirent le mors aux dents, le carrosse heurtant contre des pierres se brisa,

et la dame, horriblement meurtrie et mutilée, fut transportée chez elle dans un état désespéré. Au lieu d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, cette malheureuse, poussée par une conscience soulevée, s'abandonna à un désespoir furieux; elle voyait l'abîme ouvert, les démons prêts à la saisir; elle parlait de meurtre, de sang répandu. Son mari ne la quitta pas, et malgré sa vieillesse, encore il est vrai vigoureuse, voulut presque seul la servir avec une sœur de cette créature, et son frère, qui depuis soixante ans était l'intendant suprême de la maison du baronnet; enfin l'agonisante expira dans un délire horrible, repoussant les consolations religieuses, et en proie à des convulsions morales, pires que celles dont la source était en ses douleurs physiques.

Cette manière de mourir, l'épouvantable angoisse des derniers instants de lady Rideville transpirèrent, malgré les soins pris pour les dissimuler; le baronnet lui-même tomba dans une mélancolie sombre, farouche, dont les prêtres catholiques ne purent le relever. Un secret affreux pesait sur son ame, ses enfants le devinaient, car ils étaient revenus à lui à la nouvelle de sa

catastrophe, qui le privait de son indigne femme; mais, dis-je, ils ne pouvaient forcer un mystère que leur père semblait seul connaître, et qu'il paraissait ne pas vouloir révéler.

Un an s'écoula; le fils aîné du baronnet avait soixante-deux ans, le second quarante et un, tous étaient mariés et avaient une belle famille, ils étaient à demeure chez leur père, et du consentement de celui-ci, ils cherchaient à le guérir de ses humeurs noires, et cela sans succès. L'an, dis-je, s'écoula; le baronnet, chaque jour, devenait plus sombre, il s'enfermait dans un cabinet voisin de sa chambre, et il y passait de longues heures.

Le soir de l'anniversaire de la mort de la dernière lady Rideville, le baronnet monta pour se mettre au lit, suivi de son valet de chambre et d'un second domestique. Pendant qu'il se déshabillait, on l'entendit à diverses reprises parler comme s'il eût répondu à quelqu'un : ceci parut à ses gens un début d'affaiblissement du cerveau, et ils n'en surveillèrent que mieux leur maître. Celui-ci, à deux reprises, demanda un livre qui devait se trouver dans le cabinet dont j'ai parlé; on ne put l'y apercevoir; lui-même y passa, ne

fut pas plus heureux, et, en rentrant dans sa chambre, dit tout haut que, le lendemain, dès le jour venu, il ferait une recherche qui serait plus fructueuse; puis il entra dans son lit.

Ses fils, selon ce que le jour suivant ils racontèrent, eurent chacun une vision singulière; il leur sembla que leur mère leur apparaissait, et que, prenant par la main celui-là, qui était sorti de son sein, elle le conduisait dans la chambre du père commun, dont la dernière femme gardait l'entrée. Les deux fantômes, renforcés par la troisième épouse, qui se présenta dans ce moment, parvinrent jusqu'à la porte du cabinet intérieur, la désignèrent à leur fils, et puis disparurent, ou plutôt l'horreur et la singularité de la vision retirèrent-elles violemment d'un sommeil pénible les sires de Rideville.

Il était sept heures du matin, lorsqu'un bruit inusité retentit dans le château; on accourt chez les deux frères, et on leur annonce que leur père vient de mourir. Son valet de chambre entrant à l'heure accoutumée, ne l'ayant pas vu dans son lit, s'était rendu au cabinet; là il avait aperçu une échelle volante dressée contre des rayons

garnis de livres, et son maître renversé mort au bas sur le parquet ruisselant de sang.

On doit croire qu'une nouvelle aussi imprévue atteignit péniblement au cœur les fils du baronnet, surtout lorsqu'ils se rappelèrent le songe commun qu'ils avaient fait, et dont ils se communiquèrent les particularités si remarquables par leur similitude; ils se hâtèrent d'accourir au lieu de la catastrophe, espérant que leur père vivait encore; vain espoir, le trépas avait saisi sa victime.

Les funérailles faites, le nouveau baronnet et son frère quittèrent d'un commun accord un château qui leur devenait odieux, momentanément du moins. On profita de leur absence pour essayer d'enlever les plaques de sang qui noircissaient le parquet; elles se trouvèrent tellement inhérentes au bois qui s'en était humecté, qu'il fallut retirer les feuilles ainsi souillées.

Quand le parquet eut été enlevé, on découvrit avec surprise une trappe scellée avec soin, on la souleva, et elle fit voir au dessous un escalier construit dans l'épaisseur du mur. L'un des gendres du défunt était demeuré au château,

selon le désir de ses beaux-frères, afin de surveiller les réparations qui devaient s'étendre à tout le manoir. Sir Hungelwolt, instruit de ce fait particulier, y accourut avec un autre parent de son beau-frère, un juge de paix de leurs amis et l'intendant du baronnet.

On alluma des torches, on descendit l'escalier qui du premier étage s'enfonçait au dessous des fondements; là il finissait à une salle ronde percée de quatre caveaux souterrains; on aperçut dans chacun un coffre de bois de chêne recouvert de plomb, et un cinquième pareil fut rencontré dans la rotonde; on les ouvrit, quatre contenaient des corps de femmes encore revêtues de leurs vêtements, le cinquième renfermait un cadavre d'homme.

Au premier aspect de ces charniers de nouvelle forme, sir Hungelwolt se reprocha vivement l'éclat qu'il avait fait, car tout de suite il devina combien la chose deviendrait désagréable pour sa famille; mais il n'était plus temps de reculer, le juge de paix demanda l'intervention du schérif du comté; il fit appeler des constables, une

enquête juridique fut faite, et voici ce que la tombe après tant d'années révéla aux vivants :

Le premier squelette, bien qu'entièrement dépouillé de ses chairs, fut reconnu, tant à ses robes qu'à ses bagues et à son collier qu'il portait, pour être celui de la première femme du baronnet, celle qui, selon l'opinion publique, aurait été noyée dans la mer; on sut, en arrêtant le frère et la sœur de la quatrième épouse, qui avaient tout appris de celle-ci, que, pendant la partie de pêche, lady Rideville avait été enlevée par des contrebandiers, retenue d'abord dans une caverne, et puis enfermée dans ce souterrain ; y était-elle morte de douleur ou de mal physique? l'avait-on immolée? aucune clarté ne put être donnée là dessus, tant pour elle que pour les autres victimes d'une scélératesse profonde.

La seconde enlevée nuitamment, de son lit, avait été transportée au lieu où étaient ses restes. Le fils du jardinier, attiré la même nuit en secret dans la chambre du baronnet, était descendu avec lui dans le souterrain. Ici on ne pouvait douter qu'un double meurtre n'eût facilité l'indigne calomnie d'un rapt adultère, et sans doute quelque

scène adroite avait fourni l'extrait mortuaire dont j'ai parlé, que le baronnet disait avoir reçu d'Italie, et qu'on ne trouva pas à son décès dans ses papiers. Le fils de la seconde femme se transporta vainement à Padoue; il ne put rien découvrir qui déchargeât la mémoire de son père.

Enfin, la troisième, partie volontairement avec sa femme de chambre, avait été arrêtée en route, bâillonnée, et la malheureuse qui l'avait trahie, revenue volontairement au château à la suite de sa maîtresse infortunée, y avait sans doute péri avec elle, afin que, dans aucun temps, elle ne pût révéler le secret qui lui avait été confié.

Une découverte aussi épouvantable qui avait eu lieu en 1814, et dont les journaux retentirent, bien qu'on cachât le vrai nom du baronnet qu'on ne sait pas, amena des suites importantes. Les complices de non-révélation furent déportés; sire Rideville, ne voulant plus habiter un lieu qui lui devenait si abominable, le fit démolir de fond en comble, et pendant qu'on lui construisait un second château, il passa sur le continent avec toute sa famille.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Mot de Barras en abdiquant.—De quelle façon Bonaparte, nommé troisième consul, s'empare de la première place.— Commission qu'il me donne envers Sieyes.— Pont d'or fait à celui-ci.— Ma conférence avec Sieyes.— Le partage du lion.— Projets de Bonaparte.— Réforme des mœurs.— La marquise de S..... et son beau nègre.— Madame Tallien chassée des Tuileries.— Portrait de Bourrienne.— Comment on a fait ses mémoires.— Proposition qu'il osa me faire.— Qui, dès le 18 brumaire, vint à Bonaparte.— Le premier consul donnant des leçons de convenances théâtrales à Talma. — Comment, selon Napoléon, il faut jouer *Néron* et *Nicomède*.— Les grands conquérants selon Bonaparte.— Annibal, selon lui, est le premier des grands capitaines, malgré ses revers qu'il explique.—Fouché entre en scène; ce que je pense de lui.

CHAPITRE II.

L'une des mille et une erreurs de *Monsieur de Talleyrand*.— Je suis nommé ministre des affaires étrangères.— Ce que Napoléon me fait écrire à tous les cabinets européens.— Formes peu diplomatiques de mes prédécesseurs.— A qui j'écris.— Qui ne me répond pas, et qui me répond.— Le faussaire du roi.— Le président Rose. — Avènement chronologique au trône de toutes les familles souveraines de l'Europe.— Ce que dit Napoléon à ce sujet.— *Ma faute, ma faute, ma très grande faute;* MEA CULPA politique. — Proposition secrète faite par l'Angleterre au premier consul.— Qui chasse l'envoyé.— Proposition secrète d'un agent autrichien, réponse de Napoléon.— Les sottes et folles intrigues des royalistes ont en partie tué le duc d'Enghien.— L'abbé de Montgaillard, digne pendant du comte son frère.— Cambacérès

compromis par les royalistes.— Sa frayeur.— Comment Napoléon le rassure.—Il le fait second consul.—Portrait de LeBrun, troisième consul.— *Les bas blancs et les trois paires de souliers*, anecdote.— La nouvelle constitution.— Le nouveau ministère. —Abrial.— Gaudin.—Opinion de Bonaparte sur ces deux personnages.— Forfait.— Ministres des affaires étrangères des cours d'Europe.— Ce que pensait Napoléon du cardinal Consalvi.— —Comte de Collorœdo.— Comte de Bernersdorff. — Comte de Montgelas.—Comte de Wintzengerode.—Plaisanterie à son sujet. — Duc de Bassano.— Comte La Place.— Lucien Bonaparte.

CHAPITRE III.

Mission que je remplis vers l'*auguste compagne* de Napoléon.— Avec qui je la trouve, et quels étaient ses conseillers intimes.— *M. Papin*. — Histoire d'un chat célèbre. — Cause de ma haine envers *M. Papin*.— Le premier consul mon vengeur.—Portrait de madame de ....— Fragments des mémoires de la mère aux chats.— Le singe et les capucins.— Le matou monstre et sensible.— Histoire d'un pauvre abandonné.— Les chats antipathiques des jacobins.— Scène entre madame Bonaparte et moi ambassadeur. — Madame Tallien. — La prédiction de la vieille négresse.—Sévère punition dont le premier consul frappe madame P...—Les dames de vie suspecte disparaissent des Tuileries.—Pourquoi Bonaparte veut habiter les Tuileries.— Profondeur du monosyllabe *chut!!!*—Barras sur le point d'être fusillé.

CHAPITRE IV.

Napoléon m'envoie chercher.—Sa colère contre l'abbé de Montesquiou.—Je lui fais la généalogie de ce bon prêtre.—Epigramme d'autrefois.—Lettre de Louis XVIII à Bonaparte.— Qui oublie de répondre.— Cause de la fortune du comte de Montesquiou-Fezensac.— Deuxième lettre de Louis XVIII au même. — Comment elle lui fut remise. — Cambacérès, Treilhard, Fabre de l'Aude et moi appelés en conseil.—Réponse du premier consul à Louis XVIII.— Premières relations avec Rome. — Lettre inédite de Bonaparte à Pie VII.—Éloquence de Bonaparte.—Duroc à Berlin.—Lucien en Prusse.— Le souper d'auberge.— Appari-

tion première du comte de Saint-Germain. — Rendez-vous à minuit dans une église. — M. de Saint-Germain est mort. — Lucien ne va pas au rendez-vous. — Apparition nocturne d'un mort ressuscité. — Discrétion mystérieuse de Lucien. — Portrait du cardinal Caprara. — Mon bref de sécularisation. — Intrigues des jésuites. — Tour que leur amitié me joue. — *Bon chat bon rat*, proverbe que je mets en action. — La baronne de Stael nuisible à ses amis. — La comtesse de Genlis redoutable à ses ennemis. — Elle devient le démon de l'Arsenal. — M. Ameilhon en est le saint Antoine.

CHAPITRE V.

Conspiration de George Cadoudal et de Pichegru. — Déloyauté du cabinet de Londres envers le premier consul. — Portrait de Cadoudal. — Pichegru. — Marquis de Rivière. — Les frères Polignac. — Le duc Armand. — Le comte Jules. — Autres conjurés. — Pichegru est envoyé en France. — Coster Saint-Victor. — Maladie. — Amour d'une muette. — Pichegru en rapport avec Moreau. — Leur première conversation. — Détails de la conspiration. — Fouché veut que Bonaparte s'entache du sang des Bourbons. — Mémoire qu'il adresse au premier consul pour lui rendre nécessaire la mort du duc d'Enghien.

CHAPITRE VI.

Suite de la conspiration. — Aventures de Picot et de Bourgeois. — Querelle. — Ses aventures, il est arrêté. — Il craint la mort. — Ses aveux. — Suite de l'histoire de la muette. — Nouveaux détails sur la conspiration. — Arrestation de Moreau. — Circonstances de l'arrestation de Pichegru. — Et de la prise de George Cadoudal. — Arrestation des autres conjurés. — Madame de Polastrou. Son ambition. — Elle a brassé la conspiration de George. — Je me justifie de ma coopération prétendue au meurtre du duc d'Enghien. — Conseil secret tenu sur le fait du duc d'Enghien, entre Napoléon, les deux autres consuls, le grand-juge Fouché et moi. — Détails à ce sujet, et tous importants.

CHAPITRE VII.

Réponse de Bonaparte à Cambacérès qui lui offrait sa démission.

— Ma démarche pour sauver le prince.— Portrait de madame la comtesse Olympe Du...— Notre conversation curieuse et importante. —Je quitte madame Du..., persuadée qu'elle a surpris mon secret. — Derniers détails sur ce meurtre célèbre. — Tentative désespérée que j'essaie auprès du premier consul. — J'apprends au duc d'Alberg ce qui se passe.— Son désespoir. — — Ce qu'il essaie. — *Monsieur le prince*, nom de guerre d'un agent secret.— Liste des juges du duc d'Enghien.— Lettre officielle que j'écris au baron d'Edelsheim. — Sensation que cette mort produit en Europe. — Note diplomatique de la Russie. — Réponse toute de la main de Napoléon.—Rupture avec la Russie. —Générosité sans péril du comte Jules de Polignac.—Ridiculité de certain dévouement.— Mort de Pichegru.— Je ne dis pas ce que je pense.— Mort de George Cadoudal et de ses compagnons. — Qui sauverait plusieurs condamnés.

CHAPITRE VIII.

La muette parricide, ou dénouement des amours de Coster Saint-Victor et d'Eulalie Daubert.—Les premiers maréchaux de l'Empire, avec des détails généalogiques et historiques.— Alexandre Berthier, *prince de Valangin et de Neufchâtel, etc.* — Joachim Murat, *grand-duc de Berg et de Clèves, grand-amiral de l'empire, roi de Naples, etc.*— Jeannot Moncey, *duc de Conegliano.* — Comte Jourdan. — Masséna, *duc de Rivoli, prince d'Esling.*— Augereau, *duc de Castiglione.*— Bernadotte (Charles), *prince souverain de Ponte-Corvo, roi de Suède, etc.* — Soult, *duc de Dalmatie.* —Brune.— Lannes, *duc de Montebello*, surnommé l'*Achille français.*—Mortier, *duc de Trévise.*— Ney, *duc d'Elchingen, prince de la Moskowa.*—Davoust, *duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl.* — Bessières, *duc d'Istrie.* — Kellermann, *duc de Valmy.*— Lefebvre, *duc de Dantzick.*— Le comte et marquis Pérignon, *sénateur, pair de France.*— Le comte Serurier, *sénateur, pair de France.*— Marmont, *duc de Raguse.*— Junot, *duc d'Abrantès.* — Propos de Napoléon sur ces deux capitaines. — Oudinot, *duc de Reggio.* — Duroc, *duc de Frioul.*— Suchet, *duc d'Albuféra.* — Victor, *duc de Belluno.* — Duc de G... — *Le parent magnifique et la belle Grecque*, anecdote galante du temps de l'Empire.

CHAPITRE IX.

Causes qui me rendirent suspect à Napoléon. — Comment il m'enlève les affaires étrangères. — Pourquoi il mit à Valençay les princes d'Espagne. — Lettre qu'il m'écrit à ce sujet. — Portrait du prince des Asturies, Ferdinand VII. — Portrait de don Carlos. — Portrait de l'infant don Antonio. — Anecdotes les concernant. — Le roi Charles IV. — La reine sa femme. — Le prince de la Paix. — Fouché me fait perdre ma grande chambellanie. — Mauvaise plaisanterie dans la formule de ma démission. — Causes de la guerre que je déclare à mon tour à Bonaparte. — Ernest, le prince. — Je me rapproche des Bourbons. — Je prévois dès la campagne de Wagram la chute de l'Empire. — Mes avis parviennent à rendre la guerre des coalisés, en 1813, nationale aux divers peuples de l'Europe. — Guerre de Russie. — Malheurs de Napoléon. — Ma dernière entrevue avec lui en janvier 1814. — Détails curieux touchant cette conversation. — Les spectres des six premiers rois bourbons. — Le drapeau des Tuileries, présage. — Ce même drapeau en deuil le 1er janvier 1814. — Vision singulière du roi de Rome à la même époque.

CHAPITRE X.

Agonie de l'empire. — Ma conversation avec le roi d'Espagne (Joseph Bonaparte). — Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely vient augmenter l'embarras de Sa Majesté. — Tous tendent à quitter Paris. — Une jolie Basquaise vient m'annoncer l'entrée de S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Politique paternelle en Autriche. — Je détermine le comte Fabre de l'Aude à ne pas quitter Paris. — Le duc de Rovigo chez moi, lui non moins effrayé que les autres. — Je vais chez la comtesse Olympe D... — Je me sers d'elle pour faire peur au ministre de la police. — Lettre qui me sert à jouer celui-ci. — Mon collègue avec le duc de Rovigo. — Il avale la pilule. — Je tente le dernier coup. — Conseil d'ami que je donne au roi Joseph. — Assemblée du 27 mars. — Elle peut éloigner la catastrophe. — Que je détermine par mon apparition nocturne aux Tuileries. — Effroi de Marie-Louise, du roi d'Espagne, des conseillers impériaux. — Le transfert à Blois du siége de la régence est résolu. — Cour-

rier autrichien. — Leurre du cabinet de Vienne où Marie-Louise se laisse prendre. — J'appelle des sénateurs. — Ce que je convins avec eux. — Détails curieux et circonstanciés de ces dernières journées de l'empire. — Les sénateurs pactisent avec les royalistes.

CHAPITRE XI.

Opinion d'un *civil* savant militaire. — Faute du roi Joseph. — La police en fuite. — Le duc de Trévise. — Le duc de Raguse. — Ce qu'il pensait et ce qu'il dit. — Le 29 mars. — J'écris à l'empereur Alexandre pour qu'il vienne loger chez moi. — Sa réponse autographe. — Le duc de Caulincourt. — Notre conversation. — L'abbé de Pradt. — Épigramme contre lui. — Préparation du mouvement royaliste. — Noms de ceux qui les premiers suivirent le drapeau blanc. — Entrée des alliés. — Détails à ce sujet. — Ma première conférence avec le czar. — J'obtiens qu'il consentira au rétablissement des Bourbons. — Madame Olympe du... — Madame de Semalé.

CHAPITRE XII.

Madame du... chez le czar. — Colloque entre Caulincourt et moi. — L'abbé de Pradt, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. — Nomination du gouvernement provisoire. — Abbé de Montesquiou. — Sa manie. — Duc de Dalberg. — Comte de Beurnonville. — Marquis de Jaucourt. — Baron de Vitrolles. — M. de Chateaubriand. — Les souverains alliés à l'Opéra. — *Où sont les bonapartistes.* — Histoire d'un Louis XVII. — Déchéance de Napoléon. — Ses alliés me rendent justice. — Nouveau ministère français.

CHAPITRE XIII.

Les souverains se prononcent contre Napoléon. — Harangue du czar au Sénat. — Maladresse du Sénat. — Les maréchaux abandonnent Napoléon. — Défection de Cambacérès et de Rovigo. — Position pénible du duc de Raguse. — Napoléon vaincu épouvante les alliés. — Traité de Fontainebleau. — Abdication de Napoléon. — Détails politiques. — Fautes commises par les royalistes. — Monsieur entre à Paris. — Ceux qui firent foule autour

de ce prince. — Ma première conversation avec lui. — Nous nous brouillons. — Désagrément que le czar lui fait éprouver. — Le gouvernement provisoire se démet. — Millions donnés à Monsieur et dévorés par ses amis.

CHAPITRE XIV.

Dilapidation. — On me propose de rentrer au séminaire. — Fautes commises. — Comtesse Potoska. — Ce que je lui dis. — *Les commères languedociennes*. — Anecdote historique. — L'abbé d'Erse. — Le dîner de Louis XVIII. — Récompense des grands services. — Louis XVIII, portrait de ce grand monarque. — Certificat de véracité. — Mon désappointement. — Ma juste colère. — L'empereur Alexandre vient à mon secours. — Il me venge. — Rouerie royale. — Je prends ma revanche. — Baiser de Judas. — Détails.

CHAPITRE XV.

Je suis bien traité par la famille royale. — Le comte de Blacas. — Voulait faire et fit fortune. — Comment il éloignait les autres du roi. — Comment je parviens à éluder sa surveillance. — M. Dambray. — Comte Dupont-Chaumont. — M. Dandré. — Ses âneries. — Première mystification. — Seconde mystification. — Tout le monde gouvernait en 1814. — Traité de Paris. — Fautes de la nouvelle cour. — Conduite maladroite envers les gens de lettres et les journalistes. — MM. Étienne et de Jouy. — Le *Nain jaune*. — *Le retour d'un bon père*, caricature. — Dîner d'amis. — Le *Journal de l'Empire*. — Les chaises à porteur. — Propos du roi. — Carnot et son mémoire. — Mathieu de Montmorency. — Trois anecdotes qui le concernent. — Monseigneur le duc d'Orléans. — Sa première rentrée en France. — Comment il est reçu avec bonté par la famille royale. — La sainte alliance fidèle à Marat en 1814. — L'abbé de Pradt. — Calembourg de Carle Vernet. — *J'abhorre les bavards*, dicton d'un bavard sempiternel. — Le cardinal Maury. — Révélations à ce sujet. — Un de ses propos en 1790. — Épigramme de la duchesse de Chevreuse. — Monseigneur fuit les amis pauvres.

CHAPITRE XVI.

État de la France à la restauration. — Que Louis XVIII d'abord

ne voulait pas de gouvernement constitutionnel. — Les souverains l'obligèrent à donner une charte. — De quelle manière il joua les alliés. — Comment il finit par s'attacher à son œuvre. — Ce qu'il m'en dit et ce qu'il en dit à son frère. — Opinion du duc de Richelieu de M. de Villèle. — Celle de Charles X. — La nation d'autrefois. — La nation d'aujourd'hui. — Ma conversation politique avec Monsieur. — Elle est sans résultat. — *Les cinq cadavres*, anecdote anglaise de 1814.

FIN DE LA TABLE.

586897 SBN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google